

Le Luxembourg belge

TRACES ^{ET} MÉMOIRE

Guide illustré



19
20

14 - 18

LA GRANDE GUERRE - 100 ANS D'HISTOIRE
— EN LUXEMBOURG BELGE —

Editeur responsable : Sabine Vandermeulen, Directeur FTLB
s.vandermeulen@ftlb.be

Fédération touristique du Luxembourg belge ASBL
Quai de l'Ourthe, 9
6980 La Roche-en-Ardenne
Tél.: +32 (0)84/411 011
www.luxembourg-tourisme.be

Dépot Légal, D/2014/5046/5

TRACES **ET** MÉMOIRE

*Ouvrage publié par la
Fédération touristique du Luxembourg
belge avec l'appui du Collège provincial.*

Conception, écriture et réalisation:

Jean-Michel Bodelet

Jean-Claude Delhez

Pascale Ghislain

Sandrine Preud'Homme

Sous la coordination de

Pascale Ghislain





Bellefontaine, le cimetière du Radan.

Préface

Partir sur les pas de la Grande Guerre en Luxembourg belge, c'est très vite être confronté à des témoins matériels de cette tragédie.

La visite des sites permet de resituer l'histoire des événements qu'il s'agisse des massacres horribles, des belles pages de résistance, des oppressions multiples de l'occupation ou des moments heureux de la libération et difficiles de la reconstruction.

Ce guide illustré d'archives photographiques associées à des photos d'aujourd'hui vous accompagnera sur des lieux de mort et de souffrances.

Des cimetières, des stèles, des monuments, des ouvrages d'art, des chapelles, des calvaires ou de simples croix constitueront des points d'intérêt sur des circuits faciles à repérer.

La carte glissée dans ce livret localise les vestiges de la Grande Guerre. Ce guide comporte de nombreuses notes encadrées mettant en évidence personnages, anecdotes, renseignements sur l'évolution technique de l'époque, sur l'organisation militaire, ou encore sur la mise en place des services d'aide et d'assistance aux populations sinistrées ou aux blessés.

La chronologie n'est pas absente. Elle permet de resituer tous ces événements locaux ou régionaux dans les étapes-clés de 1914 à 1918.

La Grande Guerre ce fut bien sûr d'abord chez nous la bataille des Frontières, courte mais empreinte d'une telle violence. Les populations et les paysages de nombreuses communes en restent marqués. Même les lois de la guerre n'y furent pas respectées. Au point que les cérémonies du souvenir ne se sont

jamais éteintes, au point de passionner encore des groupes de reconstitution, d'enthousiasmer des collectionneurs, de stimuler de nouvelles recherches scientifiques.

La bataille des Frontières est le premier affrontement général de la Grande Guerre. A la suite de l'invasion allemande du 4 août, des dizaines de milliers de soldats français et allemands s'affrontent au cœur de l'été, du 20 au 23 août, en Luxembourg belge. Il s'y déroule dix batailles sanglantes, d'Ethé à Maissin. Dans le même temps, l'armée belge combat à Namur après avoir échoué lors de l'attaque des forts de Liège du 5 au 16 août. Les victimes militaires et les massacres de civils comme également les destructions de villes et de villages sont considérables. Tout de suite, les Luxembourgeois s'organisent pour venir en aide à tous les sinistrés.

Dès septembre 1914, la province de Luxembourg, comme la majeure partie de la Belgique, vit à l'heure allemande, c'est-à-dire, sous l'Occupation. Cette Occupation impose à la population des privations et des règlements d'autant plus sévères que notre territoire est proche du front de Verdun. Les pénuries et la malnutrition s'aggravent au fur et à mesure du temps. A partir de 1916, la population masculine souffrira de la déportation pour pallier le manque de main d'œuvre qui sévit en Allemagne ou derrière le front français. Si les soldats natifs de notre province sont présents sur le front de l'Yser, ils se distinguent aussi dans d'autres armées. Et ceux qui ne portent pas les armes agiront par leur engagement politique ou intellectuel. Pour tous ceux-là aussi, le souvenir est marqué dans la pierre.

Enfin lorsqu'arrive l'Armistice, le Luxembourg belge accueille durant l'hiver 1918-1919 de nombreuses troupes alliées,

françaises, italiennes, britanniques ou américaines, succédant à l'armée allemande qui doit évacuer. Certains de ces soldats étrangers comme les prisonniers des Allemands mourront sur notre sol, victimes le plus souvent de la terrible pandémie de grippe espagnole.

Puis viendra le temps de la reconstruction qui doit faire face à la perte de milliers de maisons incendiées, d'usines démontées, de forêts décimées. C'est le temps de l'élévation de nombreux monuments aux morts qui symbolisent toute la souffrance des vivants et leur volonté de rendre hommage aux disparus, combattants, fusillés, déportés, sacrifiés de cette guerre qu'on a trop vite qualifiée de dernière.

Au-delà d'aider à la découverte des traces locales de cette histoire universelle et d'être un outil de ce que nos économistes contemporains qualifient de « Tourisme de Mémoire », ce guide a aussi résolument pour ambition de donner du sens au souvenir et à la commémoration. Sa valeur ajoutée sera aussi de développer la curiosité et le sens critique de chacun d'entre nous et de nous aider à nous re-questionner sur les valeurs humanistes d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Je vous souhaite une bonne lecture, certes, mais surtout un beau parcours sur les traces de notre histoire collective et à la découverte de notre belle province ...

*René COLLIN
Président de la Fédération Touristique
du Luxembourg Belge*





Le logo du Luxembourg belge

Les Français ont le bleuet ; les Britanniques ont le coquelicot ; la province de Luxembourg a choisi une céréale, un épi mûr, référence à la saison des combats en août 14. Il évoque aussi le caractère rural de notre territoire et l'origine paysanne de nombreux combattants. L'alouette, oiseau de bon augure au chant unique, est d'ailleurs associée au coquelicot dans le poème très connu de John McCrae, ode qui a fait très vite le tour de la terre. Les couleurs rouge et noir sont symboliques du deuil, de la tristesse, de la mort mais aussi de la résistance, du sang ou du feu, et de la mémoire.

Un logo qui rassemble

La Fédération Wallonie-Bruxelles, la Région wallonne et toutes ses provinces ont adopté ce logo qui permet d'identifier le territoire et de fédérer les actions pour la transmission aux jeunes générations. Bruxelles, Mons, Liège, Charleroi, Namur et la province de Luxembourg sont unis par une même histoire et une même volonté de perpétuer des valeurs humanistes.



L'alouette

Dans le guide, l'alouette, dans l'esprit de l'étoile d'un célèbre guide, signifie que le site ou le monument vaut le détour.

LES DATES CLEFS

OCTOBRE

10 : Prise d'Anvers.
9 au 14 : Repli de l'armée belge sur Nieuport-Dixmude.
28 : Inondation de la plaine de l'Yser pour résister aux assauts allemands; début de la guerre des tranchées.

SEPTEMBRE

5 au 13 : Bataille de la Marne : contre-offensive victorieuse française entre Paris et Verdun.
17 : Course à la mer, chaque camp veut surprendre l'autre par l'Ouest, dans un mouvement enveloppant.

AOÛT

3 : Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.
4 : Invasion de la Belgique par les troupes allemandes.
5 : Entrée en guerre de la Grande-Bretagne. Attaque des forts de Liège par l'Allemagne.
6 : La cavalerie française passe la frontière belge. Premières exactions allemandes sur les civils.
16 : Chute du dernier fort de Liège.
17 : Retrait des troupes belges sur Anvers.
18 au 23 : Attaque de la position fortifiée de Namur.
20 au 23 : La bataille des Frontières. Les Franco-Britanniques sont partout en retraite.

28 JUIN : Assassinat de l'archiduc d'Autriche-Hongrie et de son épouse par un indépendantiste bosno-serbe à Sarajevo, en Bosnie.

1914

1915

19 FÉVRIER : Début de la bataille des Dardanelles

22 AVRIL : 2^{ème} bataille d'Ypres, 1^{ère} utilisation des gaz de combat

23 MAI : L'Italie entre en guerre.

DÉCEMBRE : Les Autrichiens occupent la Serbie et le Monténégro.





NOVEMBRE

11 : Armistice signé dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne.
22 : Le roi Albert Ier entre dans Bruxelles à la tête de son armée.

JUILLET À NOVEMBRE : Réussite des contre-offensives alliées.

15 JUILLET : Offensive allemande contre le front de Champagne.

27 MAI : Percée allemande sur le Chemin des Dames.

9 AVRIL : Offensives allemandes sur la Lys.

21 MARS : Attaques allemandes contre les Britanniques à St-Quentin et bombardement de Paris.

1^{ER} JUILLET : Bataille de la Somme.

1^{ER} JUIN : Bataille navale du Jutland.

21 FÉVRIER : Grande offensive allemande sur Verdun.

1916

1918

1919

1917

1^{ER} FÉVRIER : Offensive sous-marine allemande à outrance.

AVRIL

2 : Entrée en guerre des Etats-Unis.
16 : Offensive française du Chemin des Dames.

28 JUIN : Signature du Traité de paix de Versailles.

JUILLET

12 : 1^{ère} utilisation par l'Allemagne du gaz moutarde dans le secteur d'Ypres.
31 : 3^{ème} Bataille d'Ypres et de Passendale.

15 DÉCEMBRE : La Russie signe un armistice avec les empires centraux.



01.

1914 UNE MOBILISATION TOTALE



Fort d'Émines



L'EUROPE S'ENFLAMME

A la veille de 1914, les grands états européens rivalisent de puissance et concluent des traités de collaboration militaire pour former deux blocs distincts. La Triple Entente réunit la France au Royaume-Uni et à la Russie. En face, la Triple Alliance est conclue entre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, l'Italie (qui quittera ce camp pour passer aux côtés des alliés en 1915). Une simple étincelle peut provoquer une déflagration sans précédent. Cette étincelle, ce sera l'assassinat des héritiers de l'Empire austro-hongrois à Sarajevo, le 28 juin 1914. Vienne soupçonne la Serbie et la Russie d'avoir commandité le meurtre. Un mois plus tard, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie. Par le jeu des alliances, la Russie se mobilise contre l'Allemagne alliée de l'Autriche. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France liée à la Russie.

LA NEUTRALITÉ DE LA BELGIQUE

La Belgique, elle, n'est pas concernée par le conflit. C'est un Etat neutre. Elle n'appartient à aucune alliance. Mais, pour son malheur, elle se situe entre la France et l'Allemagne. Et l'Allemagne a trouvé plus commode de l'envahir afin de prendre les défenses françaises à revers et atteindre rapidement Paris. C'est ce que l'on appelle le plan Schlieffen. Voilà pourquoi Berlin remet un ultimatum à Bruxelles le 2 août 1914, afin de pouvoir passer librement sur son sol, ultimatum rejeté par la Belgique. Dès lors, c'est la guerre. Le 4 août, l'Allemagne envahit la Belgique. La violation de cette neutralité par les Allemands légitime l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne aux côtés de la France et de la Russie. Si le gouvernement belge avait conscience des dangers qui planaient sur son territoire, il espérait secrètement, que le scénario de la guerre de 1870, quand le pays était resté préservé, allait se reproduire. L'époque avait pourtant changé.

Le service militaire obligatoire

Au lendemain de l'indépendance belge, pour former le contingent militaire, on applique le système de tirage au sort, avec possibilité de remplacement. Cette possibilité de remplacement a pour effet de composer l'armée de défavorisés. Donnant naissance au paradoxe : « ceux chargés de la défense du pays sont ceux qui n'ont rien à défendre. » Malgré les tentatives de l'état-major, le système demeure par volonté du politique. Après la guerre franco-prussienne de 1870, le problème se pose à nouveau. Sans aucune suite cependant. Trois jours avant sa mort, le Roi Léopold II fait adopter la notion de service militaire obligatoire à un fils par famille. Nous sommes en 1909. En 1913, face aux nombreuses tensions internationales, le service militaire est généralisé aux hommes âgés de 20 ans.

LE SYSTÈME DÉFENSIF BELGE

A la veille de 1914, la Belgique compte moins de 7 640 000 habitants (65 millions pour l'Allemagne, à la même époque). La mobilisation décrétée fin juillet permet à l'armée de disposer de 200 000 hommes (3 840 000 hommes pour l'Allemagne). Parmi ces derniers, épinglons la présence des gendarmes, unité militaire. Dans la foulée, 18 000 volontaires de guerre et 18 000 hommes issus de la levée 1914 s'ajoutent à



Cavalier Fonck. Thimister-Clermont

cet effectif. Effectif encore grossi par l'apport de 45 000 gardes civiques. L'armée de campagne peut, fort de ses chiffres, disposer de 117 000 hommes. Sur le plan matériel, l'armée belge dispose de près de 38 000 chevaux, de 2 600 wagons, de 1 500 automobiles et d'une trentaine d'aéroplanes.

La défense de la Belgique repose sur trois places fortifiées : Liège, Namur et le camp retranché d'Anvers. La défense de la province du Luxembourg n'est pas prévue, pas plus que les autres territoires qui se trouvent au sud du sillon Sambre et Meuse. Les Allemands attaquent Liège le 5 août, en enlèvent les forts un à un, puis se répandent au cœur du pays. Bruxelles est occupé le 20 août. L'armée de campagne belge se retire dans la place forte d'Anvers. Les Allemands, eux, poursuivent vers le sud et rencontrent les Franco-Britanniques à la bataille des Frontières. A cette occasion, ils capturent les forts de Namur le 25 août. Quant à l'armée belge, elle demeure à Anvers jusque début octobre. Les Allemands donnent alors l'assaut et la contraignent au repli. Il prend fin tout au bout de la Flandre, sur l'Yser, à l'occasion d'une violente bataille. Le front est désormais fixé durablement. L'armée belge restera sur cette ligne pendant quatre ans. Dans le même temps, la majeure partie du pays subira l'occupation allemande.



La garde civique

Aujourd'hui oubliée, la garde civique est pendant près d'un siècle un des piliers de la défense belge. Née après 1830, elle est principalement active dans les grandes villes. Les bourgeois doivent y adhérer. Sa mission est double : le maintien de l'ordre et la défense de l'intégrité nationale. Cependant, ces gardes ont très peu d'expérience militaire et les entraînements virent souvent à une retrouvaille de joyeux copains. Toutefois, la garde civique marquera les esprits en prenant part aux répressions des manifestations ouvrières de 1886, notamment à Charleroi, tuant des grévistes. En 1914, la garde civique, soit 45 000 hommes, est mobilisée. L'armée allemande les considère comme des « irréguliers » et des « francs-tireurs ». La plupart des unités sont dissoutes dès le début des combats. Certains corps, toutefois, suivent l'armée en campagne. Après la première Guerre mondiale, ce corps est officiellement dissout.



LIBIN Août 1914 « Enfin les voilà »



02.

LA GRANDE GUERRE EN LUXEMBOURG BELGE





Deux affrontements mondiaux marquent le territoire du Luxembourg belge. L'hiver 1944, c'est la bataille des Ardennes, dernière offensive d'Hitler sur le front Ouest, avant l'effondrement de l'Allemagne. Cette bataille est restée très présente dans les mémoires.

Trente ans plus tôt, une autre bataille, tout aussi violente, et aux conséquences plus désastreuses, avait déjà frappé cette province ainsi que la Lorraine voisine. C'était au cœur de l'été le plus caniculaire. Et là aussi la tentative d'attaque a échoué. Mais, à la différence de 1944, l'assaut venait du sud et il était mené par les Français. Des centaines de milliers de pantalons rouges sont lancés à l'attaque par Joffre le 22 août 1914 afin de percer le front allemand. Au terme d'une mêlée sanglante, en plusieurs dizaines de batailles et combats, l'armée française est repoussée en direction de la Meuse, puis de la Marne. Cette victoire assure aux Allemands l'invasion de la Belgique et de la France. Elle permet aussi la saisie des mines de fer de Lorraine, indispensables à la poursuite de la guerre jusqu'en 1918.

En septembre 1914, la province du Luxembourg, comme la majeure partie du territoire belge, tombe sous l'occupation ennemie. Elle ne prendra fin qu'après l'Armistice du 11 novembre 1918. La guerre est dramatique pour la population civile. D'abord



parce que, dans le sillage des batailles d'août 1914, les Allemands ont exécuté des centaines d'innocents et brûlé quantité de villages. Ensuite parce qu'ils ont déporté, pendant l'occupation, des milliers de civils au travail obligatoire en Allemagne ou derrière le front. Enfin parce que les conditions de vie des civils ont été pires en 1914-1918 qu'en 1940-1944. On comprend que c'est avec soulagement et enthousiasme qu'ils ont accueilli, en novembre 1918, les armées alliées venues les libérer. Le traité de paix ne sera signé que l'année suivante à Versailles et dans l'attente, les Alliés stationnent sur notre territoire.

La Grande Guerre baptisée la « Der des Ders » sera suivie, une génération plus tard, par la Seconde. Le souvenir de cette longue épreuve est resté marqué au fer rouge jusqu'en 1940 quand les civils partent en exode sur les routes de France pour ne plus revivre ce qu'ils avaient connu en 1914.





Souvenir de Durbuy

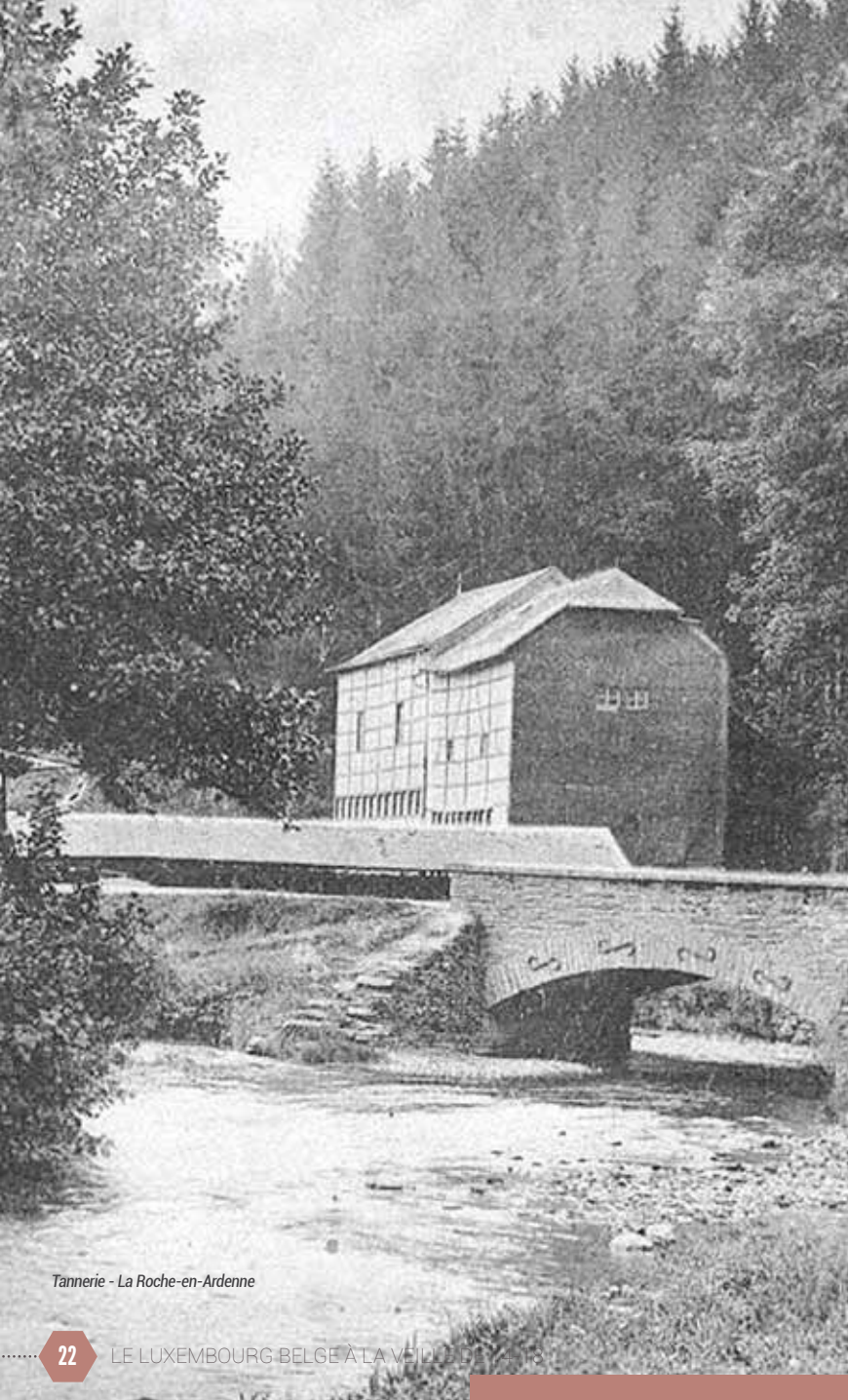
L'entrée de la Ville



03.

LE LUXEMBOURG
BELGE À LA
VEILLE DE 14-18





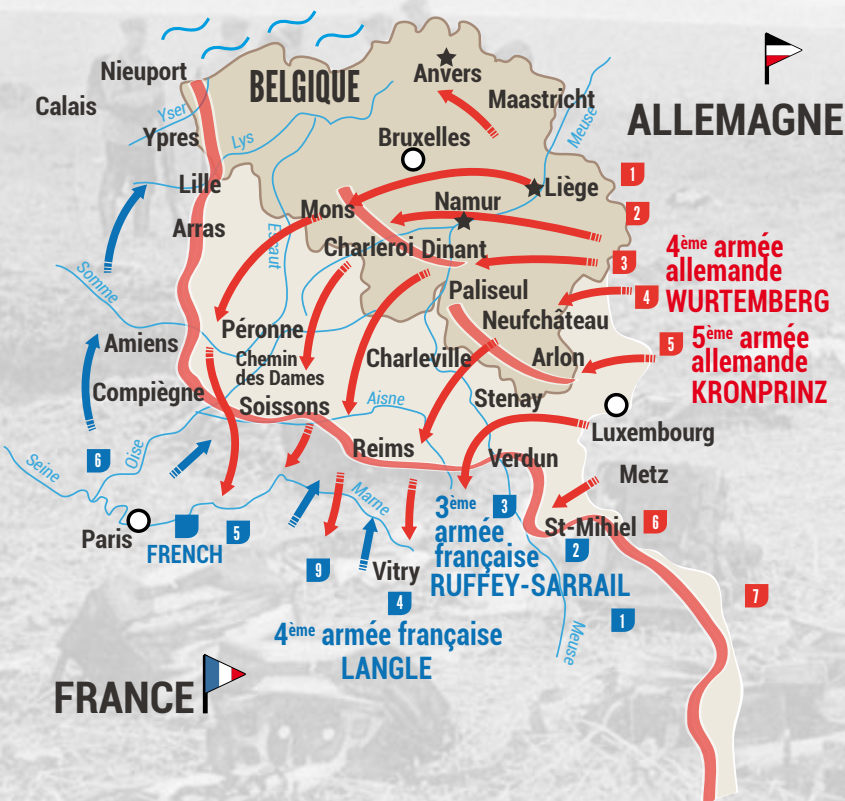
Tannerie - La Roche-en-Ardenne

Héritière de l'ancien duché de Luxembourg, séparée de l'actuel Grand-Duché en 1839, la province de Luxembourg est la plus vaste province de Belgique. Si elle affiche une superficie de plus de 4 400 km², elle est, par contre, la moins peuplée du royaume. A l'aube de la Première Guerre mondiale, elle compte un peu plus de 231 000 habitants, répartis sur 231 communes (la fusion des communes qui en ramène le nombre à 44, date de 1976). Ces communes font partie de cinq arrondissements. Le plus peuplé est celui de Neufchâteau devant ceux de Marche-en-Famenne, Virton, Bastogne et Arlon.

Sur le plan géographique, la majorité du territoire fait partie de l'Ardenne. Au nord, une partie de la Famenne et du Condroz sont également englobés dans le territoire provincial. Au sud, le pays d'Arlon, et la Gaume constituent la Lorraine belge. Parmi les nombreux cours d'eau, on épinglera la Semois, la Sûre, l'Ourthe et la Lesse. Le point culminant se trouve sur l'actuelle commune de Vielsalm, à la Baraque de Fraiture plus précisément (652 m).

Sur le plan des infrastructures routières, la RN 89 dite « Sedan-Malmedy » traverse la province, tout comme l'actuelle Nationale 4, débutée sous le Régime hollandais (1815-1830) qui permet de relier Bruxelles à Luxembourg-ville, via Namur. Le Luxembourg belge sera, par ailleurs, la dernière province du pays à accueillir le chemin de fer; un chemin de fer également décliné en de nombreux tramways vicinaux.

Economiquement, la province est le parent pauvre de la révolution industrielle du XIX^e siècle. Quelques industries sont concentrées dans le sud. On retrouve également des entreprises de petites tailles comme des carrières, des tanneries, sans oublier le tabac, notamment dans la région de la Semois. Les deux principales ressources du Luxembourg sont l'agriculture et la forêt. Le tourisme se développe notamment à Bouillon, La Roche et Durbuy.



04.

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES





Tintigny

La bataille des Frontières est le premier affrontement général de la Grande Guerre. Dans la deuxième quinzaine d'août 1914, on se bat sur tout le front Ouest, depuis l'Alsace jusqu'en Flandre. Pourquoi cette bataille ?

Il y a trois acteurs du drame. Le premier : l'Allemagne. C'est elle qui déclare la guerre à la France le 3 août 1914 et qui viole la neutralité belge le lendemain. Ses armées envahissent aussitôt les deux pays et marchent sur Paris. Première concernée par l'invasion, la Belgique. Sa faible armée se retire vite dans la forteresse d'Anvers, abandonnant le reste du territoire aux autres belligérants. Parmi ceux-ci, la France, principal ennemi de l'Allemagne. A la tête de son armée, on trouve le général Joffre. Pour vaincre l'adversaire, il a un plan : attaquer au centre du front, c'est-à-dire en Lorraine et en Ardenne belge. Là, il concentre deux armées : la 3e, du général Ruffey, la 4e, du général de Langle de Cary. Leur but : marcher sur deux petites villes belges, Arlon et Neufchâteau. Il faut bousculer la résistance ennemie et s'enfoncer ensuite résolument vers la Meuse. Si la manœuvre réussit, les masses allemandes qui sont entrées en Belgique et ont franchi la Meuse se trouveront coupées de leur pays. Les Allemands encerclés pourront être aisément battus, et la victoire finale sera assurée.

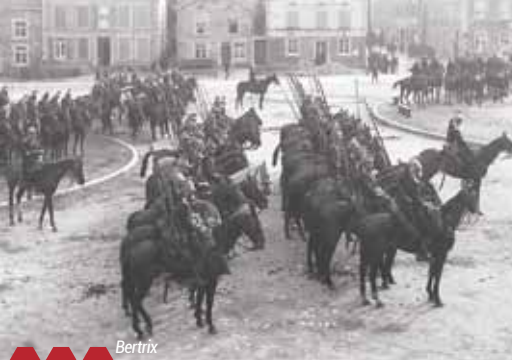
Rien ne se passe comme prévu. Premièrement, face aux Français se dressent deux armées allemandes puissantes : la 4e, du duc de Wurtemberg, la 5e, du Kronprinz, fils de l'empereur Guillaume II. Ensuite, l'armée française souffre de plusieurs faiblesses dont la plus importante tient aux lacunes du commandement. Les

généraux Ruffey et Langle, ne sont pas à la hauteur. Dès lors, l'assaut français échoue partout. Le 22 août, éclatent quinze batailles violentes. Cinq se déroulent en territoire français : Mercy-le-Haut, Ville-au-Montois, Doncourt, Cutry et Romain. Les dix autres se passent en Belgique : Baranzy, Ethe, Virton, Bellefontaine, Rossignol, Neufchâteau, Nevraumont, Bertrix, Anloy et Maissin. La plus dramatique d'entre elle, c'est celle de Rossignol, qui voit la destruction d'une partie des troupes coloniales françaises. Les combats reprennent dès le 23 août. Les Allemands avancent et les Français tentent de se refaire (batailles à Etain, Longuyon, Carignan, Bièvre, etc.). Le 26, la citadelle frontalière de Longwy se rend et l'armée de campagne française a repassé la Meuse, où une nouvelle bataille l'attend.



La bataille des Frontières, qui se déroule aussi sur des fronts secondaires du côté de Nancy et de Charleroi, est un incontestable succès allemand. Les pertes sont considérables. Pour les quatre armées engagées au centre, près de 130.000 soldats sont hors de combat, dont 40.000 tués. Le 22 août 1914 est la journée la plus sanglante de l'histoire militaire française. Comme on l'a dit plus haut, non seulement les Allemands ont repoussé l'offensive française, mais ils vont exploiter le minerai de fer lorrain. C'est un acquis capital puisque les deux tiers de l'acier allemand, de 1914 à 1918, seront fabriqués avec ce minerai.

Si cette bataille est terriblement violente pour les militaires, elle n'a pas épargné les civils. Croyant voir des francs-tireurs partout, les troupes allemandes incendient à tour de bras et passent par les armes un millier de civils belges et français. Aujourd'hui encore, le souvenir en reste vivace.



Bertrix



Houffalize

LA CAVALERIE

Avant le choc du 22 août 1914, les cavaleries française et allemande reconnaissent le terrain. Pas moins de cinq divisions françaises et trois divisions allemandes passent par la province de Luxembourg. Pendant deux semaines, des escarmouches éclatent de tous côtés. Et notamment à Stockem et à Vance où des hussards français chargent à plusieurs reprises. Le 20 août, c'est un corps de cavalerie entier qui lance une reconnaissance en force entre Neufchâteau et Libramont et engage le combat avec l'infanterie allemande. Les premières victimes tombent.

Baranzy

Quelques cavaliers fauchés dans les premiers jours d'août sont enterrés dans les cimetières militaires, comme ceux de Maissin, Virton, Bertrix ou dans des cimetières civils, tels Villers-devant-Orval et Bastogne. C'est à Baranzy qu'ils sont les plus nombreux. Ils sont réunis juste après l'entrée, au centre-droit. Il y a là notamment des chasseurs à cheval du 7^e régiment, étrillés par les hussards français à Vance et à Stockem.

Le cimetière se situe au bord de la grand-route qui conduit de Baranzy à Signeulx, côté nord.

Bertrix

Le 11 août, une patrouille du 9^e cuirassiers français (3^e division de cavalerie) engage le combat avec des troupes montées allemandes près des bois de Bertrix. Il y a plusieurs victimes de part et d'autre.

Les Français reposent au cimetière militaire de Bertrix mais le site

du combat est signalé par la stèle de Menufay, à 800 mètres au nord du carrefour des Corettes, au bord d'un chemin de campagne qui mène à la forêt en quittant vers l'est la rue des Gohineaux.

Houffalize

Henri Sébald, 25 ans, est le premier soldat français tombé sur le sol belge, le 7 août 1914 à 7 h 30. Il appartient à un escadron du 23e régiment de dragons, des cavaliers venant de Libramont pour reconnaître le terrain. Les uhlans allemands sont déjà installés à Houffalize depuis le 5 août. Un cavalier allemand abat Henri Sébald lors d'une opération d'encerclement. Sébald, ironie de l'histoire, est né allemand avant que sa famille, établie dans la région de Versailles, n'opte pour la nationalité française. Le monument, inauguré en juillet 1939, est l'œuvre de l'artiste dinantais A.Doust. Il était surmonté,

à l'origine, d'un obélisque en pierre. Un bas-relief le représente atteint par une balle ennemie. Sa sépulture est visible au cimetière d'Houffalize. Aujourd'hui, « la rue de l'escarmouche » situe le lieu du drame. Le monument se trouve à l'angle de la rue Porte à l'eau et de la gare. Le cimetière se trouve sur la route de Liège.

L'accueil des civils

Pour les Belges, l'entrée en guerre est une surprise. Le pays est neutre et n'a plus connu de conflit depuis un siècle. Les civils n'ont aucune idée de la violence des batailles à venir, de la conduite des Allemands, ni de la perspective d'une longue occupation. En l'absence de l'armée belge, les seules troupes alliées qu'elles voient venir dans la province du Luxembourg sont les Français. Un accueil exceptionnel leur est réservé. Dans chaque localité traversée, on les acclame, on leur fournit des vivres à profusion. Quelquefois, on leur donne des renseignements sur l'ennemi. Vis-à-vis des Allemands, l'attitude est nettement plus réservée, bien que correcte. De passage à Arlon, ville encore partiellement germanophone, des régiments allemands entendent quelques acclamations au passage, sans plus, d'autant que les exactions suivent de peu leur arrivée.

Les Bulles

Le 15 août, le lieutenant français de Crépy, du 4^e hussards, petit-fils du général Chanzy, est abattu à proximité du village des Bulles par des dragons allemands.

La stèle à sa mémoire se trouve au bord de la rue de la Chevette, à l'est du village. Particularité : un fer à cheval provenant de sa monture est fixé à l'arrière du monument.



Maissin : Les cinq Richthofen

La famille von Richthofen est célèbre pour son action dans l'aviation militaire allemande. A commencer par Manfred, celui que l'on a surnommé le baron rouge parce qu'il peignait son avion dans cette couleur. Avant de piloter, les Richthofen étaient cavaliers. Pas moins de cinq d'entre eux ont commencé la Grande Guerre en province de Luxembourg.

Manfred, l'as de la chasse allemande, est abattu en 1918, sur la Somme. En août 1914, il était sous-lieutenant au 1^{er} régiment de uhlands. Il connaît son baptême du feu le 21 dans une escarmouche à Meix-devant-Virton. Le même jour, atteint lui aussi par la psychose des francs-tireurs, il fait incendier une maison au carrefour de la Croix-Rouge (entre Virton et Etalle) et lance une expédition punitive qui se termine par la mort d'un civil innocent. Le lendemain, il participe à la bataille de Virton, par des reconnaissances.

Son cousin Wofram est sous-lieutenant au 8^e dragons. Il est tué le 11 août à Rosières (Vaux-sur-Sûre). Prétextant la responsabilité des civils, les Allemands brûlent le village et fusillent des habitants.

Trois autres Richthofen sont dans la région à ce moment. Ils portent souvent les mêmes prénoms. Deux d'entre eux servent à la 5^e

division de cavalerie. Lothar, frère du baron rouge et futur pilote de chasse, est au 4e dragons. Wolfram, un cousin éloigné, sert au 4e hussards, il sera maréchal de la Luftwaffe en 1943. Quant à l'oncle de ce dernier, qui se nomme Manfred, il est général et commande le corps de cavalerie qui traverse la province de Luxembourg, corps qui comprend la division de la garde et la 5e division.

La tombe de Wolfram von Richthofen se trouve au cimetière militaire de Maissin, au fond à droite.

Martelange

Premières victimes françaises tombées en territoire belge après Sébald à Houffalize, les deux cavaliers à Martelange, Martel et Pecchini. Ils servent au 9e régiment de dragons (5e division de cavalerie). Le 7 août vers midi, ils sont tués à la sortie de Martelange vers Fauvillers. Une stèle à leur mémoire se dresse au bord d'un tronçon de route transformé en parking, le long de la Nationale 4, peu avant le sommet de la côte qui vient de Martelange en direction de Bastogne, côté ouest de la route.

La motorisation

Les unités motorisées n'existent pas encore au début de la guerre. Il y a pourtant déjà beaucoup de voitures, de camions et d'autobus dans les armées. En général, ce sont des véhicules de réquisition, et leur usage est réservé aux états-majors ou à l'intendance. Il y a même quelques véhicules de lutte anti-aérienne et des automitrailleuses, souvent bricolées pour l'occasion. La première véritable motorisation des troupes de combat a lieu en Ardenne belge. A partir du 6 août, un régiment d'infanterie français est transporté dans des autobus, depuis Charleville jusqu'en Belgique. Il va ainsi accompagner le corps de cavalerie Sordet pendant plusieurs jours. A ses côtés, quelques automitrailleuses assemblées à Sedan, qui connaissent leur baptême du feu à Libin.



Alle-sur-Semois



LE CHAMP DE BATAILLE D'ETHE

Le village d'Ethe voit se dérouler l'une des batailles les plus tragiques du 22 août 1914. Une brigade française, celle qui sera transportée, quelques jours plus tard, par les taxis de la Marne, se trouve coincée dans la localité, confrontée à une division allemande au nord et à une brigade arrivant par l'est.

On se bat dans le village ainsi que dans la campagne environnante et dans les bois, jusqu'au château de Laclaireau et au village de Bleid. A deux doigts d'être encerclés, les Français parviennent à échapper à l'ennemi pendant la nuit. Ils déplorent toutefois des pertes très élevées, plus de 5.000 soldats hors de combat. C'est dans cette bataille que les Allemands commettent les pires atrocités de la ligne de front, massacrant 300 civils et autant de prisonniers français (Ethe, Gomery et Latour).

Le cimetière militaire français de Laclaireau

Laclaireau est le dernier rescapé des nombreux cimetières militaires implantés par l'occupant allemand dans et autour du village d'Ethe. Il est petit et ne contient aucun corps allemand, alors même que la bataille a fauché plusieurs milliers de soldats. Cette nécropole offre la particularité de se répartir en terrasse, implantée sur le coteau d'une vallée.

Le cimetière longe la route qui conduit d'Ethe aux anciennes forges de Laclaireau, à l'entrée de la vallée du même nom, côté ouest (rue du vieux Laclaireau).

Le pont du 14e hussards

Le pont des Armignies est rebaptisé après-guerre pont du 14e hussards, changement matérialisé en toutes lettres sur l'arche de cet ouvrage d'art. Il fut construit pour porter une voie ferrée et accueille aujourd'hui une piste cyclable. C'est par ce passage étroit qu'un régiment de cavalerie français, le 14e hussards, charge vainement les positions allemandes, lors de la bataille du 22 août.

Le pont se trouve rue de la Gare, c'est-à-dire à la sortie d'Ethe sur la route de Saint-Léger, côté nord de la chaussée, à gauche du monument français.

Le monument français

Ce monument rend hommage à la 7e division d'infanterie française, qui a conduit la bataille d'Ethe. Il est complété par des plaques individuelles en souvenir de soldats.

Le monument se dresse sur le talus de la voie ferrée, à la sortie d'Ethe, le long de la route de Saint-Léger, côté nord, à droite du pont du 14e hussards.



La croix Ranson

Le lieutenant Ranson, est officier au 14e hussards, tué alors qu'il effectue une reconnaissance avec ses hommes. Ils s'étaient avancés profondément dans la forêt entre Ethe et Saint-Léger.

Pour trouver la croix plantée là où ces hommes sont morts, il faut remonter la vallée du ruisseau de Laclaireau sur plusieurs kilomètres, bifurquer à droite à hauteur du gué de l'Ange Gardien et remonter un vallon pendant 500 mètres. La stèle se trouve à gauche, dans le talus. La partie finale du parcours se fait à pied, par des chemins forestiers.

La croix Hautecloque

Le colonel Wallerand de Hautecloque (oncle du maréchal Leclerc) commande le 14e régiment de hussards, le 22 août 1914. Coincé dans la vallée avec

ses six cents cavaliers, il tente de sortir de la nasse en grimpant la colline au sud du village. C'est là, sous la mitraille allemande, que lui, son fils et ses hommes ont trouvé la mort. La croix, qui matérialise le lieu de décès du colonel de Hautecloque, se trouve à un carrefour de chemins forestiers, à l'orée du Jeune Bois.

Pour l'atteindre, il faut quitter Ethe en direction de Gomery, emprunter la rue de Bleid qui fait face au caveau des fusillés, bifurquer au premier chemin qui part vers la droite, puis avancer tout droit sur plusieurs centaines de mètres.

Rommel

Erwin Rommel est le chef de guerre allemand peut-être le plus connu. Maréchal pendant la Seconde Guerre mondiale, il commanda l'Afrikakorps en Libye. En 1914, il était sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, le 124e. C'est à Bleid qu'il a connu son baptême du feu, à la bataille d'Ethe. Pour l'anecdote, devenu général à la tête d'une division blindée, Rommel entamera la campagne de 1940 en repoussant une poignée de chasseurs ardennais dans le village de Chabrehez. Ainsi, son baptême du feu dans les deux guerres mondiales s'est-il déroulé à chaque fois en province du Luxembourg.



Le mausolée des fusillés

Plusieurs centaines de civils d'Ethe sont fusillés par les Allemands les 22, 23 et 24 août 1914. La plupart d'entre eux furent réunis dans des prairies, à la sortie du village, avant d'être exécutés. C'est à cet endroit que s'élève un monument néo-classique avec portique dont les murs sont couverts par les noms des victimes. Un bas-relief évoque la tragédie.

Le monument, enclos dans une parcelle de terre, se trouve à la sortie d'Ethe sur la route de Gomery, côté droit dans la rue des Fusillés.

La stèle des fusillés

Ce monument récent en remplace un autre, témoignant comme lui du massacre de 70 prisonniers français par les troupes allemandes lors de la bataille du 22 août 1914.

Le monument se dresse à Belmont, le long de la grand-route, entre la rue de Rabais et la Ville basse.

Le vitrail de l'église

L'église d'Ethe a brûlé lors de bataille. A sa reconstruction, deux vitraux commémorant les tragiques journées d'août 1914 furent réalisés. Il n'en reste plus qu'un seul aujourd'hui. Il représente le village incendié et la population qui prie le Sacré-Cœur.



Le vitrail est en façade droite de l'église, elle-même située en plein centre du village, sur un léger promontoire.

La plaque du docteur Hustin

Albert Hustin (1882-1967) met au point, juste avant la guerre, la transfusion sanguine. Elle n'a toutefois pu être employée dans les hôpitaux militaires qu'à la fin du conflit. Hustin est natif d'Ethe, village qui a vu mourir son père, secrétaire communal au moment des massacres d'août 1914.



La plaque à son effigie est fixée sur la façade de l'ancienne mairie, le long de la grand-route (rue du docteur Hustin), un peu à l'est de l'embranchement des routes de Gomery et de Buzenol.

La stèle Laplace à Bleid

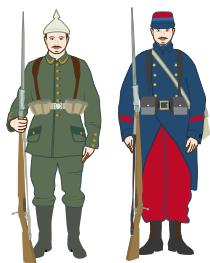
Le bataillon du commandant Laplace défendit seul le village de Bleid contre l'attaque d'une brigade allemande. Il a été anéanti dans le combat. Son chef et la plupart des officiers y ont trouvé la mort.

Au centre du village de Bleid, entre l'église et le château, un coin de terre a été aménagé en souvenir des victimes françaises. Une stèle moderne et des plaques issues d'anciens cimetières militaires témoignent de l'hécatombe.



L'infanterie en 1914

L'uniforme des fantassins français et allemand en 1914 est bien connu. Le Français est coiffé d'un képi et porte une capote bleue et un pantalon rouge. Il est armé du fusil Lebel. L'Allemand a un uniforme vert de gris et il porte le



casque à pointe, abandonné en 1916. Son fusil est le Mauser. Ces uniformes changent car les dures réalités de la guerre moderne imposent une amélioration. Pour les Français, une couleur moins visible, bleu horizon, et un casque en acier pour les deux camps. L'infanterie est organisée en régiments de 3.000 fantassins. Deux régiments forment une brigade, quatre une division, huit un corps d'armée. Avec les réservistes, on crée des régiments de réserve. Avec les classes plus âgées, les Allemands créent la Landwehr et la Landsturm, qu'on retrouvera surtout pendant l'occupation.

Le mausolée des fusillés de Gomery

Dans les jours qui suivent la bataille d'Ethe, les Allemands assassinent des dizaines de blessés français soignés dans des maisons du village. Un mausolée collectif réunit ces victimes militaires. A côté, une plaque à la mémoire d'un artilleur, le lieutenant-colonel Buisson, tué dans la bataille.

Le mausolée est adossé au mur de façade du cimetière civil de Gomery, rue des Martyrs.

L'ancienne ambulance de Gomery

Une inscription gravée dans la pierre rappelle qu'à cet endroit, une maison du village a servi provisoirement d'ambulance, c'est-à-dire d'hôpital de campagne. Elle fut volontairement incendiée par les Allemands, et ses occupants trucidés.

La maison se trouve près du cimetière civil, au 10 de la rue des Martyrs.

Le calvaire du chemin de Latour

Cette colonne fut élevée lors du cinquantième anniversaire du massacre des hommes de Latour, réquisitionnés par les Allemands pour relever les morts sur le champ de bataille d'Ethe, le 24 août.

A voir sur la petite route entre Latour et Ethe, côté est, au sommet du coteau.

Le monument aux morts de Latour

Ce monument égrène les noms des dizaines d'hommes de ce petit village fusillés après la bataille d'Ethe. Il est construit autour d'une tour présentant un bas-relief à l'image du drame, c'est-à-dire celui de la veuve et des orphelins éplorés.

Le monument gît au bord de la route nationale, rue Baillet-Latour, côté sud, au centre de la localité, à deux pas de l'église et du musée.

Le peintre Nestor Outer

L'aquarelliste Nestor Outer (1865-1930) habite à Virton de 1914 à 1918. Connu jusque-là comme paysagiste, il va peindre pendant et après le conflit de nombreuses scènes de guerre et de destruction. Il illustre ainsi, a posteriori, des opérations de cavalerie, les batailles de Virton, d'Ethe, de Rossignol, des exactions contre les civils, les villages détruits, les tombes dans la campagne, la présence de l'occupant, etc. Après-guerre, il crayonnera des caricatures pour un livre dénonçant les exactions de l'ennemi.





ROSSIGNOL — Rue du 23 août. — En face du clocher de l'église
Incendrée intentionnellement le lendemain du combat



LE CHAMP DE BATAILLE DE ROSSIGNOL

La bataille de Rossignol est une tragédie. Une division coloniale française (17.000 hommes) est envoyée vers Neufchâteau sans être avertie que les Allemands s'y trouvaient déjà. En cours de route, elle est bloquée à l'entrée de la forêt de Rossignol. Pendant qu'elle s'acharne à forcer le passage, les Allemands l'encerclent par la droite et par la gauche. Quand les Français s'en aperçoivent, il est trop tard. A l'arrière, le pont de Breuvanne, qui enjambe la Semois, est coupé. En fin de journée, une tentative de secours par le village de Termes échoue. Acte final : les Allemands se jettent sur Rossignol et y font prisonniers les milliers de soldats encore vivants. Seules quelques centaines parviennent à s'échapper dans la campagne environnante. Parmi les victimes, deux généraux français tués et un troisième prisonnier. Du côté des civils, dans les jours suivants, une centaine d'habitants de Rossignol seront transportés à Arlon et finiront fusillés.



Le cimetière militaire français du plateau

Ce cimetière témoigne du combat de la 1^{ère} brigade coloniale contre l'avant-garde de la 12^e division d'infanterie allemande. A noter qu'on y trouve aussi des tombes de soldats français décédés en 1918-19, lors de leur retour dans la région, après l'Armistice. Comme à Ethe, les victimes allemandes ont été rapatriées dans les années 1930.



Il est au bord de la grand-route de Rossignol à Neufchâteau, côté est, juste avant le sommet de la longue montée en ligne droite partie de Rossignol.

Les coloniaux

Les forces françaises engagées dans les batailles de Rossignol et de Neufchâteau appartiennent aux troupes coloniales. Il ne s'agit pas de tirailleurs sénégalais ou de spahis algériens. Sauf exception, ce sont des Français de la métropole. Par troupes coloniales, on désigne des unités basées généralement dans les ports militaires, prêtes à partir en campagne en Afrique ou en Asie. On appelle aussi ces troupes embarquées sur les navires de guerre, les « Marsouins », cétacés qui suivent les bateaux. Elles existent toujours actuellement, mais elles ont pris le nom de troupes de marine. Elles furent notamment engagées au Mali en 2013.

La stèle Cozier

L'administration des Eaux et Forêts a fait élever ce tronc de chêne sculpté à la mémoire d'un brigadier forestier assassiné à Arlon par les Allemands. La stèle est au bord de la route Rossignol-Neufchâteau, à proximité du monument des coloniaux, mais côté est.



COZIER JULES F. J.
Brigadier des Eaux
et Forêts, fusillé par
les Allemands à Arlon
le 26 août 1914



La stèle Psichari

Le lieutenant d'artillerie coloniale Ernest Psichari est mort à Rossignol. Psichari est le Charles Péguy de la bataille des Frontières. Il en était l'ami comme celui de Jacques Maritain, humaniste chrétien. Ernest Psichari a publié trois livres où se mêlent l'ardeur militaire et la foi catholique. Il est le fils d'un linguiste grec et fondateur de la ligue des droits de l'Homme, le petit-fils de l'écrivain Ernest Renan, historien des religions au Collège de France. Sa stèle, frappée d'une épée, s'élève à l'endroit supposé de son trépas.

Le monument se tient rue Camille Joset, à la sortie de Rossignol vers Breuvanne, dans le talus de la route, presque en face du cimetière civil.





Le caveau des fusillés

L'affaire des fusillés de Rossignol a connu un certain retentissement. Cent vingt-deux civils innocents avaient été exécutés puis inhumés par les Allemands à proximité de la gare d'Arlon.

Une fois la guerre terminée, en 1920, on les rapatrie à Rossignol dans un cortège impressionnant. De hautes personnalités comme le roi Albert 1er et l'ancien ministre français de la Guerre Messimy sont présents. Parvenus à Rossignol, les corps sont déposés dans un caveau, qui ne sera achevé que plus tard. Le mausolée dans un style « néo-égyptien » est dessiné par l'architecte bruxellois Adrien Blomme.

Les bas-reliefs sont exécutés par l'artiste anversois Frans Huygelen, qui réalise aussi le monument aux 674 victimes civiles de Dinant. Les sculptures évoquent l'hommage rendu aux victimes par l'armée, les veuves et les orphelins. Tout autour, un chemin de croix. Côté rue, une stèle rappelle le nom des victimes.

Le caveau se trouve en bord de grand-route, rue Camille Joset, côté est, entre le château et le cimetière civil de Rossignol, pas loin de la stèle Psichari.



La pietà du camp de la misère

Les prisonniers français de la bataille d'août et les futurs fusillés d'Arlon furent parqués par les Allemands dans cet enclos à la sortie du village. Ils y sont restés plusieurs jours dans des conditions de vie déplorables avant le transfert en captivité des soldats. Quant aux civils, ils sont conduits dans des wagons à bestiaux de Marbehan à Arlon et y seront exécutés. On a repris pour Rossignol la terminologie sedanaise du « camp de la misère » qui rappelait la manière dont les prisonniers de la bataille de Sedan, en 1870, avaient été parqués. Pour s'en souvenir, une pietà a été érigée devant le lieu d'internement. Ce calvaire fut financé par l'abbé Hubert, curé de Thibessart et de Rossignol et témoin de ces événements dramatiques qu'il relata dans un livre rédigé en 1922 avec le journaliste Joseph Neujean.

La pietà, sainte Marie-Madeleine et saint Jean, sont au bord de la route de Rossignol à Neufchâteau, côté ouest, à hauteur des dernières maisons du village.



Le poteau Michelin

Avec celui d'Houdrigny, le panneau Michelin de Rossignol est le seul indicateur routier de ce genre qui subsiste en Luxembourg belge. Il rappelle l'époque des guides Michelin des champs de bataille, lancés dès 1917 par André Michelin qui versera les bénéfices de leur vente à « l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française ». André Michelin voulait ainsi conserver le souvenir des faits de la Première Guerre mondiale et déjà développer le tourisme de mémoire, sous forme de pèlerinage sur les lieux du conflit.

Le panneau est visible au carrefour central de Rossignol, place des Coloniaux.



Monument aux Coloniaux

Les fosses communes

La forêt de Rossignol a conservé, par endroits, les traces de fosses communes, sous forme d'excavations. En effet, après la bataille, on avait d'abord enterré les soldats dans de vastes fosses communes, à l'endroit même de leur mort, avant de les rouvrir, quelques années plus tard, pour inhumer les corps dans des cimetières militaires.

On trouve ces fosses (non balisées) dans la forêt, de part et d'autre de la route de Rossignol à Neufchâteau, au nord du cimetière militaire du Plateau.

Le drame des Feunette

La famille Feunette réside à Lunéville. Paul, le père, est militaire mais trop âgé en 1914 pour rallier le front. Son fils Gabriel sert dans la cavalerie, au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique. Il est tué le 22 août 1914 à la bataille de Rossignol. Une inscription rappelle sa mémoire sur l'ossuaire nord du cimetière de l'orée de la forêt. Son père est rongé par le remords de l'avoir poussé à s'engager dans l'armée; il lance le projet d'un mémorial aux victimes de la bataille. Ce sera le monument aux coloniaux, face au cimetière. Il est inauguré le 21 août 1927. Un an plus tard, pour les cérémonies annuelles en souvenir de la bataille, Paul Feunette revient à Rossignol. Tenaillé par le désespoir, il s'enfonce dans la forêt où il se donne la mort. Son souvenir survit discrètement par son nom, gravé à l'arrière du monument.



Nolinfaing

LE CHAMP DE BATAILLE DE NEUFCHÂTEAU

Neufchâteau et ses environs ont connu deux affrontements successifs. Le 20 août, le corps de cavalerie français Abonneau engage le 18e corps allemand sur un front assez large, dont l'épicentre est à Longlier. Deux jours plus tard, c'est le 18e corps de réserve qui reçoit l'assaut d'une brigade coloniale française. Cette fois, on ne se bat plus à l'est de Neufchâteau, mais au sud.

En effet, après un premier choc à l'entrée de la bourgade, sur la route venant de Florenville, le front gagne ensuite le bois d'Ospot et les petits villages de Nolinfaing et du Sart. Ce second affrontement cause bien plus de victimes que le premier et force les Français à la retraite.

Le cimetière désaffecté de la Justice

La Justice est une colline qui doit son nom au fait qu'on y rendait les jugements locaux au Moyen Age. Elle est le point de départ de l'assaut mené le 20 août par un bataillon français du 87^e régiment d'infanterie. Le cimetière militaire qu'on y avait implanté a disparu mais le site est aménagé pour perpétuer le souvenir du combat.



On y trouve plusieurs croix, certaines au nom d'officiers français tués dans la bataille, et deux tables d'orientation en lave émaillée, réalisées par le colonel Chappey, seul officier français survivant.

Le site est au bord de la voie ferrée Bruxelles-Luxembourg, entre Longlier et Hamipré. On y accède par deux routes de campagne, l'une venant du centre de Hamipré (rue du 87^e régiment d'infanterie), l'autre de la ville de Neufchâteau (rue de la Justice).



Monument de Hamipré au 87^e régiment d'infanterie

Conçu pour le cinquantième anniversaire du combat, ce monument rappelle que de ce village est parti le bataillon du 87^e d'infanterie décimé derrière la colline de la Justice, le 20 août. A quelques dizaines de mètres se dresse le monument aux victimes civiles exécutées par les Allemands, le 20 août 1914 à Hamipré et le 27 à Trèves.

A voir au centre de la localité, chaussée d'Arlon.



Le cimetière militaire franco-allemand de Malome

Cette nécropole est dévolue aux victimes de la bataille du 22 août. Elle se trouve au lieu-dit Malome. Le cimetière se présente en arc de cercle, organisé autour d'une entrée monumentale. Il rappelle le cimetière de Baranzy, par la même installation sur un terrain en pente et par l'implantation des tombes françaises au sommet. A noter de petits ossuaires allemands et de nombreuses croix de victimes françaises de la bataille de Nevraumont (22 août) mais aussi quelques-unes du combat de Longlier (20 août).

Le cimetière est caché dans les lacets de la route de Neufchâteau à Florenville (chaussée de France), côté talus (au nord), à quelques centaines de mètres de l'entrée en ville. Les tournants rendent dangereux l'accès au parking.

Le cimetière militaire désaffecté de Nolinfaing

Le souvenir de l'ancienne nécropole militaire de Nolinfaing est conservé sur les hauteurs du village. Dans une sapinière, à un carrefour de routes de campagne, on peut encore en voir l'accès, ainsi que la rotonde centrale, en pierre de schiste. Cette dernière est plantée de tilleuls et contient un monument de forme ovoïde.

Le site se trouve en pleine campagne, sur les Hauts chemins, le long d'une petite route, au nord du village de Nolinfaing, et au sud du bois d'Ospot, sur l'axe qui mène de Montplainchamps à Hamipré/Le Sart.



Les chapelles de Balaclava, Molinfaing et Offaing

Ces chapelles dédiées à Notre-Dame furent construites après la guerre par des particuliers qui en avaient fait la promesse, au cas où ils survivraient aux exactions allemandes d'août 1914.

La chapelle de Balaclava se trouve au sud de Longlier, sur la route d'Offaing, côté ouest. La chapelle de Molinfaing se trouve le long de la route Neufchâteau-Bastogne. La chapelle d'Offaing est placée le long de la chaussée de Luxembourg, dans un tournant, en direction d'Arlon.



Le carré militaire français au cimetière civil

Les 7 soldats français enterrés au cimetière civil de Neufchâteau sont, pour la plupart, morts après la guerre. Ils appartiennent aux troupes qui ont occupé la province du Luxembourg en 1918-19 et furent victimes de maladie ou d'accident.

La tombe collective se trouve face à l'entrée du cimetière, lui-même implanté à la sortie de Neufchâteau vers Libramont, rue du Cimetière, comme il se doit.

La sépulture d'Edouard Bergh

Edouard Bergh est le petit-fils du sénateur et bourgmestre de Neufchâteau, Charles Bergh. Il a trouvé la mort sur le front de l'Yser en 1917. Sa tombe monumentale présente un bas-relief en métal le figurant en uniforme, dans une tranchée. L'artiste s'est inspiré d'une photographie.

La sépulture est à deux pas de l'entrée du cimetière, sur l'allée principale avant de s'engager vers la droite.



La sépulture d'Albert Claude (1899-1984)

Ce prix Nobel de médecine, né à Longlier et installé dans sa jeunesse à Athus, a fait de l'espionnage pour le compte de la « Dame blanche », réseau de renseignement clandestin collaborant avec « l'Intelligence Service » britannique. Il va observer les voies ferrées pour renseigner les alliés sur les mouvements allemands. Grâce à ce service rendu pendant la Grande Guerre, il bénéficiera de la mesure exceptionnelle permettant l'accès à l'université, de patriotes qui n'avaient pas le certificat d'études secondaires. Il suivra donc les cours de médecine à Liège et y obtiendra son diplôme en 1928. Dans l'église, une « mater dolorosa » est dédiée aux victimes des conflits de 14 et aux déportations de 1916.

La sépulture se trouve dans le cimetière qui entoure l'église St-Etienne de Longlier.



LE CHAMP DE BATAILLE DE BERTRIX-OUCHAMPS

La bataille de Bertrix est une mécanique. Le coeur du drame : la forêt de Luchy. Alors que la 33e division française tente de la traverser pour aller occuper son objectif d'Ochamps, la 21e division allemande, venant de Libramont, surgit dans son flanc. La majeure partie de la bataille se déroule en pleine forêt. Seule une pointe de la division française parvient en lisière du village d'Ochamps, mais elle n'ira pas plus loin. En effet, les Allemands détruisent tout devant eux, et bientôt c'est la débâcle. Les Français se replient en désordre, abandonnant le terrain à l'ennemi.

La croix Babel

Le lieutenant Babel, du 11e régiment d'infanterie, fait partie des troupes françaises qui ont été couchées par le feu allemand avant d'avoir pu entrer dans la forêt de Luchy. Une petite croix enfouie dans la végétation lui est consacrée, ainsi qu'à ses hommes.

Le site se trouve à l'angle de la voie rapide Bertrix-Libramont et de l'ancienne route de la forêt de Luchy, qui conduit à Ochamps, dans l'angle nord-ouest (rue de Burhaimont).





Le cimetière militaire franco-allemand de Luchy

La nécropole militaire de la forêt de Luchy est l'ultime témoin d'une série de petits cimetières qui s'étirait le long de la route de Bertrix à Ochamps. C'est un enclos dans la forêt, relativement modeste par rapport à la taille de la bataille et l'ampleur des pertes. Outre les victimes du 22 août 1914, on y trouve quelques cavaliers abattus au début de la guerre, dont la stèle figure au fond du site. A ses côtés, quelques tombes françaises de 1918-1919 et même de 1940. On notera, au fond à gauche, la sépulture d'un officier de grade élevé, le colonel Huc, commandant de brigade.

Comme son nom l'indique, la nécropole est implantée dans la forêt de Luchy, sur la route de Bertrix à Ochamps, côté est, peu après la lisière en venant de Bertrix.

La chapelle d'Ochamps

La chapelle d'Ochamps occupe une hauteur au sud du village, disputée lors de la bataille de Bertrix. L'endroit a accueilli un cimetière militaire, qui n'existe plus aujourd'hui. Sur la façade de la chapelle, on peut toujours voir des plaques provenant de cette nécropole, qui signalent le nombre des victimes ensevelies.

La chapelle est implantée à un carrefour de routes dont la principale est la rue de Jéhonville.



La croix Détrie

Un petit enclos accueille une croix à la mémoire du colonel Henri Détrie ainsi qu'un panneau récent qui explique le déroulement de la bataille. Le colonel Détrie, chef du 20^e régiment d'infanterie français, a trouvé la mort à cet endroit; son corps repose au cimetière d'Anloy.

La croix se situe le long de la route d'Ochamps à Bertrix, à l'endroit où elle pénètre dans la forêt de Luchy, côté ouest.



Les états-majors

De 1914 à 1919, de nombreux états-majors se sont succédé dans la province du Luxembourg ou à proximité immédiate. Lors de la bataille des Frontières, le duc de Wurtemberg s'installe à la gare de Bastogne, avec poste avancé à la gare de Libramont. Il se fixera ensuite à Bouillon. Dans le même temps, le Kronprinz est à Esch-sur-Alzette (école de la grand-rue), le général Ruffey à Verdun et Marville, le général Lange de Cary à Stenay. Fin août 1914, le grand état-major allemand, avec l'empereur et le chancelier du Reich, arrivent à Luxembourg et posent leurs bureaux dans la poste et l'école face à la gare. Ils iront ensuite à Charleville pour deux ans, dans les bâtiments de la préfecture où il reste quelques traces de leur passage. Pendant ce temps, le Kronprinz est à Stenay, puis le général von Gallwitz à Montmédy. A la libération, le général Guillaumat, commandant les troupes françaises, s'installe à Neufchâteau pour l'hiver 1918-19 tandis qu'on retrouve, à Luxembourg, le quartier général américain et, au conservatoire de la ville, le poste avancé du grand quartier général allié, sous la direction de Foch.

La croix Pargala

René Pargala est un soldat du 11^e régiment d'infanterie tombé à la lisière de la forêt de Luchy, face à Ochamps. A noter que la stèle qui lui est dédiée, écrite dans le style patriotique de l'après-guerre, contient l'une ou l'autre erreur.

L'itinéraire le plus aisé pour trouver la croix est de partir de la croix Détrie en suivant le chemin qui longe la forêt et l'autoroute E 411 en direction de l'ouest. Le monument se trouve à moins d'un kilomètre de là, sur le côté nord du chemin.



La croix Pascal

La stèle indique l'endroit où a été tué le lieutenant Pascal, du 20^e régiment d'infanterie, l'un des premiers soldats à tomber au combat. On remarque, dans le bas du monument, la croix occitane, qui rappelle que cet officier est originaire de Nîmes et son régiment de Montauban.

Pour atteindre la croix, il faut emprunter une route sans issue, parallèle à celle d'Ochamps à Bertrix, à l'ouest. C'est la rue du Grand Vivier. La croix est à l'est de la route, peu avant un hangar agricole.



La croix Vacquery

Paul Vacquery, soldat du 20^e régiment d'infanterie, a été fauché à la sortie de la forêt de Luchy en marchant vers le village d'Ochamps. Une stèle à son nom est là pour le rappeler.

La croix est à la sortie sud d'Ochamps, près de la route de Bertrix, derrière le terrain de football.

La pietà

Le monument aux morts d'Ochamps, inscrit dans un enclos de verdure au centre d'un carrefour routier, est surmonté d'une pietà. Sur ses flancs, il évoque les victimes françaises de la bataille.

A voir à l'angle de la place communale et de la rue des Combattants.

La grotte Notre-Dame de Lourdes

La grotte d'Ochamps a été construite, après-guerre, en 1920, en exécution d'une promesse faite en 1914 par le curé, si le village et ses habitants étaient épargnés par la mort et les destructions. C'est l'abbé Brahy, vicaire de Glaireuse durant les jours tragiques puis curé de Villance, qui la bâtit. Il fut lui-même suspecté d'espionnage et torturé par les Allemands.

Le site est accessible à partir du carrefour central du village, en suivant la petite voie nommée rue de la Grotte.



A Vaux-lez-Rosières, une semblable grotte est élevée en 1918, en accomplissement des vœux du curé pour sa paroisse qui échappa aux exactions.



Ochamps



LE CHAMP DE BATAILLE D'ANLOY

La bataille d'Anloy s'est déroulée à la sortie de la forêt au sud du village. Les Français arrivent du sud-ouest en trois colonnes. Les Allemands se sont réunis aux abords de la localité. Toute la journée, les Français tentent de les repousser pour atteindre Anloy. Lorsque les troupes allemandes replient enfin, c'est trop tard. Le désastre tout proche de Bertrix contraint les Français à abandonner le champ de bataille pour accompagner le mouvement de retraite générale.

Le cimetière militaire franco-allemand

Baptisé cimetière des Bruyères par les Allemands, qui l'ont construit à la fin de 1916, la nécropole d'Anloy contient non seulement les victimes de la bataille dudit lieu, mais aussi celles du combat

du 20 août à Longlier. Près de l'entrée, une rotonde en pierre du pays. A l'autre bout du cimetière, on peut admirer la statue de la Mélancolie, réalisée par l'artiste gascon Flavio de Faveri et offerte par les descendants des combattants français. Elle est maintenant en résine car le modèle original, en bronze, a été volé.

Le cimetière se trouve à l'orée de la forêt, rue de Framont, à deux pas du carrefour avec la rue du 19e régiment d'infanterie de Brest, qui conduit à Maissin.

Le monument aux morts

Anloy dispose d'un vaste monument aux morts, surmonté d'une croix et d'une pietà, qui égrène les noms de victimes, parmi lesquelles figurent surtout les civils du village exécutés par les Allemands lors de la bataille d'août 1914. Les fusillés sont ensevelis au pied de ce mémorial après avoir été exhumés du cimetière communal en 1948. Dans une couronne, l'emblème de la province de Luxembourg, et dans l'autre, le blason de l'évêque de Namur en 1921, Thomas-Louis Heylen.

On peut voir le monument sur la droite de l'église, à l'entrée du cimetière.



Le calvaire du Petit Wez

Une croix au coeur d'un enclos évoque le souvenir de dix-sept habitants d'Anloy fusillés à cet endroit par les soldats allemands, le 23 août.

Le site se trouve au bout d'une petite rue qui longe l'ancienne maison communale, sur le bord droit de la chaussée.

La plaque du bourgmestre

Parmi les fusillés d'Anloy figure le bourgmestre du village, Louis Gillet, ce que rappelle une plaque apposée sur sa maison.

La maison est au numéro 147 de la rue Vaudrimont, à deux pas du centre.

Les maisons du comité

Trente-deux maisons d'Anloy sur nonante-trois sont incendiées et une vingtaine d'autres détériorées par des obus le 22 août 1914. Pour reloger les sinistrés, le comité de secours et d'alimentation du Luxembourg (CSAL)

organise la construction de logements avec de la main d'œuvre et des matériaux locaux. Il reste aujourd'hui, comme dans quelques autres villages, plusieurs maisons dites « du comité », de modestes bâtisses construites selon un même plan.

Les maisons, reconnaissables à leur plan standardisé, sont dispersées dans le village.



La croix Bibès

Le caporal Bertrand Bibès, du 83e régiment d'infanterie, a trouvé la mort à la bataille d'Anloy. Une croix, qui le qualifie d'agent de liaison, en porte le souvenir.

A voir au bord de la route d'Anloy à Jéhonville, côté est, peu après la lisière de la forêt.



heureux les épis murs et les bles moissonnés

LE CHAMP DE BATAILLE DE MAISSIN

Au matin du 22 août 1914, ce sont les combattants français qui entrent les premiers dans Maissin. De plus, ils alignent un corps d'armée complet (le 11e corps, venu de Bretagne et de Vendée), quatre fois plus puissant que l'adversaire allemand. Mais ce dernier (18e corps, de Hesse) va s'accrocher au village et sur les collines qui le dominent vers le nord. Malgré tout, pliant sous le nombre, les Allemands évacuent le terrain en fin de journée, les Français sont maîtres de la localité. Pourtant, aspiré par la retraite du 17e corps à Anloy et Bertrix, le 11e se replie à son tour sur Bouillon. L'ordre du général français ne parvient pas aux unités de tête qui tiennent Maissin jusqu'au matin du 23 août, avant de disparaître à leur tour.

L'artillerie en 1914

Français et Allemands débutent la guerre avec des canons relativement légers, et tirés par des chevaux. En France, il n'existe pratiquement qu'un seul modèle, le célèbre 75. L'équivalent allemand est le canon de 7,7. Mais il y a aussi chez les Allemands des obusiers de campagne de calibres 10 et 15, qui sont exercés à tirer en collaboration avec l'aviation, qui exécute les repérages. Il existe aussi, en petit nombre, des pièces plus lourdes, comme les obusiers de 21 employés pour le siège de Longwy. En 1914, l'artillerie se révèle une arme très puissante, le canon étant plus dangereux que le fusil ou la mitrailleuse.



Le cimetière militaire franco-allemand Pierre Massé

La nécropole de Maissin est agréablement située dans un cadre de champs et de bois, sur les hauteurs du village. Elle porte le nom de Pierre Massé, ancien combattant du 19^e régiment d'infanterie (Brest), animateur du souvenir avec le soutien d'un comité local. Ils sont à l'origine de l'implantation en ce lieu d'un calvaire venu de France, symbole tangible des relations entre ce bout d'Ardenne et la Bretagne. Provenant de la paroisse de Tréhou, à Croas-Ty-Ru, le calvaire breton a été remonté à Maissin, le 12 mai 1932. Le cimetière associe tombes françaises et allemandes, ainsi que deux ossuaires français où se trouvent des milliers de corps de diverses origines.



Parmi les tombes, signalons des Français du 135^e régiment d'infanterie, en provenance de Bièvre, des cavaliers des premiers jours de la guerre, dont le sous-lieutenant von Richthofen, dont il est question au chapitre sur la cavalerie, et des Allemands morts dans les derniers mois du conflit. Le site est agrémenté d'une rotonde comparable à celle d'Anloy.

Le cimetière est implanté sur les hauteurs au nord-ouest du village, le long de la rue du Commandant Henri Calvez.

L'église Saint-Hadelin

L'église de Maissin est largement dédiée aux événements de 1914. On y trouve d'abord une série complète de vitraux relatant la Grande Guerre, dons de familles ou d'associations belge, bretonne et vendéenne, dans l'après-guerre. Trois d'entre eux concernent particulièrement le village : la destruction de la localité, l'oppression des civils par l'occupant allemand, le cimetière et son calvaire breton.



A l'entrée de l'église, à droite, une petite pièce accueille une multitude de souvenirs de la bataille. Ce sont surtout des plaques en souvenir des soldats tués, que l'on doit à leurs familles. On ne peut manquer de voir un tronc de hêtre ramené du bois à droite de la route d'Our à Maissin. Un soldat y a inscrit à la baïonnette, peu lisible aujourd'hui, le numéro de son unité et la date de son passage à Maissin.

L'église est au centre du village et visible de loin grâce à son clocher. A noter que les églises dont il est question dans ce guide sont généralement fermées en dehors des cérémonies religieuses. Pour y pénétrer, il faut se faire ouvrir la porte par un prêtre ou un proche de la paroisse.

Les trophées

Il reste aujourd'hui quelques monuments aux morts agrémentés de bouches à feu allemandes. Le plus spectaculaire est celui de Transinne, avec ses quatre canons de 10 cm. Mais il y a aussi des minenwerfer, les mortiers de tranchées, à Saint-Médard et à Chêne-Al'Pierre (Manhay). On trouve encore, dans des bâtiments publics ou privés, un minenwerfer à Maissin et des canons-revolvers en commune de Virton. Après la guerre, il y en avait bien plus. La fin des hostilités avait laissé beaucoup de matériel allemand aux mains des Alliés. Une partie fut cédée aux communes comme trophées de guerre. En général, on les exposait devant les monuments aux morts. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les Allemands en ont récupéré la plupart. Voilà pourquoi les trophées qui subsistent aujourd'hui sont des raretés.

Le monument aux morts

La particularité de ce monument est de se présenter sous la forme d'un alignement de blocs de pierre rectangulaires, chacun rappelant le souvenir d'un soldat tombé au combat.

A voir immédiatement à côté de l'église.

Le monument du 19^e régiment d'infanterie

Érigé lors du cinquantième anniversaire de la bataille, le monument du 19^e régiment est une œuvre symbolique, créée par un prêtre-artiste gaumais, Rémy Cornerotte (1921-2008). De part et d'autre d'une baïonnette stylisée, deux blocs blancs représentent les adversaires en lice. Au cœur des deux éléments, une croix. C'est de là que s'élancèrent les soldats du 19^e, du colonel Chapès, à la lisière du bois de Haut-Mont.

Ce mémorial prend place au sud du village, le long de la route de Paliseul (avenue de France).



Le monument du 11^e corps

Une rotonde blanche ornée d'une ferronnerie d'art de l'artiste virtonnais Albert Gatez sert de mémorial au 11^e corps d'armée français. Le monument est implanté à la limite atteinte par les troupes françaises dans la soirée du 22 août.

A voir à la sortie nord de Maissin, sur la route de Tellin, à l'angle des avenues Albert 1^{er}, Thomas Braun et de la rue de Brest.

Les plaques de rues

Bien des rues de Maissin ont été rebaptisées après la Grande Guerre en référence à la bataille, en particulier aux troupes françaises. On peut ainsi trouver des plaques de rues dédiées au commandant de Laage de Meux, au commandant Henri Clavez, au colonel Mallégoll, au 19^e régiment d'infanterie et à la ville de Brest.



Les canons de Transinne

Les canons de Transinne n'ont rien à voir avec la bataille de Maissin. Mais ce sont des pièces en usage dans l'artillerie allemande de 1914 et elles se trouvent à deux pas du champ de bataille.

Il s'agit de trophées, placés là après la guerre pour mettre en valeur le monument aux morts local (qui représente un soldat sculpté tenant un drapeau, avec un lion menaçant à ses pieds). Ces pièces sont des canons longs de calibre 10 cm. Comme on peut le lire sur les culasses, elles ont été fabriquées pour la plupart par la société Krupp, à Essen. Quand la guerre commence, l'Allemagne ne possède que quelques dizaines d'exemplaires de ces canons. Ils ne sont pas employés le 22 août à Maissin, ni ailleurs dans la province du Luxembourg, mais à la bataille d'Etain, et bien sûr pendant le reste du conflit. Aujourd'hui, ces pièces sont devenues fort rares.

Transinne est le seul endroit où l'on peut en voir quatre exemplaires. A noter que plusieurs d'entre elles ont le fut du canon gravé du monogramme de l'empereur d'Allemagne Guillaume II (W II) et de la devise latine *Ultima ratio rego*, le dernier argument des rois, manière de désigner l'artillerie sous l'Ancien Régime.

Les canons se trouvent au centre du village, autour du monument aux morts.



Le destin extraordinaire de Jean Crémet

Parmi les soldats qui se battent le 22 août 1914 à Maissin se trouve un fantassin vendéen du nom de Jean Crémet. C'est un militant communiste. Après la guerre, il devient le n° 2 du Parti communiste français. Il dirige un réseau d'espionnage en France pour le compte de l'Union soviétique. Démasqué, il s'enfuit à Moscou. Puis il est envoyé en Chine et travaille pour Mao. Mais il se fâche avec les Staliniens. Sa tête est mise à prix. Il simule sa propre mort et disparaît dans la clandestinité. On le retrouve sous des noms d'emprunt dans la guerre d'Espagne et au sein de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Sa personnalité d'espion ou d'aventurier sert de modèle à André Malraux pour plusieurs de ses romans. Crémet meurt en 1973 à Bruxelles, où il se cachait sous le nom de Gabriel Peyrot. Le corps de ce passager clandestin de l'Histoire repose dans le cimetière de Libin, à quelques kilomètres du champ de bataille de Maissin.

LES CIMETIÈRES MILITAIRES

Les cimetières militaires sont l'oeuvre de l'armée allemande, c'est-à-dire des troupes d'occupation. Dans un premier temps, les victimes de la bataille des Frontières ont été enterrées là où elles sont tombées, dans des fosses communes ou individuellement. Dans la seconde moitié de la guerre, elles ont été exhumées pour être réunies dans des cimetières créés pour l'occasion. Ils étaient relativement petits et nombreux puisqu'il y en avait plusieurs par champ de bataille. Les Allemands ont apporté un grand soin à leur conception, dans le plan de la nécropole, les matériaux employés et les monuments qui les agrémentent.

C'est à l'architecte Paffendorf, de Cologne, que l'on doit la plupart des nécropoles. Selon les circonstances, elles peuvent recevoir des



Neufchâteau

soldats allemands, des Français ou bien les deux nationalités. Les victimes identifiées figurent dans des tombes, les autres dans des fosses communes. En général, les officiers les plus gradés sont placés côte à côte.

Après les deux guerres mondiales, beaucoup de petits cimetières ont disparu et les victimes ont été réunies dans les plus grandes nécropoles ou rapatriées.

Dans la province du Luxembourg, il subsiste onze cimetières. La plupart d'entre eux contiennent des victimes des deux nationalités. Des soldats morts plus tard dans la guerre, voire des défunts d'une autre nationalité que française et allemande ont pu venir s'ajouter. Les cimetières d'Etthe, Anloy, de Rossignol, Neufchâteau, Bertrix et Maissin ayant déjà été présentés dans les chapitres précédents, il reste à évoquer Baranzy, Virton, Houdrigny et Bellefontaine. Viendront ensuite



Bellefontaine

les cimetières désaffectés dont il demeure des traces visibles sur le terrain et les carrés militaires à l'intérieur de nécropoles civiles. En effet, malgré la construction des cimetières sur les champs de bataille, tous les soldats n'y ont pas été rassemblés. Certains, enterrés dans des nécropoles civiles après les combats, y sont demeurés jusqu'à nos jours.



LES CIMETIÈRES MILITAIRES ACTUELS

Baranzy

Baranzy est une nécropole érigée par l'occupant allemand, ce qui apparaît clairement dans la mise en scène et les matériaux robustes employés pour marquer son accès monumental en palier. Au-delà de cette entrée, sur un terrain en pente, viennent les tombes allemandes, puis les françaises. Parmi les Allemandes, notez la présence de plusieurs cavaliers tombés lors des premiers jours de la guerre et, comme c'est parfois le cas, de victimes des derniers jours du conflit.

Le cimetière s'élève tout contre la grand-route qui conduit de Baranzy à Signeulx, côté nord.

Virton

Le cimetière actuel de Virton, situé sur les hauteurs de Bellevue, rassemble les victimes dispersées auparavant entre plusieurs nécropoles. Ce sont des soldats tués à la bataille de Virton, mais aussi des blessés décédés à l'hôpital de la ville au cours de la guerre. La partie antérieure du cimetière est réservée aux sépultures allemandes, la partie postérieure associe tombes allemandes et françaises, tandis qu'au centre un vaste ossuaire contient plusieurs milliers de Français. On trouve, à Virton, de nombreuses tombes remarquables, dont celle de l'officier le plus gradé de tout le secteur (avec le colonel Huc enterré à Bertrix). C'est un Français, le colonel Chabrol, faisant fonction de général de brigade. Les autres généraux

tombés à la bataille des Frontières, comme ceux de Rossignol, ont été rapatriés après-guerre.

Du côté allemand, la tombe 1657 renferme les restes du lieutenant von Wolfskeel-Reichenberg, pilote de chasse du terrain de Virton, abattu lors d'une sortie sur Verdun. Dans la tombe 635, on trouve un sous-lieutenant de grenadiers tombé à quelques pas de la nécropole, au début de la bataille de Virton. Il s'agit de Helmut von Arnould de la Perière, le frère du plus grand sous-mariner du Reich. Si l'on se donne la peine de lire les intitulés des tombes allemandes, il apparaît que certaines d'entre elles renferment des victimes autrichiennes. Ces soldats appartiennent au corps que l'Autriche-Hongrie avait envoyé sur le front Ouest et qui passèrent en 1918 par la Belgique. Plus curieux, dans les tombes allemandes se trouvent des prisonniers italiens, mais aussi russes et même quelques Français. Ces prisonniers furent exploités par les Allemands comme main d'oeuvre pendant l'occupation. Plusieurs camps et lieux de travail existaient dans la région. Les Italiens ont sans doute été ramenés du cimetière d'Aubange, à proximité du camp de Halanzy. Enfin, ultime spécificité du cimetière de Virton, la présence peu commune d'une femme. Il s'agit d'Aquina Wehowska, infirmière, qui appartenait au *Kriegslazarett-Abteilung 26*. Elle est inhumée sous la stèle 989.

La nécropole virtonnaise se trouve sur les hauteurs, au nord de la ville, à côté de la ferme de Bellevue, à l'embranchement des routes d'Etalle et de Robelmont (avenue de la Grange au bois).





Houdrigny

Le cimetière français d'Houdrigny, de taille modeste, rassemble des victimes de la bataille de Virton, appartenant pour la plupart à la 3e division d'infanterie (Amiens). Si beaucoup de tombes sont anonymes, un monument érigé à l'extrémité du cimetière dresse la liste des morts du 87e régiment d'infanterie, originaire de Saint-Quentin.

La nécropole est plantée au beau milieu des champs, sur le sommet d'une colline à l'est du village. Un panneau Michelin émaillé, apposé sur un ancien lavoir, en indique la direction à partir du centre de la localité. On peut se diriger grâce aux arbres qui couronnent le cimetière.

Bellefontaine

La nécropole militaire de Bellefontaine s'appelle le cimetière du Radan. A l'origine, il recevait les victimes françaises et allemandes de la bataille qui s'est déroulée à proximité immédiate, c'est-à-dire des soldats de la 4e division française et



de la 11e division allemande. Suite à des modifications apportées par le service des sépultures, on trouve aussi à Bellefontaine des soldats français tombés en Ardenne (Maissin, Bertrix...). Le site est dominé par un obélisque, d'origine allemande.

Le cimetière du Radan est implanté à l'orée de la forêt, à la sortie de Bellefontaine sur la route de Sainte-Marie.

LES CIMETIÈRES MILITAIRES DÉSAFFECTÉS

Signeulx

C'est l'ancienne nécropole du 4^e régiment d'infanterie français. Elle a été érigée par les Allemands là où cette unité a subi de lourdes pertes, lors de la bataille de Baranzy. Il en subsiste le mur d'accès, le mur du fond en arc de cercle et percé de niches ainsi que des rangées d'arbres. Le site est à l'abandon. C'est une propriété privée.



Il se trouve le long de la route de Signeulx à Mussy-la-Ville (rue du 4^e RIF), côté est.

Virton

De l'ancien cimetière militaire, il ne reste qu'un enclos boisé contenant un pilier à la mémoire des victimes françaises de la bataille. Il est surmonté d'un coq qui tourne le dos afin de regarder vers la France.

Le site est au quartier de la Chamberlaine, à l'angle de la route d'Etalle (rue du maréchal Foch) et de l'avenue de la Chamberlaine.

Robelmont

Seul subsiste de l'ancien cimetière, le portique d'accès couvert d'un toit à quatre pans, intégré à une maison privée. C'est l'ancienne chapelle de la nécropole.

On le trouve au quartier Naisse, peu avant la sortie nord de Robelmont (vers la forêt), côté ouest de la route.

Saint-Médard

Le mur et le portique d'accès de l'ancien cimetière militaire de Saint-Médard existent encore. De part et d'autre de l'entrée, les plaques en français et en allemand informent sur le nombre des victimes enterrées.

On le découvre au fond du cimetière civil, à côté de l'église.

Nollevaux

Un combat nocturne entre deux régiments de réserve est à l'origine du cimetière militaire de Nollevaux, même si l'endroit a accueilli des victimes de bien d'autres unités. Du site d'origine, il ne demeure qu'une colonne surmontée d'une croix et la pierre tombale d'un officier français du 225^e régiment.

Le site est au bord de la route Bouillon-Paliseul, côte ouest, dans la forêt, à hauteur du village de Nollevaux.

Saint-Vincent

Du cimetière de Saint-Vincent, il ne reste qu'une haute croix en bois fichée dans un socle de pierre. Elle se dresse dans un bosquet derrière la chapelle du Chenois. Quant à la chapelle, elle contient des ex-voto par lesquels des croyants remercient d'avoir été épargnés le 22 août 1914 (et aussi le 10 mai 1940).

Le site est implanté sur les hauteurs au nord du village, le long de la route de Bellefontaine à Jamoigne.



Graide

La bataille de Bièvre, le 23 août 1914, a laissé peu de traces : un monolithe de l'ancienne nécropole militaire, gravé par les Allemands, deux tombes de soldats français, de facture civile, le tout réuni dans un enclos entre Graide et Bièvre, à l'emplacement du cimetière militaire disparu.

Le site est à Graide-station, à la sortie de la localité vers Bièvre, rue de la Gare, là où un chemin s'enfonce de quelques dizaines de mètres à gauche de la route.



LES CARRÉS MILITAIRES DANS DES CIMETIÈRES CIVILS

Bouillon

Les soldats français ont un beau monument dans le cimetière civil de Bouillon. Il s'agit d'une maçonnerie en pierre et en brique supportant une statue de femme, image de la patrie, tendant d'une main une épée et de l'autre un écu figurant le lion belge et le coq gaulois français. Les soldats recensés sont des victimes d'août 1914 mais surtout les défunts de l'après-Armistice, lors du séjour des troupes françaises dans la région. Pour qui veut se promener dans le cimetière de Bouillon, on peut aussi y voir un rarissime monument aux morts allemands de la guerre de 1870, la sépulture de la famille Degrelle et les tombes alignées des soldats locaux morts au combat en 1940.

Le monument est à voir contre le mur de gauche du cimetière, en position centrale. Par sa hauteur, on le devine de l'extérieur, le cimetière se trouvant hors la ville, route de Florenville, à l'endroit où la voie rapide venant de Sedan (et Florenville) croise la route qui mène au centre de Bouillon.

Carlsbourg

Un seul soldat français, du 77^e régiment d'infanterie, repose dans le cimetière civil de Carlsbourg, sous une tombe blanche.

Le cimetière est rue de Bièvre et la tombe se trouve sur la droite du cimetière, vers le centre.



La France se souvient

La bataille des Frontières a laissé des traces tangibles dans plusieurs régions de France. Ainsi, plusieurs noms de rues font référence aux combats du Luxembourg belge. Il y a la rue de Maissin, en plein centre de Brest (garnison du 19e régiment d'infanterie, en 1914). Dans le même esprit, on trouve la rue Ethe-Virton à Dreux (garnison du 101e régiment d'infanterie, engagé en 1914 à Bleid), la rue d'Ethe à Saint-Georges des Groseillers (près d'Argentan, garnison du 104e régiment d'infanterie), la rue de Signeulx à Blois (garnison du 113e régiment d'infanterie). A Metz, on trouve la caserne Raffenel (général tué à Rossignol). Quant au lieutenant Psichari, tué lui aussi à Rossignol, il a laissé son nom à plusieurs rues, dont une à Paris, près des Invalides, mais aussi à la bibliothèque de l'école militaire de Saint-Cyr, et une plaque rappelle son souvenir à l'arsenal de Cherbourg. Citons enfin, dans le patrimoine vivant, le 4e escadron du 2e régiment de hussards, qui porte aujourd'hui le nom de Stockem, en souvenir de la charge qu'il effectua le 7 août 1914 dans ce village proche d'Arlon.



Etalle

La stèle aux soldats français tombés à Etalle lors des deux guerres mondiales présente, sur sa face principale, les noms de quelques cavaliers morts au début des hostilités et de coloniaux fauchés lors d'une sortie de l'encerclement de Rossignol. Au pied de la stèle, un casque Adrian.



La stèle se dresse immédiatement après l'entrée principale du cimetière, côté gauche, et le cimetière domine le village sur une hauteur au nord de la Semois.

Grandménil

Ce monument fut érigé par la paroisse, en hommage à seize soldats français décédés entre le 13 et le 26 novembre 1918, à Manhay et Grandménil. Une femme vêtue d'un long drapé tend dans une main une couronne de gloire. Ces Français faisaient partie des mille deux cent cinquante prisonniers abandonnés dans le village par les Allemands en retraite, après l'Armistice. Épuisés, souffrant du froid et de la faim, ils sont abrités et nourris par les villageois mais quelques-uns d'entre eux mourront sur place. Ils sont inhumés dans une fosse commune, là où l'actuel mémorial est érigé.



Le monument aux prisonniers français se dresse dans l'ancien cimetière, Grand-Rue, en face de l'église.

Halanzy

Halanzy a hébergé l'état-major du corps de siège allemand, pendant le bombardement de la citadelle de Longwy. Des victimes de ce siège et quelques soldats décédés dans des ambulances proches se trouvent réunis dans un carré militaire franco-allemand de belle facture.

Le carré se trouve au fond à droite du cimetière, lui-même situé à l'intérieur du village, le long de la route de Rachecourt (angle des rues de la Chapelle et du Cimetière).

Robelmont

Un unique soldat français, sans doute mort de ses blessures, est enterré dans le cimetière de Robelmont.

La croix se dresse au milieu de l'allée de droite, le long du mur d'enceinte, le cimetière étant situé au sud du village, à l'angle des rues du Cimetière et du Pré Cathelonne.

Rulles

Une tombe collective renferme les corps de plusieurs soldats coloniaux ayant échappé à la bataille de Rossignol.

Le monument se trouve au centre du cimetière, le long de l'allée principale, côté droit. Quant au cimetière, on le trouve à l'extérieur du village, sur la route de Houdemont, côté nord, après un pont sur le chemin de fer.

Saint-Hubert

Le cimetière civil de Saint-Hubert héberge pas moins de 28 tombes de soldats français, récemment rénovées. De ce nombre, 18 sont des combattants d'août 1914 morts de leurs blessures dans un hôpital local, 3 sont des inconnus et 7 ont succombé à la fin de l'année 1918, appartenant au corps d'occupation français dans le Luxembourg belge.

La blancheur éclatante des tombes et leur alignement les rendent bien visibles dans le coin supérieur droit du cimetière, lui-même caché derrière la célèbre basilique de Saint-Hubert, rue du Parc.



Les ambulances

En 1914, le mot *ambulance* désigne un lieu aménagé provisoirement pour recevoir et soigner des blessés (Lazaret, en allemand). Les premières ambulances sont belges. Généralement, c'est une salle d'école, un château, un couvent équipés de lits. Les blessés sont soignés par des infirmières volontaires, sous la houlette du médecin local, rarement chirurgien. Les civils fournissaient du linge blanc pour toute sorte d'usage. La teinture d'iode servait à vaincre l'infection, les tisanes à lutter contre la fièvre et la dysenterie. Le savon noir, l'acide phénique, le formol étaient utilisés à la désinfection.

Tout cela est très insuffisant pour prendre en charge les dizaines de milliers de blessés de la bataille des Frontières. Les armées françaises et allemandes ont leurs propres services, avec du matériel sanitaire, des brancardiers et des médecins militaires. Ils vont eux aussi s'installer dans des bâtiments publics. Certaines ambulances resteront plusieurs mois sur place. En général, dès que possible, les blessés sont évacués vers l'Allemagne, par train. Pendant l'occupation, les Allemands installeront durablement des hôpitaux militaires pour soigner les blessés du front (Virton, Arlon...). Les troupes alliées qui leur succéderont pendant l'hiver 1918-19 auront aussi leurs lieux de soins, qui accueilleront notamment les victimes de la grippe espagnole.

Sommethonne

On a récemment remplacé les croix d'origine des soldats enterrés à Sommethonne par des modèles identiques à ceux que l'on trouve dans les cimetières militaires français. Elles marquent la sépulture de combattants tombés à la bataille de Virton.

Les monuments se trouvent au fond du cimetière, à droite, la nécropole étant elle-même située sur les hauteurs de Sommethonne, le long d'une petite route en lacets, la rue Evrard.



Villers-devant-Orval

Quatre croix blanches signalent les tombes d'autant de soldats français de régiments différents, deux cavaliers tombés avant le 22 août 1914 et deux fantassins.

Ces tombes sont alignées le long du mur d'enceinte, à droite en entrant dans le nouveau cimetière du village, qui se trouve derrière la maison de repos Saint-Jean-Baptiste, sentier d'Orval.

Villers-sur-Semois

Ce petit monument porte le nom de plusieurs soldats du corps colonial français tués lors d'une tentative de sortie de la bataille de Rossignol.

La stèle apparaît contre le mur de droite du cimetière, au centre de l'allée. Le cimetière est masqué par l'église, derrière laquelle il se trouve, au bout du chemin de gauche





*Képi de lieutenant et boussole de l'infanterie coloniale.
- Coll. P. Lamock*



*Jumelles d'artilleur, plaquettes Huet -
Coll. P. Lamock*



N. Outier - Coll. Musée gaumais

LES VICTIMES CIVILES

LES EXACTIONS ALLEMANDES :

De nombreuses exactions sont commises par les Allemands sur les civils au début du conflit, au Nord comme au Sud de la province. En 6 jours, près de 900 hommes, femmes et enfants sont exécutés en Luxembourg belge. Les troupes allemandes dénoncent la présence de « francs-tireurs ». Elles accusent la population de tirer sur les soldats et, en réponse, fusillent et incendient de tous côtés. Cette croyance au franc-tireur est alimentée par les rumeurs, le stress, l'alcool, les traumatismes et va virer à l'obsession, aux hallucinations voire à la paranoïa.

A titre d'exemple, des officiers présents dans la Luxembourg affirment que des soldats ont « été rôtis dans un four de boulanger » ou que la population « aurait commis, même sur des blessés

allemands, des actes d'atrocité épouvantables ». Cette hantise remonte à la guerre franco-prussienne de 1870, quand des « armées du peuple » harcelaient les troupes prussiennes, minant le moral des soldats. Lors de l'invasion de 1914, le « mythe » des francs-tireurs demeure une conviction allemande. Elle est renforcée par le fait qu'ils voient des hommes en âge de combattre occupés aux travaux des champs. Inconcevable dans la tradition militaire prussienne obéissant depuis longtemps au service militaire obligatoire mais explicable en Belgique, soumise depuis peu à la conscription. Pour les Allemands, ces jeunes civils sont des terroristes potentiels.

L'empereur d'Allemagne, Guillaume II affirme que des curés belges et français encouragent la population à attaquer les Allemands. Dès la fin du mois d'août 1914, des enquêtes sont ordonnées par des autorités belges, gouvernementales et religieuses, pour établir la vérité. L'évêque de Namur, Monseigneur Heylen, charge le chanoine Schmitz de rassembler les témoignages, de photographier les sites. Le cardinal Mercier envoie lui-aussi un moine de l'abbaye de Maredsous, Dom Nieuwland, récolter les récits. Il fallait répondre aux dénonciations allemandes, rassemblées dans un livre blanc publié à Berlin, en mai 1915. Des rapports sont rédigés et transmis au gouverneur militaire Von Bissing, en novembre 1915.



Le Gouvernement belge rédigera vingt-deux rapports qui serviront aux procès pour crimes de guerre à Leipzig en 1921. La documentation de Schmitz et Nieuwland sera rassemblée dans huit volumes publiés entre 1919 à 1924 et constitue encore, pour les chercheurs d'aujourd'hui, des témoignages de première main.



Ansart

Le mausolée des fusillés à Ansart témoigne de l'exécution par les Allemands de plusieurs dizaines d'habitants de Tintigny. Sur le lieu de ce massacre, dans un champ, un élégant édifice rappelle le drame. La date de la tragédie de 1914 apparaît en filigrane du texte latin, lorsqu'on additionne les lettres majuscules de la légende.

Le site se trouve à la sortie du village d'Ansart en direction d'Harinsart, rue du Monument, à droite de la route, dans un enclos.

Briscol et Heure

Le monument de Briscol témoigne des premiers jours de l'invasion allemande et des massacres de civils. Il est en pierre bleue, de forme oblongue, stylisation d'une cartouche. C'est l'œuvre de Pierre Dumont. Il est posé sur un monticule en pierre poudingue. En bref, voici le récit du carnage rappelé sur ce monument. Le 20 août 1914, le 106^e régiment d'infanterie saxon arrive à Briscol, à une encablure d'Erezée qui avait déjà enduré des exactions allemandes, deux jours auparavant. Dans ce hameau d'une vingtaine de maisons, un coup de feu retentit. Les Allemands croient à la résistance civile, à l'acte hostile à mettre sur le compte des francs-tireurs. Presque tout Briscol et deux maisons de Clerheid sont mis à feu.

Les récoltes et le bétail sont détruits. Ces incendies font plusieurs victimes, dont une jeune dame, Clémentine Ponsard. Un autre villageois, Arthur Mawet, est tué à bout portant. Jules Lambert, greffier au tribunal, est blessé dans la campagne et ramené au village. Son corps, calciné, sera retrouvé plus tard dans les

décombres d'une maison proche de cet endroit. Les Saxons n'en restent pas là, seize hommes de la commune sont arrêtés. Le lendemain, quatre d'entre-eux, sont exécutés à Heure, dans l'actuelle commune de Somme-Leuze. Un monument funéraire y est inauguré, dès 1920, à l'emplacement où les corps sont enterrés. Le monument de Briscol est implanté, le long de la voie Manhay-Erezée, en face de l'école « Val d'Aisne », un peu avant la route qui conduit à la chocolaterie Defroidmont. A Heure, la stèle est située rue Bernauthier, à l'arrière de la maison où le massacre a eu lieu. Les noms des victimes de Briscol se retrouvent aussi sur le monument aux morts des deux guerres, à Erezée, place capitaine Garnir.

Musson

La commune de Musson a judicieusement réemployé le portail de son ancienne église pour en faire son monument aux morts. Ce joli édicule reçoit, en son centre, trois plaques présentant les victimes militaires et civiles des deux guerres mondiales, dont chacune est ornée d'un personnage féminin qui évoque la gloire ou la douleur. C'est la liste des civils tombés en 1914-1918 qui est la plus longue.



Le monument se dresse en plein coeur de la localité, au pied de l'église.



Tintigny

Le monument aux morts de Tintigny est l'un des plus connus, parce que l'un des plus originaux. C'est un mur encastré au chevet de l'église, sur lequel est gravé le nom des victimes fusillées. Au pied du mur, un bronze représente un vieillard dénudé qui conte une histoire à un enfant, symbole de la transmission de la mémoire. A noter, de l'autre côté du carrefour, sur un bâtiment qui fait face à la mairie, une stèle en souvenir des déportés du village.

Le monument est au centre de Tintigny, le long de la place du village, devant l'église.

Les vitraux de Tintigny

Les vitraux de l'église de Tintigny, qui représentent des scènes religieuses, ont été offerts après-guerre par des familles endeuillées par les massacres d'août 1914. Une dédicace sur chacun témoigne de cette volonté. Au fond à droite de l'édifice se trouve le vitrail dédié à la mémoire du curé du village, exécuté par les Allemands, dont on peut voir le portrait en médaillon.

L'église se trouve à côté du carrefour central de Tintigny, au croisement des routes Arlon-Bouillon et Marbehan-Bellefontaine.





LES MONUMENTS ARLONAIS

Aucune bataille ne s'est déroulée à Arlon. Par contre, des blessés y ont été soignés et des civils emmenés pour y être exécutés. Par ailleurs, la ville, chef-lieu de la province du Luxembourg, a vu s'ériger plusieurs monuments officiels, plaques commémoratives et il s'y trouvait, en 1914, une caserne de l'armée belge.

La plaque au commissaire Lempereur

Le commissaire de police d'Arlon, Emile Lempereur, a été fusillé par les Allemands le 13 août 1914 dans la cour de l'hôtel du Nord. Une plaque en conserve le témoignage

L'hôtel du Nord, devenu la maison du tourisme d'Arlon, se situe rue du Palais de Justice.

La croix des fusillés de Rossignol

Une centaine d'habitants du village de Rossignol, emmenés comme otages par les Allemands, ont été passés par les armes près de la gare d'Arlon, le 26 août 1914. Une croix s'élève à l'emplacement du massacre.

A voir le long du chemin de fer, au pied du pont de Schoppach, près du rond-point des Fusillés.



La plaque aux fusillés d'Etalle

Deux habitants d'Etalle ont été exécutés par l'occupant devant l'église Saint-Donat. Une plaque y a été apposée pour ne pas oublier un père et son fils de 17 ans.

L'église Saint-Donat domine la ville d'Arlon. On y accède par des escaliers qui se trouvent derrière l'hôtel de ville.

Les plaques de la place Léopold

De nombreuses plaques à la mémoire des combattants, des déportés, des civils fusillés ornent les bâtiments publics de la place Léopold, surtout le siège du gouvernement provincial.

On notera particulièrement une toute récente, dévoilée en 2013, par l'ambassadeur d'Allemagne, le docteur Eckart Cuntz, et le délégué aux droits de l'Homme, M. Löning. L'Allemagne a voulu rendre hommage aux victimes civiles des exactions de ses troupes en août 1914. Plusieurs de ces victimes, originaires d'Etalle et de Virton, figurent sur une autre plaque apposée devant l'ancien palais de justice où elles ont été exécutées.

La place Léopold est le principal lieu public d'Arlon, à ne pas confondre avec la Grand-place, située dans la ville haute.





Le carré militaire et les tombes belges du cimetière civil

Une colonne surmontée d'un coq (gaulois), dû au talent du sculpteur Gaspar, occupe le centre du carré militaire du cimetière civil. Il y a là quelques dizaines de tombes de soldats français (de 1914, 1916 et 1918), un Britannique inconnu, huit Russes, et des civils (prisonniers, évacués ou fusillés). Derrière ce carré et ailleurs dans le cimetière se trouvent des tombes de soldats et officiers arlonais tombés sur le front de l'Yser.

Le carré se trouve en position centrale, presque au sommet du cimetière, cimetière qui git rue de Diekirch.

Le 10e de ligne

Si les conscrits de la province du Luxembourg pouvaient être affectés dans n'importe quelle unité de l'armée belge, on en retrouvait un grand nombre dans le 10e ligne, régiment d'infanterie de la 4e division. Une raison simple à cela : ce régiment avait un bataillon en garnison à Arlon en 1914. Dès la mobilisation, le bataillon a rejoint sa division à Namur. Il a participé aux brefs combats autour de la position fortifiée, puis il a retraité avec l'armée française. Il a fallu réexpédier la division à l'armée belge, par bateau, depuis la Normandie. A partir de là, l'unité a suivi le destin du reste des troupes belges, c'est-à-dire la bataille de l'Yser, puis le front de Flandre jusqu'en 1918.



La caserne du 10e de ligne

Le 10e régiment d'infanterie de ligne, futur régiment des chasseurs ardennais, avait l'un de ses bataillons caserné à Arlon en 1914. La caserne existe toujours et est devenue un centre de réfugiés. Devant se trouve le monument aux morts du régiment, surmonté d'une victoire ailée. Il a perdu 1500 hommes dans la Grande Guerre.

Sur un mur, une plaque est dédiée à un officier de l'armée d'Afrique. La caserne ouvre sur la rue Godefroid Kurth.



L'hôpital militaire

Peu avant la Grande Guerre, en 1903, la caserne d'Arlon fut complétée par la construction d'un hôpital militaire à la sortie de

la ville. L'armée allemande s'en est saisie pendant le conflit pour soigner ses soldats atteints de maladies cutanées ou vénériennes. Il est devenu ensuite la caserne Callemeyn, avant d'être cédé à un promoteur immobilier.

La façade principale du bâtiment se trouve sur la rue du 10e de ligne.

Le monument au Jass

Le « Jass » est la désignation populaire du soldat belge de 14-18, terme issu de la langue flamande désignant le long manteau du combattant. C'est ce nom qui a été donné au monument aux morts de la ville d'Arlon. La représentation grandeur nature d'un soldat en métal, baïonnette au canon, est l'oeuvre du sculpteur Jean-Marie Gaspar, d'après les plans de l'architecte Haro.



La statue trône devant l'hôtel de ville, rue Paul Reuter.

La statue du roi Albert 1er

La mort du roi des Belges Albert 1er, en 1934, suscite une floraison de monuments en son souvenir. C'est ainsi qu'Arlon commande au sculpteur Victor Demanet une statue du souverain en uniforme de la Grande Guerre, évocation classique de son rôle de chef de l'armée belge pendant le conflit.

Elle se tient devant l'église Saint-Martin, square Albert.





Marche - Coll. Musée de la Famenne

05.

L'OCCUPATION



Alle-sur-Semois



La bataille des Frontières terminée, la province du Luxembourg demeure sous occupation allemande pendant toute la durée de la guerre. L'occupation impose à la population des mesures très dures comme la réquisition de la production agricole et du potentiel industriel, ainsi que de la main d'œuvre, la confiscation de métaux, de meubles, de logements et l'exploitation des ressources forestières pour les besoins de l'Allemagne et de son armée. Et cet « effort de guerre » s'accroît de plus en plus, à mesure que se font sentir les effets du blocus économique allié. Tout est contrôlé, le courrier, les déplacements.



Marche - Coll. Musée de la Famenne

L'ADMINISTRATION ALLEMANDE

Contrairement à ce que les Allemands vont faire lors de la Seconde Guerre mondiale, en s'appuyant au maximum sur les institutions belges en place, en 14-18, le seul niveau de pouvoir qui subsiste, est celui de la commune. Les degrés nationaux et provinciaux sont supprimés et remplacés par l'administration allemande.

La Belgique occupée est séparée en deux zones. D'une part, le territoire du gouvernement général, c'est-à-dire de l'administration allemande ordinaire et, d'autre part, le territoire des étapes, c'est-à-dire le secteur des opérations militaires. La province de Luxembourg, celle ressortant du gouvernement général, compte à sa tête un gouverneur militaire et un président de l'administration civile. Si ce dernier a les compétences d'un gouverneur de province belge, le véritable pouvoir se trouve entre les mains du gouverneur militaire. D'abord établis à Arlon, les services du gouverneur militaire seront transférés, en juillet 1917, à Marche-en-Famenne. Notons que les arrondissements d'Arlon, de Virton, une partie de ceux de Neufchâteau et de Bastogne, eux, étaient du ressort du « territoire de l'étape », leur contrôle étant soumis à un officier. La proximité du front de Verdun explique cette administration particulière. Jusqu'à l'Armistice, l'état-major de la 5ème armée allemande loge à Virton. En conséquence, la présence militaire ennemie y est plus pénible, les règles plus strictes encore, l'exercice du pouvoir plus arbitraire, les conditions de vie de la population dramatiques. Les pénuries et la sous-nutrition apparaissent à mesure qu'on progresse dans la guerre.

Soupe de guerre. Libin - Coll. C.H.T.L.



Des bâtiments réquisitionnés

Lors du conflit, de nombreux bâtiments ont été réquisitionnés par les autorités allemandes. Impossible d'en dresser un inventaire complet. A Arlon, par exemple, le palais provincial était le siège du gouverneur militaire. A Virton, le collège devient un hôpital. A Neufchâteau, la maison « Gourdet » devient le siège de la Kommandantur. A Bastogne, le séminaire est transformé en caserne puis en lazaret. Une caserne puis un hôpital également pour « la maison Boever », à La Roche-en-Ardenne, maison qui se situait où est maintenant exploité la taverne « Le Nulay ». L'ancienne prison de Marche-en-Famenne devient prison militaire alors que la célèbre maison Jadot devient le siège de la Kommandantur. L'institut Saint-Remacle, lui, accueille des soldats et un lazaret. La maison communale devient le siège du gouvernement et du tribunal militaires.



Kommandantur. Neufchâteau. C.H. I.N.

LA PRÉSENCE ALLEMANDE

Les Allemands sont omniprésents en territoire occupé. Par les réglementations administratives, par la surveillance des populations, par la présence physique des fonctionnaires et militaires, par les initiatives qu'ils prennent localement, notamment en matière économique. En voici quelques traces.



Marche. Coll. Musée de la Famenne.

La maison des officiers, à Virton

En 1917, l'occupant a établi à Virton l'état-major de la zone des étapes de la 5e armée. Les officiers ont besoin d'un lieu pour se réunir. En plein centre de la localité, ils font bâtir une maison avec pignon sur rue, à la manière d'un chalet. Comme la Kommandantur locale, elle est aux mains de soldats originaires du pays de Bade. Devenu un café, le chalet se trouve en plein centre de Virton, à deux pas de l'hôtel de ville, rue Charles Magnette.



Les terrains d'aviation

Dans la seconde moitié de la guerre, les Allemands aménagent deux terrains d'aviation dans la zone des étapes de la 5e armée : Habay et Virton. Celui de Virton accueille des unités de chasse qui interviennent sur le champ de bataille de Verdun. Le terrain de Habay est le dépôt arrière de la 5e armée. Les Allemands y bâtissent de nombreux bâtiments pour recevoir une école de pilotage et une usine de montage d'avions de combat. Près de 200 chasseurs Fokker y sont découverts par les Français en novembre 1918. A cette date, d'autres pistes allemandes existent en province de Luxembourg, ouvertes tardivement pour recevoir les escadrilles en repli vers l'Allemagne, dont certaines seront réemployées par les Français.





Aubange.

L'église protestante de Virton

Les troupes protestantes établies à Virton ne pouvaient pas pratiquer leur culte dans l'église catholique locale. C'est pourquoi elles ont fait bâtir une petite église en briques consacrée à la religion réformée. Elle date de 1917. Aujourd'hui, le bâtiment abrite la salle de répétition d'une fanfare, mais on peut toujours voir les fenêtres ovales d'origine et une croix sur le toit.

Le bâtiment est visible Faubourg d'Arival, à côté de l'athénée.



La scierie de la Croix-Rouge

Une vaste entreprise industrielle est fondée par l'occupant, au beau milieu de la forêt gaumaise. Le bois est exploité pour alimenter le front. Les Allemands bâtissent ainsi, près de la gare de la Croix-Rouge, une scierie, des ateliers, des baraquements, un chemin de fer à voie étroite, etc. La scierie est toujours en activité de nos jours. Du reste du site, il ne demeure que les structures en béton, perdues dans la végétation : fondations de bâtiments, éléments de scierie, remise à locomotive, bunker anti-aérien.

Les vestiges sont éparpillés dans la forêt et le site est d'accès difficile. On y accède au départ de la route Virton-Etalle.

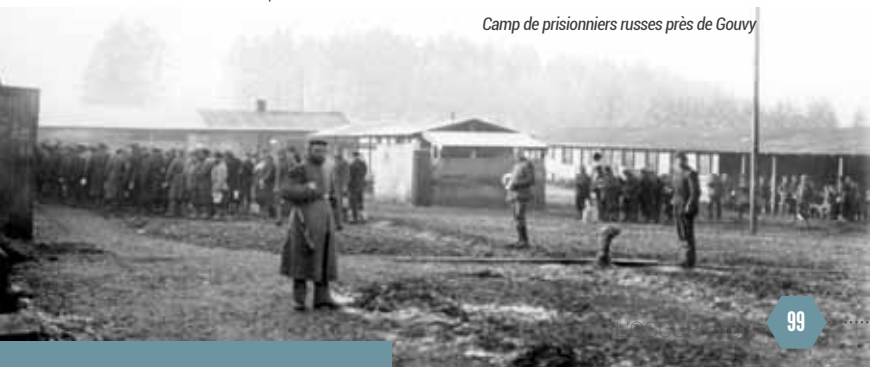


Entre le carrefour de la Croix-Rouge et le passage à niveau de la scierie, une piste cyclable démarre côté est de la route, en contrebas. Au bout de 800 mètres se trouve un premier site, au sud, juste au bord de la piste. Le second est 200 mètres plus au sud, à l'intérieur du bois. Un autre se trouve de l'autre côté de la scierie, au nord de la voie de chemin de fer, accessible par le premier chemin qui quitte la grand-route vers l'est, en tournant ensuite à droite.

Les voies ferrées Vielsalm-Born et Gouvy-Saint-Vith

En 1917, l'occupant crée de toutes pièces deux voies ferrées qui relient l'Allemagne à la province du Luxembourg. Ce sont deux des six voies militaires qui mènent du Reich au front français. Au nord, il s'agit de Born-Vielsalm, qui mesure 22 kilomètres et permet de connecter Bonn à Liège. Au sud, c'est la voie de Saint-Vith à Gouvy, de 20 km, sur l'axe Remagen-Carignan, via Bastogne, Libramont et Bertrix. Ce sont des prisonniers russes qui accomplissent les travaux les plus pénibles et les plus dangereux. Les ouvriers allemands se réservant les tâches plus techniques. Un camp de détention de Russes était aménagé près de Beho, vers Cierreux où ils vivaient dans des conditions sanitaires déplorables. Le relief contraint les Allemands à multiplier les ouvrages d'art. Entre Born et Vielsalm, par exemple, il faut vingt-deux ponts et viaducs, dont l'ouvrage d'Hermanmont, à dix arches, mesurant 260 mètres de long et 33 de haut. Ce viaduc a sauté en 1940, il n'en subsiste plus rien. Quant aux deux lignes, elles n'existent plus aujourd'hui. Par contre, il reste de nombreux ouvrages d'art sur leur tracé, dont le viaduc de Born, près d'Amblève.

Camp de prisonniers russes près de Gouvy





LES DÉPORTÉS

Au cours de l'occupation, en 1916, les Allemands ont déporté de nombreuses populations en vue de les employer au travail forcé. C'est ainsi que des hommes de la province de Luxembourg ont été envoyés par milliers en Allemagne ou derrière le front français, où certains sont morts. A l'inverse, des civils de l'intérieur de la Belgique ou de France ont été conduits en province de Luxembourg. C'est le cas à St-Médard puis à la gare de Straimont où les Allemands installent un camp de déportés civils belges et français et les emploient à l'abattage et au sciage des arbres de la forêt d'Herbeumont. Ils souffraient

de la faim et de mauvais traitements. Des prisonniers de guerre ont aussi été utilisés localement à des travaux : des Russes, des Français, des Italiens... Il a fallu les loger dans des camps, et certains sont morts sur place, notamment du fait des mauvaises

Mines de fer et usines

Pendant l'occupation, les Allemands tirent grand profit des mines de fer du bassin lorrain. Les quelques sites en territoire belge, par contre, restent à l'arrêt durant le conflit : mines et usines de Musson, Halanzy et Athus. Dans les derniers mois, l'occupant entreprend de démonter les usines, comme il le fait en France, afin d'en envoyer le matériel en Allemagne. Les sites sont employés à d'autres activités, grâce à de la main d'oeuvre forcée, et servent aussi de dépôts à l'armée allemande. Sur la photo, on voit les hauts-fourneaux d'Halanzy dans l'état de délabrement où les Allemands les ont laissés en novembre 1918.

conditions de vie. Dans le Nord du Luxembourg, de nombreux villages recueillent des civils français évacués des régions en guerre, on trouve leurs traces à Tohogne, à Bomal, à Marche, à La Roche, à Vielsalm ou encore à Manhay.

Le carré russe d'Aubange

Au cimetière civil d'Aubange se trouve un carré militaire russe d'une vingtaine de tombes. Reposent là des prisonniers de guerre capturés par les Allemands et employés au travail obligatoire. Il existait un camp de prisonniers russes à Aubange. Ces gens travaillaient généralement sur les sites sidérurgiques à l'arrêt, dans le voisinage.

Le cimetière se trouve derrière l'église d'Aubange, le carré de tombes blanches est visible dans la partie haute, vers le fond.

Beffe

Sous le tombeau, reposent deux soldats russes, prisonniers de l'armée allemande et décédés à l'école des garçons de Beffe, les 27 et 28 octobre 1918. Ils s'appelaient M. Lazaref et Philippov.

Cimetière de Beffe, rue de l'Église.

Le camp d'Athus

L'usine sidérurgique d'Athus a hébergé un camp de déportés belges au travail, provenant de la région de Mouscron. Ils étaient employés sur le site, transformé en atelier de fabrication de véhicules. Le camp où logeaient les déportés, fait de baraquements en bois, se trouvait à l'entrée de l'usine. Il correspond aujourd'hui au parking de l'intercommunale Idelux.



Bomal

Sur le mur extérieur de l'église une plaque commémorative mentionne en plus des combattants et des déportés belges, les noms de 4 déportés français dont on découvre la tombe dans le cimetière.

La plaque et le cimetière de Bomal se trouvent sur et autour de l'église de l'Immaculée Conception, rue d'Izier.

Mochamps

La forêt domaniale St-Michel abrite les croix de deux prisonniers, un Russe et un Italien, décédés en 1917 et en 1918. Un camp et une scierie y étaient installés par les Allemands pour l'exploitation des plus



belles futaies. Les bois étaient expédiés en Allemagne par chemin de fer. Cent cinquante prisonniers étaient affectés aux travaux forestiers.

Ces deux croix de bois évoquent des épisodes dramatiques. Un jeune Russe tente de s'évader et est abattu par les gardes. Sur sa tombe, on peut lire l'inscription : « Soldat russe, prisonnier exécuté le 17.09.1917 ». Aucune précision quant à son nom. Ce qui n'est pas le cas pour le prisonnier italien où est inscrit : « Gotti Antonio 30.07.1918 ». D'après un témoin direct, né à Laneuville-au-Bois en 1908, cet italien de 33 ans est abattu lui aussi en tentant de fuir.

Les deux croix se situent dans un enclos, au bord d'un chemin forestier. Prendre la N89 en direction de St-Hubert puis tourner à droite dans la direction de Mochamps, à la Barrière Mathieu. Traverser la forêt jusqu'à l'entrée du hameau. Se garer puis s'engager à gauche sur le chemin forestier, après 10 minutes de marche, les croix sont à droite du sentier.



"Blanc Caillou" - Neufchâteau.

Une découverte archéologique majeure

Pour éviter que les « chômeurs » ne soient envoyés en Allemagne, de nombreuses communes les embauchent pour des travaux d'utilité publique. Les fossés sont curés, les routes aménagées, des travaux forestiers sont entamés. C'est notamment à cette occasion que des hommes mis au travail par la commune de Samrée ont mis au jour l'antique chemin celtique conduisant au Cheslé de Bérismenil, aujourd'hui un site archéologique d'importance européenne.

Le cimetière de Morte han

Quatre civils français reposent sous des croix blanches dans une tombe collective au cimetière de Morte han. Déportés par les Allemands en 1918, ils sont morts, dans ce petit village ardennais des bords de Semois, de l'épidémie de grippe espagnole.



Le cimetière est construit à la sortie du village, sur la hauteur sud, le long d'une petite route, la rue des Minières, menant à l'axe Florenville-Bouillon. La tombe est côté droit, au centre.



RÉSISTER

Durant l'Occupation, le premier souci du civil est de manger à sa faim. On tente de conserver des conditions de vie décentes et d'échapper aux vexations de l'occupant. Des personnalités s'impliquent dans des comités d'aide aux sinistrés, aux nécessiteux, aux prisonniers. Ceux qui s'opposent à l'occupant, comme ceux qui collaborent, sont rares. Parmi les premiers, certains cherchent à échapper aux déportations. D'autres organisent des réseaux pour permettre aux soldats français, restés dans le pays après les batailles d'août 1914, de survivre ou de s'échapper pour regagner le front. Enfin, certains exercent une activité d'espionnage au détriment de l'occupant : renseignements militaires, transmission de correspondance, soutien à des agents en mission...

Tintigny : la stèle des frères Collard

Louis et Antony Collard ont vingt ans quand ils tentent, en 1917, de rejoindre l'armée belge. Partis de leur village natal de Tintigny, ils atteignent la ville de Liège. Là, ils sont approchés par la « Dame blanche », un réseau d'espionnage travaillant pour les Britanniques. A sa demande, ils acceptent d'observer les mouvements des troupes allemandes dans la zone des étapes de Virton et sur le territoire français, entre Longuyon et Sedan. Initiés à l'espionnage par Herman Chauvin, professeur à l'Université de Liège, ils montent leur filière en décembre 1917. Leurs noms de code : Godefroid I et II. Mais ils sont capturés dès mars 1918 à Wandre (Liège). Jugés en juin, ils finissent exécutés le 18 juillet 1918 à la Chartreuse, où leurs corps reposent toujours. Leur réseau leur survit, notamment grâce à leur soeur Marie-Thérèse, à son amie Irène Bastin, au docteur Wavreil, au curé de Saint-Vincent, etc. Le nom des frères Collard apparaît sur le monument liégeois dédié à Walther Dewé, commandant du réseau de la « Dame blanche ».

La stèle des frères Collard est fixée devant la façade de l'église, à côté d'une palme des troupes de marine françaises décernée à titre posthume aux deux espions. Leur nom a été donné à une rue de Tintigny.



La Chartreuse . Liège

Ethe : la double vie du gouverneur

En 1914, le gouverneur de la province de Luxembourg est Camille de Briey (1862-1944). C'est un proche parent du chef du gouvernement et ministre de la Guerre Charles de Broqueville. Ils ont épousé deux sœurs; de plus, ils sont cousins puisque Broqueville, par sa mère, est le petit-fils du ministre de Léopold Ier Camille de Briey, grand-père du gouverneur. Officiellement, le gouverneur passe l'Occupation à promouvoir des oeuvres caritatives.

En 1917-18, il fréquente de près les Allemands puisqu'il doit, sous la contrainte, leur ouvrir son château de Laclaireau, où logent des états-majors. Ces Allemands ignorent qu'en août 1914 Camille de Briey transmettait spontanément des informations sur leurs troupes au sous-préfet français de Montmédy. Ils ignorent aussi que son épouse, Marie d'Huart, appartient à un réseau d'évasion clandestin de soldats français. Elle sera quand même arrêtée, mais sans conséquence car c'était en novembre 1918, à quelques jours de l'Armistice.

Le château de Laclaireau, propriété privée, est implanté sur une hauteur à la sortie d'Ethe en direction de Saint-Léger. On peut apercevoir le portrait du comte Camille de Briey dans la chapelle funéraire familiale, au cimetière d'Ethe, côté droit, derrière l'église

Bertrix et le docteur Lifrange

Le docteur Lifrange soigne les blessés des deux camps, lors des terribles combats dans la forêt de Luchy en août 14. Il anime aussi un réseau chargé d'exfiltrer les soldats français restés dans la région depuis août 1914. Il est traduit en justice par l'occupant pour avoir hébergé des pilotes français en 1915. Le tribunal allemand le libère, « faute de preuves » tandis que les espions français sont exécutés au manège de cavalerie de la caserne des Uhlans à Charleroi.





Camille Joset

Il est conseiller provincial, journaliste et rédacteur en chef de L'Avenir du Luxembourg, à partir de 1903. Le journal est interdit dès le 12 août 1914.



Il consacre alors toute son énergie au profit des villages sinistrés du Luxembourg. Il mettra rapidement sur pied une filière pour le rapatriement des soldats français perdus après la bataille des Frontières. Il les fait passer par le Grand-Duché de Luxembourg, puis la Suisse pour rejoindre le front. Puis il organise un réseau d'espionnage, profitant de sa liberté de mouvement en faveur des comités de secours et d'assistance. Ses plus proches collaborateurs sont son épouse Lucy et son ami Max Kiesel, avocat à Arlon. Avec eux, d'autres complices comme l'aumônier Becker, le curé Ley de Battincourt, le commissaire de police Wielschietz, les fonctionnaires provinciaux Hector et Goffinet, le chef-garde Cornet, le facteur Alberty, le machiniste Cherry, le peintre Thibessart, les étudiants Simon et Waltzing, le Longovicien Paul Larue, ainsi que le pharmacien Massonet et l'avocat Michaëlis. Le réseau comptera 62 agents répartis en 6 zones. Arrêté en mars 1915, il est jugé et condamné à mort. Sa peine sera commuée en détention, notamment grâce à l'intervention de la grande-duchesse de Luxembourg. Il sera incarcéré à Rheinbach puis dans la forteresse de Gross-Strehlitz. En 1918, il quitte le journalisme. En 1919, il est nommé Haut Commissaire à la reconstruction. Il s'opposera de nouveau à l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale.

Kriegsgefangenensending
Krijgsgevangenenzending
Envoi pour prisonniers de guerre

Particulier
Vrij van post
Franchise de
post

Bestelijk schrijven
Duitse taal
En français (1881-1918)



« Internés » ou « évadés » aux Pays-Bas

Les Pays-Bas sont restés neutres durant la guerre 14-18. Respectant les traités internationaux, les autorités hollandaises désarment les soldats qui se retrouvent sur leur territoire. Par ailleurs, l'avancée de l'armée allemande entraîne l'occupation rapide de notre territoire. Des soldats alliés perdent leurs régiments et doivent compter sur des civils pour les rejoindre par la Hollande. Ou bien encore, des jeunes gens en âge de combattre tentent de passer la frontière néerlandaise pour atteindre le front. Tous ces hommes sont conduits vers les Pays-Bas par des civils engagés dans des filières d'évasion et, de là, ils rejoignent le front. Le roman de Martial Lekeux « Passeurs d'hommes » et le film éponyme, signé René Jayet, avec la vedette de l'époque, Julie Astor, rendent compte de ces filières. Les Allemands, notamment par un système de « pointage », ont tenté d'endiguer le mouvement.

Houffalize et Martiny

A Bois Saint-Jean-Chabrehez, le mémorial Constant Martiny rend hommage à un résistant des deux guerres. En 1914, Constant Martiny est commis des postes à Houffalize. Il va résister à l'ennemi de plusieurs façons, par l'organisation d'un service postal clandestin entre la Belgique et les Pays-Bas, par le soutien aux déportés en Allemagne, par la distribution de journaux clandestins et de renseignements.

Être à l'heure !

Parmi les mesures prises par les Allemands, celle du changement d'heure a marqué l'imaginaire collectif. La Belgique passait à l'heure allemande, soit une heure de plus que l'heure belge en hiver et deux en été. Le fait de rester et de vivre à l'heure belge était, en soi, une forme de résistance aux mesures de l'ennemi.

L'espionnage

L'espionnage en province de Luxembourg, c'est-à-dire derrière le front allemand, a été mené par des agents français et des civils locaux. Dès le printemps 1915, des espions français venus par les Pays-Bas parcouraient la Belgique pour reconnaître chemins de fer et fortifications, notamment dans le Luxembourg, où ils créaient un réseau de surveillance formé par des gardes des Eaux et Forêts. Des agents, espions ou saboteurs, étaient aussi déposés par avion, notamment en septembre 1915 quand cinq appareils atterissent en province de Luxembourg, sans doute en prévision de l'offensive de Champagne. Bien que plusieurs de ces avions furent incendiés, l'occupant a pu mettre la main sur un Morane-Saulnier, ramené par ses soins en gare de Bertrix. Dès lors, les Allemands font la chasse aux aviateurs français, mais aussi aux pigeons-voyageurs et à tous les moyens pouvant être employés pour transmettre des informations de l'autre côté du front. Une fois sur le terrain, ces agents français peuvent compter sur la complicité de certains civils.

Bertrix.





Général Jacques de Dixmude

FAIRE LA GUERRE AILLEURS

Beaucoup de personnes natives de la province de Luxembourg ont participé activement à la Grande Guerre. Ce sont les soldats et les officiers servant dans l'armée belge, ou parfois dans d'autres armées. Citons l'exemple du corps belge des auto-canonnières mitrailleuses qui combattit au service du tsar Nicolas II. Il y a également des civils qui ont exercé des responsabilités, notamment dans le domaine politique. Voici quelques-uns de ces personnages, dont on peut retrouver le souvenir localement gravé dans la pierre ou coulé dans le bronze mais dont l'action s'est exercée ailleurs, hors de l'occupation allemande du Luxembourg belge.

LES GÉNÉRAUX

Une rue d'Erezée porte le nom de François-Joseph Borlon

François-Joseph Borlon (1874-1944) est né le 18 avril 1874 à Hazeille, dans la commune d'Erezée. Il entre à l'école militaire en 1892 et est admis dans le génie en 1897. Il est affecté aux unités de génie à Namur en 1910 comme capitaine-commandant. En 1916, il est major et combat sur l'Yser. En 1918, il est promu lieutenant-colonel. Général-major en 1929, il est affecté au commandement de la province de Flandre orientale puis commande les troupes de transmission. En 1932, il commande le 1^{er} bataillon du génie et des fortifications.

Louis et Eugène Cuvelier (Florenville)

Appartenant à une famille d'officiers, Louis (1847-1916) et Eugène Cuvelier (1858-1915) sont les seuls de leur fratrie à avoir atteint le grade de général. Louis commandait la 4e division lors de son admission à la retraite, en 1912. Quant à



Eugène, il succède au général Leman à la tête de l'Ecole militaire, début 1914. Pendant la guerre, en tant qu'officier du génie, il est chargé des questions d'intendance. C'est ainsi qu'il établit la base de ravitaillement à Anvers, l'évacue vers Ostende, puis à Calais, et fonde celle de Gravelines, qui alimente le front de l'Yser.

Ces généraux reposent dans le caveau familial de leur lieu de naissance, Florenville. Des médaillons en bronze sont à leur effigie. Le caveau se trouve au vieux cimetière, à l'angle des rues d'Izel et de la Station, le long du mur de gauche, peu avant la fin de l'allée. A noter aussi que la grand-rue de Florenville porte leur nom. Au numéro 12 se trouve une plaque à la mémoire d'Eugène, sur la façade d'une banque, qui fut sa maison natale. Un portrait de ce dernier orne l'escalier d'honneur de l'Ecole militaire, à Bruxelles.

Jacques de Dixmude (Vielsalm)

Héros de la Première Guerre mondiale, le général Jules Jacques a vu le jour à Stavelot, en février 1858, de parents originaires de Vielsalm. Diplômé de l'Ecole royale militaire, puis de l'école de guerre, il va d'abord se distinguer au Congo pendant près de 20 ans. Rentré au pays, il devient commandant en second de l'Ecole royale militaire. Promu lieutenant-colonel en 1913, il est affecté au 12e de ligne comme adjoint au chef de corps. D'adjoint, il passe chef de corps, en mars 1914. Il participe aux combats de Liège en août 1914. En octobre, il défend la position fortifiée d'Anvers, avant de se retrouver sur le





Les Officiers supérieurs du Régiment

Colonel KIECKER - Major SOUBERT - Lieutenant de Saint-Colonel - Major PETT de Tournai - BOUTYCK - CUNYCK - LEBRECK et BOURGON

front de l'Yser notamment dans la défense de Dixmude. Son action lui vaut de recevoir le titre de baron et d'adjoindre à son patronyme le nom « de Dixmude ». Général-major en avril 1915 puis lieutenant-général en mars 1916, il devient commandant de la 3e division d'armée. Le 11 novembre 1921, à Washington, il représente le gouvernement belge à la cérémonie d'inhumation du corps du Soldat inconnu. Jacques de Dixmude décède le 24 novembre 1928 à Bruxelles. Il est inhumé dans le cimetière de Vielsalm.

Une stèle en sa mémoire est inaugurée, en mai 1930, par les anciens du 12e de ligne; elle est visible dans l'allée centrale du cimetière de Vielsalm, rue de la clinique. Un monument surmonté de son buste est érigé près de la maison communale, rue de l'hôtel de ville. Une rue de Vielsalm porte son nom.

Philippe Molitor (Villance)

Philippe Molitor (1869-1952) se signale par une carrière coloniale au sein de l'armée belge. A la déclaration de guerre, il commande la Force publique de la province orientale du Congo, c'est-à-dire à la frontière de la colonie allemande, l'actuelle Tanzanie. En 1915, il est donné pour adjoint au général Tombeur, placé à la tête de l'expédition qui doit attaquer les Allemands. Lors de l'offensive en territoire ennemi, en 1916, Molitor commande la brigade du nord. Mais il se fâche avec Tombeur et il est rappelé en Europe. Il passe le reste de la guerre à préparer la réorganisation de la Force publique. Molitor a donné son nom à des rues d'Arlon, de Bruxelles et de Villance. Sur sa maison natale, 128 rue de Maissin, à Villance, se trouve une plaque à son effigie.

Le Canadien

Parmi les sans-grades, voici un habitant de Mellier à la vie peu ordinaire. François Dulieu (1872-1941) quitte sa femme et ses enfants en 1905 pour aller gagner sa vie en Amérique. Il prend le bateau pour le Québec, en vue d'atteindre la ville de Duluth, dans le nord des États-Unis. Finalement, il se retrouve ouvrier au creusement du canal de Panama. Alors que la guerre fait rage en Europe, il est maintenant mineur de fond dans la gigantesque mine canadienne de Kimberley, en Colombie britannique. En 1915, il se porte volontaire pour aller combattre en Europe. Il est envoyé servir dans l'armée du Canada, qui est alors un dominion de l'empire britannique. C'est ainsi qu'on le retrouve sur le front français, à la fin de la guerre des tranchées. Après l'Armistice, plutôt que de rentrer en Amérique, il choisit de rester en Europe pour retrouver sa famille, qu'il avait quittée une quinzaine d'années plus tôt. Il repose aujourd'hui dans un modeste caveau familial, tout en haut du cimetière de Mellier.



Edouard Richard (Latour)

Le major Richard (1862-1925) sert au régiment des grenadiers lorsque la guerre éclate (6e division). En 1915, sur l'Yser, il est blessé à deux reprises. Il est colonel en 1916 (3e chasseurs à pied), puis général en 1917 (12e brigade d'infanterie). Il termine la guerre au commandement de l'infanterie de la 3e division, avec laquelle il prend part à l'offensive finale de l'automne 1918. L'officier était natif de Latour.

Après la mort du général Richard, une plaque à son effigie fut apposée sur la façade de la mairie de Latour, aujourd'hui musée Baillet-Latour, face à l'église.

EDITION 1

Telephone 312-611-2121

Rédaction et Administration : 4, Impasse de la Fidélité, 4, Bruxelles

Features available in Classic

Send no money now!
We'll send you a free copy of our new book, *The New York Times*, as soon as you send us your name and address. No charge. No obligation. Just a free copy of our new book, *The New York Times*.

5

L'Allemagne et la neutralité belge

Le ministre d'Algerie a été
puissamment soutenu par les
autres ministres.

© 2000 Blackwell Science Ltd, *Journal of Internal Medicine* 247: 395–401

the implementation of the program. The program was implemented in the following manner: (1) a group of 10 students was selected to participate in the program; (2) the program was implemented for 10 weeks; (3) the program was evaluated at the end of the 10-week period; and (4) the program was revised based on the evaluation results.

Le journaliste Fernand Neuray (1874-1934) dirige en 1914 le quotidien bruxellois « Le Vingtième Siècle », organe officieux du gouvernement belge. Il est par ailleurs un proche de l'homme politique catholique Charles de Broqueville, chef du cabinet et ministre de la Guerre. Avec l'invasion du pays, Neuray se replie au

Havre avec son journal. En France, il fonde le plus grand groupe de presse belge, avec un quotidien flamand (« Het Vaderland ») et un francophone qui paraît dès 1918, « La Nation Belge ». Il est aussi cofondateur du Bureau de Documentation Belge, organe d'information, voire de propagande du gouvernement. Il devient le porte-drapeau du nationalisme belge. Ses journaux, très diffusés parmi la troupe, défendent la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire et des annexions territoriales au profit de la Belgique. Neuray avait vu le jour à Etalle où son vieux père, enfermé dans l'église par les Allemands avec le reste de la population en août 1914, était mort quelques jours plus tard. Frère de Fernand, Octave Neuray sera général dans l'armée belge. En 1914, il est capitaine-commandant au 23e de ligne (1ère division). Il est connu pour avoir dirigé l'école d'officiers de l'infanterie belge, repliée en Normandie.

Une plaque à l'effigie de Fernand Neuray a été inaugurée après sa mort sur ce qui était alors la mairie du village, située aujourd'hui rue du Moulin, à côté de la place des Chasseurs ardennais.



Pierre Nothomb (Habay-la-Neuve)

Parent d'un des fondateurs de la Belgique, Jean-Baptiste Nothomb, du ministre Charles-Ferdinand ou encore de la romancière Amélie, Pierre Nothomb (1887-1966) a partagé sa vie entre la politique et la littérature. Quand la guerre éclate, il appartient aux jeunes écrivains catholiques. Comme Neuray, il se convertit au nationalisme. Il fonde alors le Comité de Politique Nationale. Il milite, lui aussi, en faveur des annexions territoriales.

Le corps de Pierre Nothomb repose dans un cadre bucolique, au bord de l'étang du Pont d'Oye, à Habay-la-Neuve (route de Martelange), à deux pas du château du même nom, qu'il avait acquis dans les années 1930.





06.

L'APRÈS-GUERRE



Neufchâteau.



Bertrix.

La cessation des hostilités ne marque pas la fin des activités, des préoccupations relatives à la guerre. Dans un premier temps, la province du Luxembourg accueille sur son sol des troupes alliées de nombreuses nationalités différentes. Puis c'est le retour des déportés, des soldats, des prisonniers. Ensuite, il faut réparer ce qui a été détruit par l'occupant, surtout les villages brûlés en 1914.

Le travail de deuil commence avec des rapatriements de corps, l'érection de monuments aux morts et d'innombrables cérémonies patriotiques, notamment dans le cadre de l'amitié franco-belge. Bien plus tard viendront les musées qui, une fois les acteurs de la tragédie décédés, perpétueront le souvenir de cette Première Guerre mondiale.

LA LIBÉRATION

Lorsque l'Armistice du 11 novembre 1918 entre en vigueur, toute la province de Luxembourg est encore sous occupation allemande, même si le front n'est alors plus très loin. L'ennemi s'en retire progressivement dans les jours qui suivent. Sur ses pas, viennent des troupes de plusieurs nationalités. Au centre de la province, des Français, au sud, des Américains, au nord, des Britanniques et, entre Français et Britanniques, des Italiens. Ces soldats vont rester sur place pendant l'hiver 1918-19.

Le carré militaire de Bastogne

Dans le carré militaire du cimetière civil de Bastogne sont inhumés 24 soldats français et un Russe.

Si l'on excepte un cavalier tombé

en 1914, les Français sont tous les victimes de l'hiver 1918-19. Comme les combats ont cessé à cette date, ils sont morts soit par accident, soit par maladie (grippe espagnole). D'autres soldats français décédés après-guerre reposent dans les carrés militaires de Saint-Hubert, de Neufchâteau, de Longwy et de Longuyon et dans les nécropoles de Bertrix, de Luchy et de Rossignol Plateau.

Le cimetière de Bastogne se trouve à la sortie de la ville, sur la route de La Roche, près de l'ancienne caserne (actuellement dépôt de blindés du musée de l'armée). On trouve le carré militaire immédiatement à droite en entrant.



Le char de Sainte-Cécile

Contrairement à ce qui s'est passé pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands ont construit très peu de chars pendant la Grande Guerre. Le modèle de l'époque s'appelait A7V. Seulement vingt de ces engins sont produits. Le premier d'entre eux à sortir d'usine porte le n° 501 et le doux nom de Gretchen. En novembre 1918, il a été abandonné par l'armée allemande en retraite, près du village de Sainte-Cécile, à deux pas de Florenville.



Célébrités de passage

La guerre provoque de vastes mouvements de populations. En plus de quatre ans, la province du Luxembourg a eu le temps de voir défiler de nombreux soldats et civils de diverses nationalités, mais aussi des chefs d'Etat ou d'armée. Parmi ces derniers, pointons quelques noms. Pendant l'Occupation, les ruines de l'abbaye d'Orval attirent la visite de l'empereur d'Allemagne, Guillaume II (21 avril 1915) et du gouverneur général de la Belgique, von Bissing (1916). Il faut dire que l'occupant a mené une campagne de consolidation des ruines de l'abbaye pour démontrer son souci de protéger le patrimoine artistique, même chez l'ennemi. Juste après l'Armistice, c'est le maréchal Pétain qui vient remettre des médailles aux militaires français en garnison, ce qui le conduit à Habay-la-Neuve, Libin, Neufchâteau et Bastogne. A la même époque, le roi d'Italie vient visiter son corps expéditionnaire en Ardenne, il est reçu en grande pompe à Libin. Enfin, bien sûr, les autorités belges de passage dans la province sont les plus nombreuses. Citons simplement le roi Albert Ier, qui a notamment suivi le transfert des corps des fusillés de Rossignol depuis la ville d'Arlon.



Les tombes britanniques

Le Luxembourg belge n'est pas le champ de bataille des troupes britanniques pendant la Grande Guerre. On trouve néanmoins quelques tombes de cette nationalité éparpillées dans plusieurs cimetières civils. Il y a un inconnu dans le carré militaire d'Arlon. On trouve deux soldats identifiés, enterrés côte à côte, tant dans le cimetière de Libramont que dans celui, frontalier, de Longwy-Haut (et aussi deux à Pierrepont et quatre à Montmédy). Coïncidence, à chaque fois, l'un de ces soldats est mort dans le courant de l'année 1918 et l'autre aux alentours de l'Armistice. Bien que Libramont et Longwy ne soient pas dans la zone britannique, les victimes de l'hiver 1918-1919 correspondent peut-être à la présence de ces troupes dans le nord de la province. Par ailleurs, à la fin du mois d'octobre 1918 et jusqu'au 25 novembre, 630 prisonniers de l'armée britannique sont à Marche-en-Famenne. Certains d'entre eux, morts sur place, reposent à Hautrage (St-Ghislain). Le cimetière de Libramont est implanté place communale. Les tombes britanniques sont visibles le long de l'allée centrale, côté ouest, vers le sud du cimetière.



Curzio Malaparte

Curzio Malaparte est un écrivain italien connu pour son sens du défi à toute convenance. Il s'engage en 1915 dans la Légion garibaldienne qui se bat en France, participe aux sanglants combats sur l'Isonzo et la Piave, puis lutte en Champagne. De cette guerre, il conserve toute sa vie «une nostalgie de l'esprit de corps..., où la vie de chaque soldat est liée à celle de ses camarades». Malaparte, soldat dans l'armée italienne, passe tout l'hiver 1918-19 à Carlsbourg, au pays des ancêtres de Verlaine. Il en a laissé le souvenir dans un récit intitulé « Maddalena di Carlsbourg » dans un recueil « Sodomma e Gommora » où il rapporte la mort d'une femme accusée d'avoir fréquenté des soldats allemands.



Herbeumont.

LA RECONSTRUCTION

Le passage des troupes allemandes en province du Luxembourg laisse bien des stigmates. Plusieurs milliers de bâtiments ont été incendiés en août 1914. Des forêts ont été mises à blanc, des voies de tram enlevées, les métaux saisis chez les particuliers, etc. La destruction d'une partie de l'habitat impose de parer au plus pressé pour trouver un toit aux familles dont les maisons sont parties en flammes. C'est seulement après le départ de l'occupant que l'on peut s'atteler à la reconstruction définitive des localités martyres.

Les maisons du comité

Dès la fin de 1914, on s'emploie à reloger les sinistrés. Le comité de secours et d'alimentation de Luxembourg (CSAL) organise la reconstruction avec de la main d'œuvre et des matériaux locaux. Les Luxembourgeois préconisent des petites maisons économiques mais durables, à base de matériaux récupérés. En 1915, elles apparaissent à côté de la maison en ruines, l'intérieur étant composé d'une cuisine, d'une ou de deux chambres à coucher et d'un grenier accessible par une échelle. Beaucoup de ces maisonnettes existent encore aujourd'hui, et sont toujours habitées. Elles témoignent, un siècle plus tard, des villages détruits par les Allemands. On en trouve ainsi à Anloy, à Herbeumont, Maissin, Rossignol, Musson et surtout à Porcheresse où il existe encore près d'une vingtaine de maisonnettes en pierre portant l'inscription « 1915 CSAL ».



Les nouveaux villages en Gaume

La paix revenue, il a fallu rebâtir les villages laissés en ruines depuis les incendies de 1914. Cette action a fait l'objet d'une coordination nationale. De la sorte, on reconnaît les rues reconstruites dans les années 1920 à leur style. Par exemple, les maisons sont dotées d'encadrements de portes et de fenêtres harpés, c'est-à-dire que les pierres sont posées alternativement à l'horizontale et à la verticale. Les exemples les plus nombreux se trouvent, dans les villages les plus touchés par les destructions : Ethe, Rossignol, Izel, etc.

Le Sacré-Cœur

Dans les localités qui ont échappé aux massacres de 1914, les croyants font quelquefois la promesse de remercier le Sacré-Cœur, dès la paix retrouvée. Des statues, des bas-reliefs, des vitraux, des monuments dédiés au Sacré-Cœur fleurissent à Virton, Termes, Bercheux, Rosières-la-Petite, La Roche, Grandménil, Tohogne et témoignent de ce culte mis en avant par le Cardinal Mercier. Le prélat, dans une lettre pastorale de Noël 1914, y sollicitait la protection du Sacré-Cœur et de la Vierge, garants de « l'indépendance nationale ». Il y promettait aussi l'édification à Koekelberg de la basilique, le jour de la libération. Sur fond de polémique, il organise le 29 juin 1919 une cérémonie de reconnaissance nationale envers le Sacré-Cœur. Devant la famille royale et la classe politique, le cardinal Mercier proclame le Sacré-Cœur « Libérateur de la Belgique ».



A Virton, on peut voir notamment, sur le socle de la statue, des bas-reliefs en métal racontant l'histoire d'un drame auquel la ville a échappé jusqu'au bonheur retrouvé. On assiste à l'incendie et aux massacres perpétrés dans la localité voisine d'Ethe. On voit ensuite la population et son doyen qui implorent la protection du Sacré-Cœur. Puis la paix est enfin retrouvée dans la Ville de Virton dont on reconnaît l'église et à l'horizon la basilique d'Avioth. Le Sacré-Cœur en marbre est abrité sous un dais de style gothique.

Contenu dans un enclos, le monument se dresse au bord de l'avenue Bouvier, entre le parc Foncin et le collège Notre-Dame du Bonlieu.

A Termes, une statue du Sacré-Cœur haute de 2 mètres est réalisée tardivement à l'occasion de la fête du centenaire de l'indépendance de 1930. Ce Sacré-Cœur est élevé par le village en reconnaissance de sa protection. Dans le socle en pierre, une niche abrite une Vierge à l'enfant. Cette statue rend hommage aux soldats français et à la victime civile de Frenois, massacrés après la bataille de Rossignol. Elle rappelle aussi le souvenir des soldats belges morts au combat.

La statue se situe à la jonction des rues Buissons des Roses et Sainte-Anne.

Dans l'église de Grandménil, une plaque commémorative dédiée au Sacré-Cœur rend hommage aux 22 combattants originaires de La Fosse et de Grandménil ainsi qu'aux deux civils décédés. Parmi les militaires, C. Cheppe a combattu sur le front de l'Yser et J. André à Ypres, aux côtés des Anglais. On y rappelle aussi le drame de la déportation.

Le bas-relief surmonté d'un Sacré-Cœur se trouve à l'intérieur de l'église St-Maurice et compagnons datant de 1890.



Virton.

LECTURE DES MONUMENTS AUX MORTS

La plupart des monuments sont érigés entre 1920 et 1925. Ils répondent à une nécessité, aider les survivants à donner un sens à la mort. Ils sont dressés pour commémorer le souvenir de la perte brutale des civils et la mort héroïque des combattants.

Ils sont élevés sur les lieux de bataille, sur une place publique ou dans un cimetière pour que les messages transmis soient visibles par le plus grand nombre. Ils témoignent de l'histoire des faits, mais plus encore de la mentalité des survivants, de leurs représentations sociales, de leurs valeurs et de leurs croyances. Ces monuments veulent évoquer la lutte pour la défense de la patrie mais aussi la souffrance, l'injustice, le deuil, le sacrifice et l'espérance.

Les types de monuments :

Statuaire, colonne ou obélisque, pierre dressée vers le ciel, croix ou calvaire, simple plaque ou stèle commémorative. Le but est de perpétuer le souvenir. On élève aussi des chapelles, des calvaires ou des mausolées.

Les lieux d'implantation :

Sur la place publique, près du lieu de culte pour la visibilité et l'esprit d'appartenance à une communauté, dans le cimetière pour honorer les disparus parfois inhumés en-dessous, près de bâtiments symboliques comme le palais de justice ou l'hôtel de ville, garants du droit et des libertés. Sur un terrain privé quand il y a donation. Dans une école, une administration pour saluer la mémoire de ses membres, élèves, professeurs ou employés.

Des noms:

Les noms défilent dans des colonnes bien distinctes.

- *Les soldats, par ordre hiérarchique ou alphabétique pour marquer l'égalité devant la mort, les noms des régiments et leurs numéros.*
- *Les volontaires.*
- *Les victimes civiles, avec leur titre pour les autorités communales ou religieuses, les noms des veuves.*
- *Les déportés.*
- *Les lieux du décès sur les champs de bataille, dans les camps.*
- *Les survivants revenus de l'enfer.*

Des dates : *elles indiquent le lieu de naissance, la date de la mort et parfois du retour des combattants et des déportés, l'âge du décès.*

Elles précisent la date de l'inauguration du monument.

Des symboles :

Une figure féminine :

- *La Vierge, la pitié figure la souffrance des vivants. Le soldat prend parfois la place du Christ symbolisant le même don de soi.*
- *La Victoire indique le triomphe et la gloire.*
- *La Patrie donne un « sens » à la guerre.*
- *La mère ou la veuve exprime le deuil insoutenable.*

Des figures et des symboles guerriers :

- *Saint-Michel est le patron des armées célestes.*
- *Jeanne d'Arc représente l'héroïne et la Victoire.*
- *Le soldat représente le héros. Il est figuré en ronde-bosse ou est symbolisé par un élément de son équipement : le casque, le fusil, le sabre, le canon. Il est debout en veille, combattant ou agonisant, protecteur, victorieux.*
- *Une forteresse représente la défense et la résistance*

Les photos des héros

Artisans et artistes :

Leurs noms sont parfois gravés sur les socles. Ils sont architecte, modelleur, sculpteur, tailleur de pierre ou entrepreneur.

Des civils :

- Un vieillard dénudé représente la lutte inégale contre la mort.*
- L'enfant associé à l'adulte signifie le besoin de transmission.*
- La veuve et l'orphelin, la population en marche, tous figurent l'union sacrée, le deuil, l'injustice, la compassion.*

Des emblèmes religieux :

- La croix est symbole de la foi chrétienne, du sacrifice, de la mort ou de l'espérance d'une vie meilleure.*
- Les anges symbolisent l'espérance d'un au-delà, ils rappellent les Victoires antiques.*
- Le calvaire est signe de la souffrance, du don de soi.*
- Le Sacré-Cœur : l'ancienne dévotion au Sacré-Cœur reprend vigueur avec le cardinal Mercier. Il symbolise l'église et la nation persécutées dans l'attente d'une juste victoire.*

Des emblèmes funéraires :

L'urne : funéraire ou réservoir de vie.

Des emblèmes nationaux, territoriaux :

- Le lion et le drapeau, l'aigle et le coq : le lion et le drapeau symbolisent la Nation belge, l'aigle l'Empire germanique, le coq, la République française ou le renouveau.*
- Les effigies des souverains belges, le roi-chevalier Albert I^{er} et la reine-infirmière Elisabeth.*
- Le blason de la commune, de la province, de l'évêque.*
- La palme, le laurier, le chêne, l'olivier : la palme est signe de martyre, de respect pour l'héroïsme et le laurier, symbole*

de victoire et d'immortalité. Le chêne est indice de force morale et physique, l'olivier, marque de paix.

- Le perron : représente les libertés et l'autonomie communale.
- La couronne : figure le deuil et la gloire héroïque et le dépassement de la mort. Elle est associée à l'idée du martyr.

Des gestes : mains levées pour la délivrance, mains ouvertes pour le dialogue.

Les matériaux :

- Pierre, brique, marbre, bronze, plâtre.
- La clôture : la grille, le parterre devant le monument circonscrit un espace sacralisé. Le monument était souvent flanqué de trophées de guerre : des canons, des obus ; presque tous disparus aujourd'hui.

Les commanditaires et le financement :

Des habitants regroupés en comités, des sociétés patriotiques, des frères d'armes, des groupements de jeunes, des communes, la province, des écoles, des administrations.

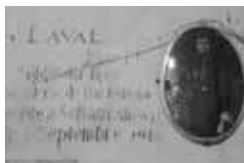
Epitaphes : elles indiquent les causes de la mort et les messages à tirer.

- Morts pour la patrie, la justice, la liberté, ont défendu l'honneur, le droit et la justice.
- Pour Dieu et la patrie.
- Fusillés, déportés lors du contrôle barbare, victimes du « Boche », « de la barbarie teutonne ».
- Morts des suites de la déportation.
- Ils ont terrassé l'aigle et arraché le sceptre des tyrans.
- Priez pour, hommage à, honneur à, reconnaissance au Sacré-Cœur.
- A la glorieuse ou pieuse mémoire de , en souvenir de, à nos morts, à ses enfants, à nos héros.
- Des vers de Victor Hugo, de Charles Péguy.

DES MONUMENTS POUR LAISSER DES TRACES

Amberloup

Monument imposant, il trône devant l'église et est dédié aux soldats comme aux déportés. Des photos de victimes apparaissent, tout comme les lieux de décès. Particularité, le nom et la date de décès des combattants revenus vivants sont ajoutées au fur et à mesure de leur disparition. Le monument se situe face à l'église, le long de la N 826.



Barvaux

Une pelouse d'honneur est aménagée dans le cimetière. Au centre du parterre se dresse un tombeau réservé aux combattants de 14-18. Quinze croix en rappellent les noms, un seul combattant est inhumé à Gravelines, dans le Pas de Calais. Une croix honore la mémoire d'une victime civile. Le bas-relief figurant un sabre et un drapeau symbolise le combat pour la patrie. Une inscription en relief évoque la mémoire de l'engagement des soldats : « Passant, ici reposent ceux de Barvaux qui sont morts pour toi. Fais qu'ils ne soient pas morts en vain ». Sur le monument aux morts élevé près de l'ancien hôtel de Ville, d'autres combattants sont évoqués. Le cimetière se trouve rue du Ténimont et la parcelle militaire est implantée au bout de son allée principale. Le monument est élevé Grand'Rue, 24.



Bastogne

L'ancien et le nouveau monument. Un superbe monument est élevé place St-Pierre, en mémoire des deux guerres mondiales avec, à sa droite, la statue d'une dame en prière. Bien moins connu, un





vestige du monument aux morts de la Première Guerre mondiale subsiste contre le mur de l'église St-Pierre. On y voit cinq soldats dont un a perdu la tête que l'on découvre au bas du monument. Ce haut-relief est tout ce qui reste de l'original. Cette allégorie était surmontée d'un obélisque et de l'inscription « Aux morts pour la patrie. » Cette œuvre, inaugurée en octobre 1928, a été touchée par une bombe allemande lors de l'Offensive des Ardennes. Elle ne sera jamais reconstruite dans sa forme première. Les noms qui y figuraient ont été transcrits sur l'actuel monument.

Le nouveau monument se trouve place St-Pierre, à côté du séminaire, et l'ancien, à sa gauche contre l'église St-Pierre, un édifice gothique aux remarquables décors peints.

Beho

Ce monument n'exprime aucun signe de revanche ou n'affirme pas la supériorité des vainqueurs. Etonnant dans cette région frontière de la Prusse d'avant-guerre. Outre les noms des victimes civiles et militaires, on peut lire : « Tous les anciens combattants et assimilés de 1914-18 et 1940-45 décédés après guerre ». Une figure féminine tenant une épée tourne son visage recueilli vers le tombeau.

Le monument se trouve le long de la N 827, en direction de Thommen.





Bende-Jenneret

La chapelle Notre-Dame de la Paix est construite en 1920 en grès et pierre de taille, par l'architecte liégeois Jamar. Son commanditaire est Paul-Louis de Favereau qui voulait rendre hommage aux combattants et aux déportés de la Grande Guerre.

Elle est située au lieu-dit « A la chapelle », à mi-chemin entre Jenneret et Bende.

Bercheux

Non loin de l'église, un monument se compose de deux parties. A gauche, un Sacré-Cœur repose sur un socle où est apposée une plaque plus récente dédiée aux combattants et aux prisonniers des deux guerres. Neuf noms en lettres d'or et la sculpture d'un canon ornent une autre face du pilier. Notons le nom de Rossion, soldat canonnier, tué au fort d'Andoy, dans la ceinture fortifiée de Namur. A sa droite, une œuvre gravée est librement inspirée du tableau *Guernica* de Picasso.



Le monument se situe au centre du village, à proximité de la rue de Neufchâteau.

Bertrix

Bertrix possède un monument aux morts bien singulier. Il associe les reliquats d'un monument édifié en 1925 et les éléments d'une nouvelle installation datant de 2003. La statue en bronze vernissé

de 2,50 m de hauteur, adossée à un muret récent, appartient au premier édifice, tout comme les écussons à l'arrière. La statue peu banale, représente une femme casquée (casque Adrian de 1915), ailée et armée d'une épée, évoquant la victoire. Les archives communales livrent le nom du statuaire, A. Vanpeteche, Victor Tinant étant l'architecte désigné par la commune et la députation permanente de l'entre-deux guerres, pour l'exécution des travaux. Une plaque réalisée en 1950 commémore les noms des défunts de 14-18 dont 11 victimes civiles, 14 combattants et 5 déportés décédés en Allemagne.

Le monument est installé sur la place centrale de la localité, le long de la rue de Renaumont.

Beausaint

Sépulture d'André de Halleux

Sur les tombes, on mentionne parfois la cause du décès. Ici, le défunt est mort « des suites de lésions causées par les gaz asphyxiants à Chamonix (France) le 24 octobre 1918 ». En effet, la Première Guerre mondiale inaugure l'utilisation d'une arme chimique : le gaz. Pourtant, l'emploi de poisons et de gaz toxiques était interdit par le droit international et sa prohibition inscrite dans la convention de La Haye en 1907. C'est l'Allemagne, très en avance dans le domaine de la chimie qui emploie pour la première fois, le chlore aux alentours d'Ypres en 1915. En juillet 1917, son artillerie bombarde les tranchées avec le gaz moutarde, appelé ypérite (nom dérivé de la ville d'Ypres). Le gaz moutarde brûle la peau et les muqueuses humides (poumons, bouches, yeux). La contamination se transmet par contact. Ce poison devait rendre les soldats inaptes au combat durant une longue période. Les voies respiratoires atteintes, la mort arrivait vite.





Diplôme de déporté. Coll. Charlier-Jadot.

Borlon

Le monument de Borlon, fait presque partie intégrante du mur du cimetière. Figurent sur le monument, à la fois, les noms des combattants, des déportés et des soldats morts pour la Patrie. Ces derniers, au nombre de deux en 14-18, Gustin et Bernard, ont leur photo. Le premier revêt une tenue militaire, l'autre, l'habit civil. Il est inauguré en 1920, comme en atteste la date en son sommet. A l'occasion de la cérémonie, une médaille de reconnaissance est remise aux combattants et un diplôme aux déportés.



Le monument est élevé en bord de route Tier de Viné, contre le mur du cimetière qui entoure un témoin exceptionnel de l'architecture gothique en Condroz, l'église Notre-Dame bâtie au 13e siècle.

Bouillon

Le monument de Bouillon est comparable à celui de Saint-Mard. C'est une colonne en pierre calcaire surmontée d'un coq dressé sur ses ergots.

La colonne est au bord de la Semois, dans la partie de la ville située à l'ouest du château, à l'angle du boulevard Heynen et de la rue Lorand.

Buisson

Au centre du cimetière, un monument en forme d'obélisque surmonté d'une croix honore les deux combattants du village tués au combat en 1914, Léon et Victor Volvert. Dans l'église Saint-Lambert, un chemin de croix témoigne de la notion de « guerre juste » que la Belgique défendait contre l'envahisseur allemand qui avait violé sa neutralité. Cette notion de « justice » et de « droit », se retrouve sur de nombreux monuments commémoratifs. Sur plusieurs stations du chemin de croix, le peintre Jean-



Thomas Debattice représente un soldat romain armé d'un fusil et portant un casque à pointe ! Ce peintre né à Romsée en 1919 est fait prisonnier en Allemagne durant la deuxième guerre. Dans son imaginaire surréaliste subsiste la représentation caricaturale de l'ennemi arrogant et cruel. Cet ancien élève d'Auguste Mambour et de Joseph Bonvoisin sera professeur de peinture décorative et monumentale, à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège.

Le cimetière et l'église sont situés à l'intersection de la rue Buisson et de la rue du Champ Planti. Cette église fait partie du réseau des « églises ouvertes ».



Chêne-al-Pierre

Ce monument en pierre calcaire fut réalisé par un tailleur de pierre de Sprimont, J. Genon. Il représente, au sommet, le lion symbolisant la Belgique. Tout en bas, le drapeau est uni au sabre, signifiant la défense de la nation. Sur le socle, apparaissent les profils en bas-reliefs du roi Albert Ier et de la reine Elisabeth. Des noms de combattants apparaissent, qui sont tous rentrés vivants du conflit, sauf le caporal Habran, seule victime militaire de la commune en 1917. Notons également, de part et d'autre du monument, la présence de deux mortiers allemands, trophées de guerre pris à l'ennemi et restés intacts depuis 1918.

Le monument est érigé route de Liège, à côté de l'église St-Eloi.

Chéoux

Erigé en 1930, ce monument est dédié à 4 combattants et a la particularité de mettre en avant deux armes entrecroisées, le sabre et le fusil, symboles militaires.

Il est implanté le long de la rue de la Noblesse.

Chiny

Trois personnages surmontent le monument : le soldat, la veuve et l'orphelin. Parmi la liste des victimes gravées sur le socle, apparaissent les deux frères Dupont, tués sous l'uniforme. Ils sont distingués chacun par l'apposition de la copie en métal d'une médaille française, ce qui est d'usage fréquent en France mais pas en Belgique. Leurs corps reposent au cimetière du Père Lachaise. Ils sont issus d'une famille de Chiny émigrée à Paris, comme cela était courant dans la Gaume d'avant 1914. Tous deux ont été mobilisés dans l'armée française, pour laquelle ils sont morts au front.

Le monument est à l'entrée de l'îlot central du village, au-devant du syndicat d'initiative et de l'église, rue du Millénaire.



Dochamps

Ce monument rend hommage aux enfants du pays, victimes des deux guerres. Parmi les soldats de 1914, se trouve le nom d'Armand Lebrun. Né à Dochamps en mai 1890, milicien de la classe 1910 au 13ème de Ligne, Armand Lebrun a tenté de franchir la frontière hollandaise en novembre 1914. Il devait être abattu par une sentinelle allemande. Son nom est également gravé sur le monument du centre administratif de l'Etat, place des fusillés à Arlon.

Le monument de Dochamps est situé entre la rue du Vieux Frêne et celle des frères Germay, en face de l'église St-Pierre et Paul, du 17e siècle. Les noms des défunts de 14 sont reportés sur le monument de Lamormenil.

Erezée

Le monument rend hommage aux victimes civiles et militaires de la commune, qualifiées de héros et de martyrs. Cet obélisque à trois faces est taillé dans une pierre bleue et édifié sur une base en pierre poudingue. Un blason frappé d'un lion dressé, emblème patriotique, et de lauriers, signes de la victoire, orne la partie supérieure du monument. La croix chrétienne est au-dessus de la patrie. Les militaires sont classés par ordre hiérarchique, les fusillés par ordre alphabétique. Toutefois, le nom du bourgmestre décédé en déportation précède celui des civils assassinés. L'attribut « volontaire » est mis en évidence pour un combattant, distingué des autres soldats. Des inscriptions s'adressent aux soldats, aux passants et aux martyrs. Parmi les fusillés de Heure se glisse par erreur le nom d'Alexandre Mawet, brûlé vif à Briscol.



Le monument du capitaine Garnir

La place d'Erezée porte son nom qui est inscrit aussi sur le monument aux morts. Une plaque commémorative en bronze, avec son portrait de profil, se trouve apposée sur le mur de l'église St-Laurent. Le bronzier Jules Brauns le représente avec ses quatre distinctions honorifiques. Parmi elles, la Légion d'honneur avec la croix de guerre française qu'il reçut pour sa conduite exemplaire au combat de Merckem. Florent Garnir a vu le jour à Erezée en février 1885. Capitaine en second au 11^e régiment de ligne, il est blessé une première fois en octobre 1914 à Oudstuyvekenskerke. Il devait trouver la mort lors de l'« offensive libératrice », à Stadenberg, le 29 septembre 1918. Cette stèle est inaugurée le 12 septembre 1954. Elle a été érigée par la volonté des ses frères d'armes du 11^e de ligne.

Le capitaine Garnir repose au cimetière de Westroosbeke. Les deux monuments d'Erezée se trouvent à côté de l'église, rue du Général Borlon et place du capitaine Garnir.

Etalle

C'est un monument néo-gothique dans le style de l'église contre laquelle il est dressé. En son centre, le lion de Belgique est assis devant un autel, entouré par des anges, signifiant le sacrifice pour la patrie. De part et d'autre, des plaques égrènent le nom des victimes civiles et militaires des deux guerres. On y trouve les civils exécutés par les Allemands en



août 1914. Il y a aussi le nom d'un militaire tombé pour la France, Gustave Briquemont, qui symbolise, comme le monument de Chiny, l'immigration des Gaumais à Paris. Ce soldat est parent du général belge Francis Briquemont, qui a commandé les forces de l'ONU en Yougoslavie à la fin du XX^e siècle.

Le monument se trouve au cœur du village, place des Chasseurs ardennais, devant l'église.



Florenville

La composition sculpturale présente quatre personnages. Sur les côtés, deux d'entre eux se traînent, agonisants, un civil et un militaire. Au centre, triomphant, un duo composé d'un soldat, porteur de la palme du martyr, et d'une femme en côte de mailles, symbolisant la mère-patrie, tenant à la main l'épée du droit, rappel de la neutralité violée de la Belgique. Tous deux marchent de front; c'est le retour au pays après quatre années d'occupation, retour qui se réalise sur les dépouilles de l'ennemi, à l'image d'un casque allemand posé au sol.



Le monument se trouve en plein centre de Florenville, au fond de la place Albert 1er.

Gouvy

Appelé « monument interalliés », il porte la mention « Gloire aux héros belges et alliés ». Un soldat décoré et montant la garde se dresse sur un socle où sont inscrits les noms des « héros », soldats locaux mais également venus d'Italie, de Russie, de Grande-Bretagne et de France. Les armoiries du tsar de Russie, de la République française, du Royaume d'Italie et le lion belge apparaissent sur le mémorial. Un coq gaulois terrasse l'aigle germanique. Les soldats russes et italiens, prisonniers des Allemands, travaillaient avec des

civils locaux ou de la région d'Arlon, à la construction du chemin de fer Gouvy-St-Vith. Ils étaient logés dans des baraquements à Gouvy, Born ou Beho.

Les Français et les Anglais sont des combattants décédés en fin de guerre ou par après. Les tombes des soldats étaient réunies dans les carrés militaires de ce vieux cimetière, puis leurs corps ont été rapatriés dans des cimetières militaires plus vastes. Le monument en calcaire, financé par la commune et des particuliers, fut inauguré en juillet 1921. Il est l'œuvre d'un tailleur de pierre de Gouvy. L'Ambassade de Russie vient fleurir le monument le 9 mai de chaque année. Des tombes de soldats russes existent toujours à Arlon, Aubange, Champlon-Ardenne et St-Vith.

Le monument est situé à l'entrée du cimetière qui entoure l'église. Ce vieux cimetière est particulièrement riche en anciennes croix et dalles de schiste. L'église se trouve à la jonction de la rue d'Houffalize et de l'Eglise.





Grand Halleux

Ce superbe monument aux morts, œuvre du sculpteur namurois Jules Jourdain, combine un calvaire et une pitié. Cette dernière représente traditionnellement le Christ détaché de la croix, dans les bras de sa mère. Ici, c'est un soldat, blessé, agonissant, qui est allongé sur les genoux de la Vierge, figurant aussi la mère Patrie.

La Vierge tient en outre, dans une main, le drapeau belge reconnaissable à sa pointe. Un soldat, compagnon d'armes, remplace le traditionnel St-Jean. On peut lire, de part et d'autre du monument, l'inscription suivante : « Que le sacrifice ne soit pas inutile ». Moins lisible, par contre, la signature de l'artiste et la date de réalisation de l'œuvre. Elle se trouve à droite du monument, près de la jambe du Christ en croix. Parmi les personnes honorées par ce monument se trouve le nom d'Henri Lekeux, celui-là même qui donnera le nom à la rue où se situe ce monument. Né à Grand-Halleux en 1874, Lekeux était capitaine en second au 4e de Ligne.

Il a trouvé la mort le 12 août 1914 à Haelen (Limbourg), lors de la bataille des « Casques d'argent. ». Sa dépouille se trouve toujours dans cette localité, au cimetière militaire belge.

Le monument se trouve à proximité de l'église, rue Capitaine Lekeux

Habay-la-Neuve

C'est une statue de femme qui orne le monument aux morts sur lequel figure, comme cela arrive quelquefois, le nom des victimes ainsi que les dates et les lieux de décès. Cette femme symbolise la patrie en armes. A la main droite, elle tient une épée, à la gauche un bouclier paré du lion belge, animal symbolisant le courage.

A voir au centre de la localité, sur la Grand-place.



Hargimont

Un pilier en pierre bleue représente le coq gaulois dont la queue se termine en couronne. Il est sommé de la croix. Des noms de civils et de combattants y paraissent. Deux bornes apparaissent où sont inscrits les deux lieux où les Belges combattent, Yser et Liège

Comme d'autres hameaux d'Erezée, de Somme-Leuze, de Champlon, le village d'Hargimont est victime des violences commises par la troisième armée allemande du général von Hausen. Les Allemands soupçonnent les civils de tirs sur leurs troupes. Le 20 août, les Allemands maltraitent les habitants, incendient leurs maisons, réquisitionnent. Le bourgmestre Félix Lefèvre dont le nom apparaît sur le monument et sur une plaque de rue, est abattu à bout portant. Les troupes défilent devant son cadavre de « franc-tireur ». Etienne Dubois accusé de détenir un fusil est amené à Buissonville, jugé et fusillé. Le monument se situe près de la rue Félix Lefevre, à deux pas de l'église.

Herbeumont

Une vierge couronnée saisit d'une main, une épée, et de l'autre elle présente un parchemin sur lequel on lit le nom de sept soldats herbeumontois décédés au combat ou en captivité. Parmi eux, Octave et Rodolphe Lamotte, nés en Amérique, à Butler, et tombés sur le front de Flandre. Un sanglier, symbole de l'Ardenne, est sculpté à ses pieds. La vierge d'Herbeumont se veut le symbole de l'Ardenne héroïque. Le socle de la statue, quant à lui, est recouvert par les noms des victimes civiles et des soldats français décédés dans le village en août 1914. A noter aussi qu'une plaque aux soldats tués à Herbeumont est visible, rue du château, à côté de la chapelle Saint-Roch.

La statue se dresse sur la place au centre du village, rue Lauvaux, face à l'école



Houffalize

Surmonté d'un lion symbolisant la Belgique et terrassant l'aigle impérial, ce monument en pierre calcaire est l'œuvre d'un sculpteur d'Aywaille, Marchal. Sous un baldaquin de style néo-gothique, une urne en pierre symbolise la présence des cendres des Houffalois morts pour la patrie. Les noms apparaissent sur le socle. Tous ne sont pas morts au combat. Dix d'entre eux sont effectivement tués, trois sont internés en Hollande, quatorze prisonniers en Allemagne et trente ont combattu dans les tranchées de l'Yser.

Le monument est situé en face de l'hôtel de ville, rue de Schaerbeek.





Houffalize

Un obélisque tronqué portant une croix et un drapeau en berne est planté dans la pelouse d'honneur 14-18 du cimetière communal. Sur ce monument figurent les noms des combattants houffalois morts lors de la Première Guerre. Dix noms sont repris ainsi que celui du français Sébald. Six militaires houffalois sont inhumés là.



En 1920, le corps d'Henri Sébald est enterré à leurs côtés. Trois Allemands, tués avec Sébald, lors d'une escarmouche seront également inhumés à Houffalize avant d'être transférés, dans les années 30, au cimetière militaire de Maissin. Parmi les noms gravés, épinglons encore celui du capitaine commandant du 11ème de Ligne, Louis Tinant, blessé grièvement lors de la « grande offensive » et mort des suites de ses blessures quelques jours avant la fin du conflit. Celui de Jérôme Martiny, volontaire affecté au 10ème de Ligne, unité en garnison à Arlon depuis la fin du XIXème. Le 31 juillet 1914, l'unité est dirigée vers Namur. C'est à une dizaine de kilomètres de là, à Cognelée, que le sergent Martiny trouve la mort, le 23 août 1914. Jérôme Martiny est le frère de Constant Martiny, résistant des deux guerres mondiales, exécuté par les Allemands en 1942.

Le parterre se trouve au milieu du cimetière, rue de Liège.

La Roche-en-Ardenne

Érigé au début des années 20, le monument aux morts est surmonté d'une victoire ailée, armée d'un glaive, et levant une branche de laurier. Ce monument a connu les affres des bombardements de l'hiver 1944-1945 qui détruisirent la ville à plus de 96 %.

Les correspondants de guerre de l'époque comparent la cité à « un village des Alpes après le passage d'une avalanche ». Pourtant, alors que tout le quartier est réduit en cendres, le monument aux morts est épargné ! Parmi les noms qui y figurent en lettres d'or, épinglons celui du sous-lieutenant Emile Zimmer. Revenu d'Afrique en 1915, où il se battait, il refuse de prendre ses jours de congé et se rend au front, à La Panne. Il participe aux combats et repart se battre dans les colonies : notamment au combat d'Ugikos, au nord de Kiganue. Épuisé par les privations, il succombe à Uvira, le 14 juin 1917.

Le monument est situé au croisement de la Rue Clérue et du Pont du Faubourg, à proximité de l'hôtel de Ville

Libramont

Deux soldats figurent côte à côte sur un socle. Celui de droite porte l'uniforme classique de campagne belge, du modèle de 1918. Celui de gauche, par contre, est un Congolais de la Force Publique, marchant nus pieds



et coiffé du fez. C'est un cas unique en province du Luxembourg d'associer l'armée métropolitaine et celle d'Afrique. A noter que la tête du Congolais fut tranchée par les soldats allemands en 1940, avant d'être remplacée.

Le monument se trouve au début de la rue du Monument, à droite de l'église et du musée des Celtes.



Léglise

Sur un haut socle de pierre calcaire, se dresse une statue de métal représentant Jeanne d'Arc en armure qui saisit dans sa main gauche, un drapeau à fleurs de lys. En France, cette représentation est très courante. C'est tout l'inverse en Belgique, puisque cette héroïne appartient à l'histoire française. La figure de Jeanne d'Arc associe traditionnellement deux valeurs, l'une militaire (la combattante qui repousse l'envahisseur) et l'autre religieuse (la croyante qui dit agir au nom de Dieu).



La statue, engoncée entre deux plantations, se situe au pied du chemin qui monte à l'église, le long de la route nationale qui mène à Habay (rue de Luxembourg).

Marche-en-Famenne

Un monument érigé en 1925 rappelle le souvenir de quatre militaires originaires de la ville et « morts pour la Patrie ». Il est placé le long du mur de la chapelle St-Roch. Derrière le monument, une plaque commémorative répertorie toutes les victimes militaires et civiles de 14-18. Un autre monument dénommé « monument à roulette » par les Marchois un brin frondeurs, est placé devant le Palais de Justice. L'origine de cette appellation témoigne de la mésentente des partis politiques de l'époque, à lui trouver un lieu d'implantation. Le monument, ayant trouvé sa place, on l'inaugure en octobre 1921.

Ce très beau monument en pierre bleue représente le soldat d'infanterie belge et toute la population derrière lui, unis dans la tourmente et la lutte pour la « Liberté » et la « Justice » écrits en grand. L'aigle enchaîné, comme l'Allemagne vaincue et le blason de la Ville sont également figurés. Le monument est dessiné par un architecte et urbaniste réputé, Joseph Moutchen directeur à l'Académie des Beaux-Arts à Liège. Le sculpteur Alexis Fivet exécutera le modèle en terre pour l'œuvre en pierre et le tailleur Firmin Close, l'exécutera.

Le premier monument est édifié dans l'ancien cimetière, chaussée de l'Ourthe, à côté de la chapelle gothique du 16^e siècle dédiée à St-Roch. Le second se trouve rue Victor Libert, devant le palais de justice.

Mormont

L'imposant monument aux morts, en pierre taillée, se compose de 4 parties. Au sommet, l'archange St Michel, patron de la paroisse et des milices célestes, terrasse le dragon, symbole du bien qui triomphe du mal. Il aurait été ajouté au



monument en 1930, au centenaire de l'indépendance. En-dessous de lui, un médaillon en bronze représente les profils du roi Albert I^{er} et de la reine Elisabeth. Puis la commune a inscrit dans la pierre son hommage à « ses enfants ». En bas-relief apparaît le lion belge qui écrase l'aigle impérial. Plus bas, les noms et les photos des soldats morts pour la patrie. Sur une autre face, se déclinent les noms de militaires et de volontaires et sur un autre pan, les noms des déportés. Soldats, volontaires et déportés ne sont pas mélangés. Le monument a conservé sa grille de protection dont les barreaux se terminent par des lances et des flammes. Ce sont deux artisans, l'un de Marche, l'autre de Soy, Hippolyte David pour la maçonnerie et Pierre Dumont pour les parties sculptées, qui réalisent cet édifice inauguré en 1923.



Dans l'ancien cimetière, ceinturant l'église, est érigée une chapelle où trône un calvaire. Près de cette chapelle, deux plaques rappellent la mort de deux militaires mormontois « Glorieusement tombés à l'Yser ». Les lauriers de la victoire, le casque, l'épée, le drapeau de la nation sont gravés sur ces plaques en forme de livres ouverts. Croix et calvaire renforcent la symbolique de la souffrance et de la mort.



Les soldats identifiés sur les plaques ont été inhumés dans un caveau sous le calvaire. Un autre combattant, Alfred Rémy, décédé à Munster et ramené plus tard sur le sol natal, est enterré à leurs côtés. Son nom est inscrit sur le grand monument.

Le monument est érigé à côté de l'église, sur la place du village, et le caveau surmonté du calvaire, dans le cimetière qui entoure l'église St-Michel de Mormont.



Nassogne

Une veuve verse des roses sur son soldat gisant à ses pieds. L'œuvre en pierre est sculptée par Mercedes Legrand, artiste réputée à Paris et fille du bourgmestre de l'époque. Les inscriptions évoquent les héros et les déportés. Dans la collégiale, la paroisse a voulu honorer ses combattants morts pour la patrie, en gravant leurs noms sur le pourtour des bénitiers de marbres et sur une plaque dans la chapelle du cimetière.

Le monument est implanté Place communale et la Collégiale St-Monon Rue du Parvis.

Neufchâteau

Le monument est une représentation de la façade de l'hôtel de Ville en réduction. C'est un architecte chestrolais, Miest, qui le conçoit pour l'implanter d'abord contre la porte d'entrée de la commune. Après de nombreuses tergiversations, il sera disposé et inauguré en août 1926 contre les escaliers du palais de justice. Le saint guerrier Michel, patron de la ville, domine la stèle commémorative où sont inscrits, selon un ordre précis, les noms des soldats puis des civils fusillés et enfin des déportés. Deux lions en bronze semblent soutenir l'édifice. Le monument se trouve devant le palais de justice, place Charles Bergh.



Odeigne

Adossées au mur du cimetière encerclant l'église St-Donat, des plaques commémoratives particulières. Elles y évoquent la déportation civile en termes

vengeurs : « Déporté en Allemagne lors du contrôle barbare du 13 XII 1916 » et soulignent la guerre juste menée par les combattants qui ont défendu en même temps Dieu et la patrie, conformément à la devise « Dieu, Roi, Patrie ». Des lauriers symbolisent la victoire. Deux plaques indépendantes mentionnent les noms des souverains et leurs surnoms: « SM Albert Ier, roi soldat » et « SM Elisabeth, reine infirmière ».



Dans le nord du Luxembourg, le 13 décembre 1916, les jeunes d'une petite vingtaine de communes ont été « invités » à se rendre à Marche-en-Famenne pour ce qui n'était, ni plus ni moins, qu'une déportation forcée vers l'Allemagne. Ils ont entre 17 et 25 ans. Destination : le camp d'Altengraben. Beaucoup n'en reviendront pas ou reviendront très affaiblis, mourant souvent dans les mois suivants. Le nom de ce camp, de sinistre mémoire, est également évoqué sur le monument aux morts de Marloie, non loin de la Vieille Cense, et sur une plaque commémorative apposée sur l'église de Grupont : « Honneur au martyr René Barthelemy, déporté en Allemagne le 16-12-1916, décédé à Grupont le 22-6-1919 à l'âge de 22 ans ». Le cimetière d'Odeigne se trouve rue de St-Donat





Oppagne

Le monument est exceptionnel à plus d'un titre. Coiffé d'un casque posé sur des lauriers, il est implanté en plein milieu des escaliers conduisant à l'église, marquant la volonté claire de frapper les esprits et de perpétuer le souvenir des soldats et déportés de la commune. Sa seconde particularité est son style « art déco ». Il est dessiné par Jules Ghobert, né à Wéris en 1881 et architecte connu à Bruxelles pour les imposantes constructions du Mont des Arts. Il est sculpté par J. Maréchal, tailleur de pierre à Aywaille. Ce monument surmonte un caveau où deux combattants ont été inhumés.



Le monument se trouve sur le parvis de l'église St-Martin d'Oppagne, au croisement de la rue de Rahier et de Wenin.

Saint-Mard

Cet obélisque est dédié à la mémoire de toutes les victimes civiles ou militaires. Parmi elles, des soldats français d'août 1914, des conscrits locaux, des réfugiés français de la Grande Guerre. L'obélisque est coiffé d'une boule sur laquelle se tient un coq, dressé sur ses ergots. La tête de l'animal, décentrée par rapport au monument, indique la direction de



Berlin. C'est le symbole de la France s'opposant à l'Allemagne. Le monument trône en plein centre du cimetière local, lui-même implanté près du chemin de fer, au bout de la rue de l'Égalité.

Saint-Médard

Le monument de Saint-Médard offre deux particularités. Sur sa face antérieure, il porte un message de remerciement à la France, le village ayant accueilli des états-majors français pendant la bataille de Nevers. Quant à la face principale, elle est agrémentée, de chaque côté, d'une pièce d'artillerie allemande. Il s'agit de minenwerfers, des mortiers de tranchées. Par ailleurs, à Saint-Médard aussi, des déportés civils soumis à un travail de forçats furent cantonnés dans l'école communale. Ce monument est érigé au centre d'un carrefour, devant l'église et le cimetière du village, à l'angle de la Grand-rue et des Perrières



Salmchâteau

Un soldat armé monte la garde. L'aigle impérial représentant l'ennemi est terrassé par le lion, symbole de la Belgique. Le 11 août, suite à un coup de feu et à une fusillade, le doyen de Vielsalm, l'abbé Hallet, est arrêté. Dans la nuit, des habitants de Salmchâteau et de Vielsalm sont pris en otages. Parmi eux, l'abbé Jacqmin, Fernand Laplume et Joseph Lebecque, conseillers communaux. Ces otages, soumis à de mauvais traitements et à des brimades, sont dirigés vers Mayen via Saint-Vith. Ils reviendront le 20 octobre en terre salmienne. Leurs noms figurent sur une des faces du monument aux morts. Y figure aussi le nom d'Adolphe Ratz. Ce dernier a vu le jour dans la localité le 21 mai 1892. Sergent-fourrier au 1er carabiniers, il participe aux combats dans la région sud de Dixmude. Il y trouve la mort le 15 avril 1915. Son corps n'aurait jamais été retrouvé. Une caserne réaffectée aujourd'hui, porte le nom du sergent Ratz. Elle fut occupée de 1934 à 1940 puis de 1952 à 1994 par un régiment des Chasseurs ardennais.

Le monument se trouve place de l'Église, en face de l'église St-Servais.



Sibret

La statue de Jeanne d'Arc saisissant un drapeau symbolise la guerre « juste » qu'il a fallu mener contre l'envahisseur. Elle témoigne sans doute aussi de la sympathie pour les combattants français, venus défendre le territoire luxembourgeois laissé sans défense. Cette statue est fondue à Vaucouleurs, ville de Lorraine où l'héroïne de l'histoire de France s'était rendue, à la recherche d'une escorte.

Le monument se situe au cœur du village, rue de Sugy, perpendiculaire à la rue du centre.

Tenneville

Ce monument en pierre de France n'est le support d'aucun nom et commémore les deux guerres mondiales. Baptisé « flamme de l'espoir », il est l'œuvre d'un artiste contemporain de Navaugle-Rochefort, Albert Renard, qui a voulu exprimer dans la pierre, la lutte pour la liberté et sa victoire durement acquise. Des mains puissantes arrachent des fils barbelés symbolisant l'oppression. Une flamme les enveloppe, message d'espoir en une paix durable. Laconique, une inscription précise: « Flamme de l'espoir, témoignage de la souffrance pour notre liberté ». Le monument est inauguré en septembre 1989. Il est situé près de l'église, le long de la nationale 4



Sibret.





Tohogne

Dans le cimetière, le monument aux morts couvre un caveau réservé aux soldats de la Grande Guerre. Ce monument a été érigé à l'initiative du Comité des fêtes patriotiques et sculpté par Désiré Douhard de Longueville. Plusieurs inhumations y ont lieu après guerre, lors du retour des dépouilles mortelles dans leur commune d'origine. Parmi les noms qui figurent sur le monument, deux destins presque identiques, ceux de Bernard et de Borlon. Ils ont été tous deux prisonniers de guerre et tous deux décéderont en captivité. Le premier au camp de Langensalza, le second au lazaret de Soltau. Notons que sur le pignon du presbytère local, une plaque commémorative reprenant les noms des soldats est également visible.



Le monument est implanté devant la tour de l'église romane St-Martin du 11e siècle.

Vielsalm

Le monument aux morts est très impressionnant. Comme à Grand-Halleux, il est l'œuvre du sculpteur namurois, Jules Jourdain. On y voit un soldat belge, couché, blessé, tendant fièrement une main vers un perron, symbole des libertés. Au milieu de ce perron, sont figurées les armoiries de la commune de Vielsalm, à savoir deux saumons. A la base de ce perron, neuf boules représentent les provinces belges. Si une partie du monument est en pierre, le soldat, lui, est en bronze. L'œuvre est signée deux fois. Une fois par l'artiste,

à la base et l'autre par les fondeurs « Usine des Bronzes, fonderie d'art. R. Debraz et R. Monserez, Bruxelles. » Parmi les noms repris sur le monument, épinglons ceux de Gomez et Moxhet, étudiants à l'Université de Liège. Le second, étant par ailleurs volontaire de guerre

Ce monument se trouve au croisement des rues des Combattants et de la Clinique

Virton

Un monument grandiose, accolé aux escaliers de l'hôtel de ville, présente une robuste mère-patrie avec un coq sur son épaule et deux bas-reliefs figurant une scène du front et un enterrement de civils.

Le monument est érigé rue Charles Magnette



Waha

Un « menhir » sculpté des classiques emblèmes du sacrifice et de la gloire devient le support d'une plaque contemporaine dédiée aux victimes des deux guerres et à ceux qui en reviennent. Cette nouvelle plaque cache sans doute les inscriptions primitives. Sur une face latérale, subsiste l'hommage rendu au capitaine commandant Henrotin, mort au combat le 22 août 1914. Des feuilles de chêne, signes de force et de résistance, encadrent l'inscription des commanditaires du monument « Waha, Hologne, Champlon à leurs héros ». Le monument est entouré de grilles métalliques qui délimitent un enclos « sacré ».



Le monument est situé près de la rue du Maquis, à côté de l'église romane St-Etienne éclairée par de fabuleux vitraux dessinés par l'artiste Jean-Michel Folon et réalisés par un maître verrier de Chartres, Loire.

Wéris

Le monument aux morts de Wéris est lui aussi particulier. A l'instar d'Oppagne, l'écriture sur les plaques en calcaire est clairement « art déco », œuvre de Ghobert et de Maréchal. Les supports sont en poudingue, pierre exploitée dans une carrière locale. Au pays des menhirs, on ne pouvait sans doute, pas faire autrement que d'évoquer par le matériau et la forme, les plus anciens monuments funéraires de l'histoire de l'humanité. Le poudingue de Wéris a servi aussi de matériau à l'édification du *cromlech* de la forêt de Soignes, dédié aux onze « forestiers morts pour la patrie 14-18 » parmi lesquels plus de la moitié de Luxembourgeois. Le monument se trouve à côté de l'église romane Ste-Walburge,



entre la rue de la Pierre et la rue des Dolmens, sous un tilleul multiséculaire.

Le « cromlech » de la forêt de Soignes est élevé, non loin du complexe hippique de Groenendael et du « Bosmuseum », le long du sentier du Grasdelle, à proximité du croisement de la drève du Haras et de la drève des Bonniers, au lieu-dit « Steenputtedlle ».

Inhumés loin de chez eux

Peu de victimes des combats sont directement inhumées dans leur région natale. Souvent des exhumations suivies d'enterrements solennels ont lieu plusieurs années après la fin de la guerre. D'autres reposent à jamais loin de chez eux. Ce n'est pas pour autant que la communauté locale les a oubliés. Leurs noms figurent sur les monuments aux morts. Quelques exemples. A Maboge, une plaque placée sur le mur de l'église rend hommage à Victor Bultot, tombé au front de l'Yser. Il est inhumé dans le carré militaire belge du cimetière de Dunkerque. Albert Sinner, caporal au 12ème de Ligne apparaît sur le monument aux morts de Bastogne. Il repose à Londres dans la fosse commune du monument belge, au cimetière catholique de Kensal Green. Alphonse Micha, décédé aux Pays-Bas en août 1918 se trouve toujours à Harederwijk. Son nom figure sur le monument de Grand-Halleux. Jérôme Martiny de Houffalize est enterré au cimetière militaire de Champion, dans le Namurois.



07.

AUX FRONTIÈRES





Les souvenirs de la Première Guerre mondiale ne s'arrêtent pas aux frontières administratives. Au départ de la province de Luxembourg, en pénétrant en territoire français, on voit se poursuivre le cadre de la bataille des Frontières d'août 1914, ainsi que celui de l'occupation allemande jusqu'en 1918. A mesure que l'on s'éloigne vers le sud, on approche de la ligne de front de la guerre des tranchées, matérialisée par le champ de bataille emblématique de Verdun.

Ce secteur d'entre-deux est riche de témoignages matériels, comme les forteresses françaises de 1914 (Longwy, Montmédy, Les Ayvelles) et l'arrière-front allemand. Pendant des années, le quartier général du Kronprinz s'est trouvé à Stenay tandis que le Grand Quartier Général logeait à Charleville-Mézières. Voici les sites les plus proches de la frontière belge, pour la plupart relatifs à la bataille des Frontières.

LONGWY



La citadelle

La citadelle de Longwy, datant du XVII^e siècle, a été encerclée et bombardée par l'armée allemande du 21 au 26 août 1914, date de sa reddition. A l'intérieur des remparts, la ville a été entièrement rasée, ou presque, et reconstruite après-guerre. Quant aux remparts, la majeure partie d'entre eux ont été supprimés pour permettre l'extension urbaine. Il est possible de visiter les remparts qui subsistent au sud et à l'est de la ville, de voir quelques éléments qui ont échappé à la destruction sur la place centrale, comme le puits de siège, l'église et l'ancienne mairie. Longwy, avec d'autres citadelles fortifiées par Vauban, est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. La citadelle de Longwy correspond à la ville haute, qui se trouve sur le plateau dominant la vallée de la Chiers, à proximité du contournement autoroutier. L'accès aux différents sites est libre et gratuit.

Le monument aux défenseurs

Ce monument massif et simple rend hommage au lieutenant-colonel Darche, qui commandait la garnison de Longwy en 1914, et à ses troupes.

A voir devant les remparts, le long de la route qui conduit de la ville haute à la ville basse, à proximité de la porte de France.

Le mausolée des déportés

Pendant l'occupation, les Allemands ont réquisitionné de la main d'oeuvre civile dans les territoires occupés. Beaucoup de Belges, ont ainsi été employés au travail forcé derrière le front français. A noter que des civils belges du secteur, proviennent de la zone d'étape du front de l'Yser. Les mauvaises conditions d'existence entraînent un taux de mortalité élevé. C'est la raison d'être du mausolée élevé dans le cimetière de Longwy pour les déportés français et belges morts au travail.

Dans le cimetière civil de la ville basse, près de la gare, emprunter l'allée principale, puis tourner à droite.

Le carré militaire

Le carré militaire du cimetière civil de Longwy-Haut s'organise autour d'un monument au Christ, qui subsiste d'une ancienne nécropole militaire allemande. Il contient des tombes françaises de 1914 et de 1918 ainsi que deux sépultures britanniques de 1918.

Il se trouve dans le coin nord-est du cimetière de Longwy, avenue de l'Aviation, entre la citadelle et la route de Longuyon.

L'ossuaire de Lexy

Le village de Lexy fut le théâtre de combats aux limites des batailles de Romain et de Cutry, le 22 août 1914. Les restes de victimes françaises ont été réunis en un ossuaire formé de plates-bandes de gazon surmontées d'un obélisque massif de plan cruciforme.

On trouve le site à l'intérieur de la localité de Lexy, à l'angle des rues du maréchal Foch et du 67^e régiment d'infanterie.

Le carré militaire de Romain

Une partie des victimes françaises de la bataille de Romain, le 22 août 1914, ont été ensevelies dans le cimetière civil local, d'autant plus facilement que c'était là le cœur des combats. Ils y reposent toujours.

Le cimetière du village est caché le long d'une petite rue, celle du 45^e régiment d'infanterie, qui quitte vers le nord l'axe principal, la rue de Lorraine.

Le courant sacrificiel

L'ossuaire de Lexy, tout comme le monument du 11^e corps, à Maissin, porte en exergue un extrait d'un poème de Charles Péguy. Ce passage fait l'éloge du sacrifice (« Heureux les blés moissonnés... »). Il a été beaucoup employé à la suite des hécatombes de 1914 car il est représentatif d'un courant de pensée catholique. Ce courant sacrificiel, fondé sur le don volontaire de la vie au service d'une cause, a laissé croire, à tort, que les soldats français de 1914 s'étaient jetés à la mort en masse en chargeant les mitrailleuses allemandes. Cela n'a jamais existé, ou si peu que point.



LONGUYON

Le cimetière militaire allemand

La nécropole militaire allemande de Longuyon regroupe des victimes et des monuments d'origines différentes. Il y a les blessés qui ont succombé pendant la guerre des tranchées à l'hôpital de Longuyon. Il y a aussi les morts des batailles d'août 1914. A flanc de colline, le site est étagé en différents plateaux séparés par des murets de pierre calcaire. On peut y voir quelques beaux monuments prélevés sur les sites originaux d'inhumation du champ de bataille. Du site, la vue embrasse la ville de Longuyon et la collégiale.

Le cimetière domine la ville sur une hauteur au nord, le long de la petite route qui va à Villancy, la rue Mazelle.

Le carré militaire français

Au sommet du cimetière civil se trouve un carré militaire qui recueille principalement des victimes françaises des combats d'août 1914. A voir : le monument au 9^e bataillon de chasseurs, qui tenait garnison à Longuyon avant-guerre, et le monument aux victimes de la bataille du 24 août 1914.



Le carré se trouve juste en face du cimetière allemand, de l'autre côté de la route de Villancy (où une porte permet d'accéder au cimetière civil).

Les deux monuments du champ de bataille

Deux cimetières militaires érigés par les Allemands, disparus aujourd'hui, n'ont laissé pour trace que les deux monuments centraux. Des noms de victimes sont gravés sur leurs flancs.

L'un, aménagé, se trouve sur les hauteurs au sud de Noërs, accessible via la route de Saint-Laurent-sur-Othain. L'autre est perdu au milieu des champs, au sud de Longuyon, entre la zone industrielle et le bois de Rafour. Aucun chemin n'y conduit.

La croix du 23 août

Un petit monument rappelle les victimes françaises et allemandes tombées le 23 août 1914, la veille de la bataille de Longuyon.

A voir au nord de la ville, à l'intersection de l'axe Longuyon-Longwy avec la route de Braumont.

Le monument aux victimes civiles

La ville de Longuyon a été incendiée par les Allemands et plusieurs dizaines d'habitants furent passés par les armes. Un obélisque rappelle cet événement et énumère les victimes civiles des villages avoisinants.

A voir au carrefour de la route de Spincourt et des directions de l'hôtel de ville et de la gare, face à l'école Louise Michel, entre l'avenue O'Gormann et la rue Carnot.

Le cimetière militaire français de Gorcy

La nécropole de Gorcy n'est pas bien grande, bien qu'elle contienne de nombreuses victimes, réunies en ossuaire. Quelques croix blanches voisinent avec un mur où sur lequel sont gravés les noms des victimes. C'est là que repose le fils unique du maréchal Foch, Germain, aspirant au 131^e régiment d'infanterie, tué le 22 août 1914 à la bataille de Baranzay. Le cimetière se trouve à l'entrée de Gorcy, rue du 131^e régiment d'infanterie.

Le cimetière militaire français de Ville-Houdlémont

C'est le plus petit de tous les cimetières rencontrés ici. Il contient des victimes françaises de la bataille de Baranzay. A noter qu'à l'autre bout de la localité, juste après la frontière belge, se trouve une stèle au 113^e régiment d'infanterie incluse dans le mur d'une maison qui fait l'angle entre la grand-rue de Signeulx et la rue du 113^e. Le cimetière est en bord de route, rue du Pâquis, à la sortie de Ville en direction de Cussigny.



Le cimetière civil d'Arrancy est prolongé par un carré militaire qui renvoie à la bataille du 24 août 1914. S'y trouvent réunis une septantaine de tombes en trois parterres, quelques plaques particulières, un mur énumérant plus de 200 soldats tués et le monument aux morts communal.

Le cimetière se trouve sur les hauteurs du village, au-delà de l'église, le long de la petite route de Longuyon.

Les monuments d'Arrancy

Deux monuments s'élèvent dans la campagne à l'ouest d'Arrancy pour rendre hommage à des officiers français tués à la bataille du 24 août.

Tous les deux sont accessibles par la route menant à la ferme de Constantine. On atteint la croix de fer – en piteux état – par le premier chemin de campagne quittant la route vers la droite au-delà des dernières maisons du village (avant le tournant). Quant au monument Castelnau, il faut quitter la route sur la gauche, au deuxième chemin (après le tournant). A ses côtés, on trouve encore une boîte aux lettres datant de 1960, par laquelle les rescapés de la bataille étaient invités à se manifester. A noter que les deux chemins d'accès sont interdits aux véhicules à moteur.





Les cimetières militaires de Pierrepont

Le village de Pierrepont héberge, à distance l'un de l'autre, un vaste cimetière français et une nécropole allemande. Le français est dominé par une colonne géante élevée à la mémoire des affrontements des 22, 23 et 24 août 1914, ainsi qu'en hommage à la 42e division d'infanterie. De part et d'autre, des ossuaires avec plusieurs milliers de corps. Parmi les tombes individuelles, on note plus d'une centaine de Belges de la fin de la guerre, un demi-millier de Russes et deux Britanniques du printemps 1918. Le cimetière allemand est conçu autour d'un ossuaire planté d'un arc surmonté d'un lion couché. Tout au fond, des monuments ramenés du champ de bataille. Les victimes, en provenance de toute la région, sont des tués d'août 1914 mais aussi, pour les Allemands, des blessés décédés dans des hôpitaux locaux pendant le reste de la guerre.

Les deux nécropoles se trouvent le long de routes sortant de Pierrepont, le français, bien visible, en direction d'Arrancy (indiqué au centre du village par un panneau Michelin d'origine), l'allemand, caché derrière un bois et quelques maisons, en direction de Beuveille.



Le cimetière militaire franco-allemand de Charency

Ce petit cimetière ombragé contient principalement des tombes allemandes des combats de Marville ainsi que quelques soldats français morts de leurs blessures après la bataille d'Etthe. A noter la présence de beaucoup de vieilles croix taillées par les Allemands dans le calcaire local. Le cimetière est à la sortie nord de Charency-Vezin, près de la route qui conduit à Allondrelle (rue du Buré d'Orval), à gauche de la route.

Le cimetière militaire français de Villette

Ce cimetière recueille les victimes d'une escarmouche intervenue le 23 août 1914 entre les Allemands et le 101^e régiment d'infanterie français. Il est niché dans les bois qui surplombent le village de Villette, côté est, accessible par un chemin forestier en forte pente mais carrossable.

Le carré militaire de Cutry

Le cimetière civil de Cutry contient un monument aux soldats français tombés dans ce village en 1914 et en 1940, ainsi que plusieurs tombes de fantassins du 31^e régiment fauchés le 22 août 1914. Le cimetière de Cutry se trouve à la sortie du village sur la route de Cons-la-Grandville.

L'ossuaire de Doncourt

L'ossuaire de Doncourt n'est qu'un petit enclos perdu dans les champs, où repose, sous une stèle, un groupe de soldats du 151^e régiment d'infanterie qui ont perdu la vie à l'occasion de la bataille du 22 août 1914. Le site est accessible par un chemin campagnard, au sud de l'écart de Doncourt-cités.

Le monument de Doncourt

En souvenir de la bataille de Doncourt (22 août 1914), un monument rend hommage aux chasseurs à pied français.

A voir à la lisière du bois de Tappe, au bord de la route de Beuveille à Cutry, côté est, près de l'embranchement d'Ugny.



Le cimetière militaire français de Baslieux

Cette petite nécropole, qui prend la forme d'un monument, reçoit des victimes françaises de la bataille de Doncourt.

Le site est en bordure du bois de Grandchamp, à l'est de Baslieux. On y accède par une petite route qui quitte le village en direction du rocher du cron et du vallon de la roche, qu'il faut dépasser pour atteindre le bois.

A voir aussi

Le front de la bataille des Frontières d'août 1914 se poursuit sans interruption vers le sud, tout en s'éloignant du territoire belge. Ainsi peut-on trouver, au-delà de la région de Longwy-Longuyon, les cimetières militaires de Fillières, de Bouligny, d'Amel et de Mangiennes, les monuments de Mangiennes, de Nouillonpont, de Spincourt, de Gouraincourt, d'Etain..

MONTMÉDY



Le cimetière militaire international

Un peu comme Virton, mais de façon plus explicite, le cimetière militaire de Montmédy accueille un nombre impressionnant de victimes de nationalités différentes. La plupart de ces soldats sont allemands et ils sont morts des suites de leurs blessures puisque Montmédy hébergeait plusieurs hôpitaux militaires, suffisamment loin derrière le front. Parmi les tombes allemandes, six stèles juives, reconnaissables à leur forme. Viennent ensuite les Français, puis les Russes, morts en 1917. En plus petit nombre, on trouve des Italiens (dont un servant dans l'armée austro-hongroise), des Britanniques et des civils belges. Il y a donc pas moins de sept nationalités dans ce cimetière. On accède à la nécropole par la route qui quitte Montmédy pour Villeclouye, le cimetière est à l'ouest, face au parking d'un supermarché.

L'ossuaire du cimetière civil

Une vaste tombe commune accueille soldats français et allemands à l'ombre d'un monument érigé par l'occupant. Pas plus que le cimetière militaire, cet ossuaire ne trahit les victimes d'une bataille qui se serait déroulée à Montmédy. Il s'agit de blessés de guerre qui n'ont pas survécu. Ils proviennent des hôpitaux militaires de la ville, les Allemands pendant l'occupation, les Français en août 1914, après la bataille de Virton. Le cimetière civil est au pied du cimetière militaire, entre le pont sur la Chiers et la caserne des pompiers. L'ossuaire se trouve vers le fond, à droite.

La citadelle

La forteresse de Montmédy, bien que dotée d'une garnison, n'a pas supporté de combat en 1914. Sa garnison l'a évacuée avant l'arrivée des Allemands et s'est fait anéantir en rase campagne, ainsi qu'une plaque apposée à l'entrée de la forteresse le rappelle. Pendant l'occupation, le site a servi de prison pour des militaires français ou russes, et de bagné pour des civils français ou belges. Visible de très loin, plantée sur un éperon, la citadelle de Montmédy domine la ville basse. L'accès fléché se fait au départ de cette ville basse ou de Thonne-les-Prés.

Les officiers juifs

Deux anecdotes concernant l'armée française trahissent l'antisémitisme qui régnait au début du XXe siècle. L'une a pour cadre le fort des Ayvelles, près de Charleville, l'autre la bataille de Matton, près de Carignan. On est dans le département des Ardennes, à la fin du mois d'août 1914. Le fort des Ayvelles a été abandonné sans combattre, sur décision de son chef, le commandant Joël Levi-Alvares. Renvoyé à son poste par ses supérieurs, il s'est suicidé dans la place. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le régime de Vichy, à des fins de propagande, a mis en relation son destin peu glorieux et sa religion juive (Levi-Alvares était littéralement fils d'Abraham et époux de Sara). A quelques kilomètres de là, lors de la bataille de Matton, le colonel Paul Deslaurens, chef de l'artillerie du 12e corps, tombait grièvement blessé aux mains de l'ennemi. Ce colonel n'était pas né sous le nom de Deslaurens. Il en avait changé en 1897. A l'époque, il était capitaine d'artillerie et se nommait Dreyfus. Voilà qui risquait de le faire confondre avec Alfred Dreyfus, l'officier juif incriminé à tort dans l'affaire portant son nom.



La stèle de l'aviateur

Le sous-lieutenant Walter Höndorf, as de la chasse allemande, s'est tué en testant un prototype d'avion sur le terrain d'aviation de Marville, en 1917. A deux pas du terrain s'élève un monument en son souvenir, aujourd'hui abîmé, qui représente un homme ailé en plein vol, référence au personnage mythologique d'Icare, se brûlant les ailes en s'approchant trop près du soleil. A noter que la piste d'aviation qui existe toujours à Marville ne remonte pas au terrain créé par les Allemands en 14-18 mais à celui occupé par l'aviation canadienne pendant la guerre froide.

A voir près du village d'Iré-le-Sec, au carrefour des routes de Marville, Montmédy et Jametz, côté est.

Marville : la plaque de la charge de cavalerie

Une charge de cavalerie s'est déroulée à proximité de Marville le 10 août 1914. Cet événement est évoqué, non sans quelques erreurs, par une plaque fixée au mur de l'église locale. La plaque se trouve à l'arrière de l'église, près du point de vue sur la vallée de l'Othain.

Marville : le linteau de Guillaume II

Suivant la marche en avant de ses troupes, l'empereur d'Allemagne Guillaume II pénètre en France fin août 1914, à Longwy. Puis il va passer les troupes en revue et loge, la nuit du 1er au 2 septembre, au château de Marville. Le linteau gravé de la porte de la demeure, ainsi qu'une pierre sculptée au monogramme de l'empereur et à la couronne du Reich, rappellent cet événement. Propriété privée, le château de Marville se trouve rue de la Vieille Halle





SEDAN

Le monument allemand du cimetière

Les Allemands ont enterré leurs morts au bout du cimetière civil de Sedan, marquant le lieu par un monument inspiré, en plus petit, de la porte de Brandebourg, à Berlin. Les tombes ne sont plus là aujourd'hui, mais le monument subsiste, en mauvais état. Derrière lui, un carré militaire français (avec des tombes de déportés belges). Le cimetière Saint-Charles se trouve sur les hauteurs nord de Sedan, rue du Cimetière, ça va de soi.

La plaque du bain

Le bain de Sedan, dans lequel les Allemands enfermaient des prisonniers civils condamnés par leurs soins, avait sinistre réputation. Il était réparti en plusieurs sites dont le principal était le château. Une plaque à son entrée rappelle cette page noire de l'Histoire. Le château se trouve au cœur de la vieille ville, visible de loin et bien indiqué.



Les cimetières de Noyers

Les hauteurs de Noyers/Pont-Maugis hébergent deux cimetières côte à côte. La nécropole française concerne la bataille de la Meuse, fin août 1914. L'immense nécropole allemande, qui contient 27.000 victimes, est dédiée tant à août 1914 qu'à mai 1940. Des deux sites, on dispose d'un point de vue sur la vallée de la Meuse et la ville de Sedan. A proximité, la stèle du colonel de Marolles (137^e régiment), tombé là fin août 1914. Les cimetières dominent le village de Noyers, au sud-est de Sedan; on y accède par les deux routes qui quittent le village vers le haut.

La stèle du dernier mort de la guerre

La guerre s'est achevée alors que les Français lançaient une attaque pour franchir la Meuse entre Sedan et Charleville. C'est là qu'est tombée l'ultime victime française du conflit, au matin du 11 novembre 1918. Le site dédié à l'offensive est à Vrigne-Meuse, entre Sedan et Charleville, sur les hauteurs au nord-ouest du village.

Le monument américain de Wadelincourt.

A un jet de pierre de Sedan, les Américains ont souhaité immortaliser leur action en construisant un monument pour indiquer la position que leurs troupes avaient atteinte au moment de l'Armistice.

A voir à Wadelincourt, au sud de Sedan, le long de la route de Pont-Maugis.

Le fort des Ayvelles

Construit à la fin du XIXe siècle, le fort des Ayvelles devait défendre le noeud ferroviaire de Charleville-Mézières. En août 1914, il a été abandonné sans combattre.

Le fort est restauré par une association qui l'ouvre aux visiteurs. Il est au sud de Charleville, dans un bois. On y accède soit par Villers-Semeuse, soit par La Francheville.

Commandant Levi Alvarès





08.

INFOS TOURISTIQUES



*Gourde de réserviste du Füsilier Rgt Nr40.
Coll. P. Lamock*



MUSÉES

Le musée Baillet-Latour et de la guerre en Gaume

Rue Baillet-Latour, 24, 6761 Latour

Tél : +32 (0)63/57. 01.15-57 77 58 - GSM : +32(0)496 /71.29.90

www.villagedelatour.be

jeandauphin@skynet.be - freddy.brisy@skynet.be

Le musée de Latour est consacré à la fois à la bataille des Frontières et aux comtes de Baillet-Latour dont Maximilien, général de l'Ancien Régime. Plusieurs salles y présentent des objets issus des batailles d'Ethé et de Virton et des témoignages des massacres de civils d'août 1914. Il abrite aussi une bibliothèque spécialisée dans l'histoire militaire.

Le musée est situé au centre de Latour, à côté de l'église, le long de la grand-route de Saint-Mard à Aubange, rue Baillet-Latour.

Le musée gaumais

Rue d'Arlon, 38-40, 6760 Virton

Tél : +32 (0) 63/57 03 15

www.musees-gaumais.be - courrier@musees-gaumais.be

Le musée gaumais est consacré à l'histoire, l'art, l'archéologie et l'ethnographie du pays gaumais. Sur la Grande Guerre, il conserve

une collection d'aquarelles du peintre Nestor Outer qui a consacré une part notable de son oeuvre aux événements d'août 1914. Il est par ailleurs dépositaire depuis peu, d'un fonds privé d'armes et de costumes militaires, avec notamment des pièces de la Première Guerre.

Le musée gaumais est situé à Virton, rue d'Arlon, à deux pas du centre.

Le musée de l'infanterie

Quartier Général Bastin

Route de Bouillon, 88, 6700 Arlon

Tél : +32(0)63/24 71 09 - GSM : +32(0)496/78 42 74

guy.klinkenberg@mil.be

Le camp militaire de Stockem héberge le musée de l'infanterie belge. Des mannequins, des dioramas et des vitrines contenant armes, uniformes et décorations y présentent l'évolution du fantassin de 1830 à nos jours, en ce compris la Première Guerre mondiale.

Le musée est installé dans un bâtiment du camp militaire, toujours en activité pour l'armée belge. On ne peut le visiter qu'en groupe et sur réservation.

Le musée « Général Jacques »

Caserne Ratz

Rue Sergent Ratz, 6690 Rencheux-Vielsalm

Tél : +32(0)80/40 02 02 - GSM : +32(0)475/97 33 79

www.vielsalm-gouv.be

Le musée conserve une centaine d'objets qui évoquent les grandes étapes de la vie du général Jacques, un héros de la bataille de l'Yser.



CIRCUITS

Les circuits recensés sont de différents types. Ils sont soit déjà en place, soit en cours d'aménagement. Ils sont soit matérialisés sur les sites par des panneaux explicatifs, soit développés sur des supports papiers. Les coordonnées des sites internet de leurs gestionnaires vous permettront de les contacter pour plus d'informations.

Arlon en 1914. Sur les traces des monuments et plaques commémoratives. Balade à pied au départ du Royal Office du Tourisme, rue des Faubourgs, 2 à Arlon.

Infos : Maison du Tourisme du Pays d'Arlon

www.info@arlon-tourisme.be, visite guidée sur réservation.

Anloy. Un village bouleversé par la guerre. Parcours pédestre de 8 km qui débute rue Burnaumont sur les traces des événements en dix-huit panneaux, de l'invasion d'août 14 à la reconstruction et la seconde guerre mondiale.

Infos : Fondation M.E.R.Ci - St-Hubert

www.lamerci.be, www.surlestracesde14-18. Visite guidée sur réservation.

Latour. Circuit des fusillés. Parcours pédestre de 7 km qui débute au musée de Baillet-Latour et de la guerre en Gaume. Le récit du drame est relaté sur un dépliant.

Infos : Musée de Baillet-Latour et de la guerre en Gaume

www.villagedelatour.be et Maison du tourisme du Pays de Gaume
www.soleildegaupe.be Visite guidée sur réservation.

Neufchâteau. Nos mémoires vivantes. Panneau général à la rue St-Roch localisant dix-neuf points d'intérêt développés sur un dépliant.

Infos : Maison du Tourisme du Pays de la Forêt d'Anlier

www.foret-anlier-tourisme.be.

Visite guidée sur réservation.

Porcheresse.

Sur les traces d'une des premières actions humanitaires internationales. Projet d'aménagement d'un circuit qui relate l'histoire de ce village martyr incendié à l'aube de la guerre. Ce parcours mettra particulièrement en valeur les nombreuses « maisons de comité » datant de 1915.

Infos : Musée du Sabot de Porcheresse :

<http://museedusabot.jimdo.com/>

Syndicat d'initiative de Daverdisse : **www.daverdisse-tourisme.be**

Maison du tourisme de la Haute-Lesse : **www.haute-lesse.be**

Rossignol. De la bataille des Frontières au village martyr. Parcours pédestres de 7,5 km ou de 11,5 km qui débutent à la borne interactive située à côté de l'église de Rossignol. Sur les traces de 14-18 en 22 panneaux, dans ce village qui fut le siège d'une des plus importantes confrontations franco-allemande.

Infos : Fondation M.E.R.Ci - St-Hubert

www.lamerci.be - www.surlestracesde14-18.be.

Visite guidée sur réservation.



Chemins de la mémoire. Sur les traces de la Bataille des frontières d'août 1914. Circuit transfrontalier et balisé de plus de 500 km. Projet Interreg IV Grande Région. Partenariat franco-belge autour d'une histoire commune.

Infos : lucie.aubry@publilink.be - www.virton.be/Projet-Interreg.

Circuit de la Bataille des Frontières, projet Interreg de " la Lorraine gaumaise "

2 jours/1 nuit sur les traces de la Grande Guerre.

Infos : www.soleildegauze.be - www.semois-tourisme.be
www.tourisme-montmedy.fr

Groupe de reconstitution : « Sur les pas de la mémoire »

Cette association organise, chaque année, une balade qui emmène, petits et grands, sur un parcours d'environ 8 km. Il participe par l'exactitude des reconstitutions et l'animation sur les sites, à la transmission de la mémoire aux nouvelles générations. La promenade débute au cimetière militaire de Laclaireau à Ethe.

Infos : francis@f-roger.be, toucap2@yahoo.fr





GÎTES ET CHAMBRES D'HÔTES THÉMATISÉS 14-18

Des propriétaires de gîtes et de chambres d'hôtes installés sur les sites empreints de la mémoire 14-18 ont répondu présents à l'appel de la Fédération des gîtes de Wallonie. Leurs hébergements se situent à proximité de champs de bataille, de musées ou d'un patrimoine lié à la Grande Guerre. Mieux, ces propriétaires ont souvent reçu une formation de guide pour accueillir leurs locataires en quête d'informations précises et sont prêts à rapporter cette histoire sur leur territoire. Et pour que le séjour leur soit plus profitable encore, ils mettent à disposition des livres spécialisés et toute sorte de documents qui vous transporteront totalement dans l'époque.

Pour plus d'informations, venez consulter notre site
www.luxembourg-tourisme.be

Vous avez également
la possibilité
d'y commander nos
brochures.



Pour mieux connaître le
Luxembourg belge,



Patrimoine



Nature

se **promener** dans une
nature préservée,





Entre amis



Terroir

découvrir l'accueil légendaire
de ses habitants et **goûter**
à nos saveurs.



www.luxembourg-tourisme.be



Services généraux de la culture
de la province de Namur.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

LES DATES-CLEFS 08

1914 : UNE MOBILISATION TOTALE 10-15

L'Europe s'enflamme 12

La neutralité de la Belgique 13

Le système défensif belge 14

LA GRANDE GUERRE EN LUXEMBOURG BELGE 16-19

LE LUXEMBOURG BELGE À LA VEILLE DE 14-18 20-23

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES 24-91

LA CAVALERIE 28-31

Baranzy F9 28

Bertrix D6 28

Houffalize G4 29

Les Bulles E7 30

Maissin C5 30

Martelange G6 31

LE CHAMP DE BATAILLE D'ETHE **F8**

32-38

Le cimetière militaire français de Laclaireau	33
Le pont du 14e hussards	33
Le monument français	33
La croix Ranson	34
La croix Hauteclouque	34
Le mausolée des fusillés	35
La stèle des fusillés	35
Le vitrail de l'église	36
La plaque du docteur Hustin	36
La stèle Laplace à Bleid	36
Le mausolée des fusillés de Gomery	37
L'ancienne ambulance de Gomery	37
Le calvaire du chemin de Latour	38
Le monument aux morts de Latour	38

LE CHAMP DE BATAILLE DE ROSSIGNOL **E7**

39-47

Le cimetière militaire français du plateau	40
Le cimetière militaire français de l'orée de la forêt	41
Le monument aux coloniaux	41
La stèle Cozier	42
La stèle Psichari	43
Le caveau des fusillés	44
La pietà du camp de la misère	46
Le poteau Michelin	46
Les fosses communes	47

LE CHAMP DE BATAILLE DE NEUFCHÂTEAU **E6**

48-52

Le cimetière désaffecté de la Justice	49
Le monument d'Hamipré au 87e régiment d'infanterie	49



Le cimetière militaire franco-allemand de Malome	50
Le cimetière désaffecté de Nolinfaing	51
Les chapelles de Balaclava, Molinfaing et Offaing	51
Le carré militaire français au cimetière civil	51
La sépulture d'Edouard Bergh	52
La sépulture d'Albert Claude	52

LE CHAMP DE BATAILLE DE
BERTRIX-POCHAMPS

D5

53-57

La croix Babel	53
Le cimetière militaire franco-allemand de Luchy	54
La chapelle d'Ochamps	54
La croix Détrie	55
La croix Pargala	56
La croix Pascal	56
La croix Vacquery	56
La pietà	56
La grotte Notre-Dame de Lourdes	57

LE CHAMP DE BATAILLE D'ANLOY

D5

58-60

Le cimetière militaire franco-allemand	58
Le monument aux morts	59
Le calvaire du Petit Wez	59
La plaque du bourgmestre	60
Les maisons du comité	60
La croix Bibès	60

LE CHAMP DE BATAILLE DE MAISSIN

C5

61-66

Le cimetière militaire franco-allemand Pierre Massé	62
L'église Saint-Hadelin	63

Le monument aux morts	64
Le monument du 19 ^e régiment d'infanterie	64
Le monument du 11 ^e corps	65
Les plaques de rues	65
Les canons de Transinne	66

LES CIMETIÈRES MILITAIRES 68-80

LES CIMETIÈRES MILITAIRES ACTUELS 70-72

Baranzy	F9	70
Virton	F9	70
Houdrigny	F9	72
Bellefontaine	F8	72

LES CIMETIÈRES DÉSAFFECTÉS 73-74

Signeulx	F9	73
Virton	F9	73
Robelmont	E8	73
Saint-Médard	D6	73
Nolleaux	C6	74
Saint-Vincent	E8	74
Graide	C5	74

LES CARRÉS MILITAIRES DANS LES CIMETIÈRES CIVILS 75-80

Bouillon	C7	75
Carlsbourg	C6	75
Etalle	F8	76
Grandménil	F2	77
Halanzy	G9	77
Houffalize	G4	77
Robelmont	E8	77
Rulles	F7	78
Saint-Hubert	E5	78
Sommethonne	E9	80
Villers-devant-Orval	D8	80
Villers-sur-Semois	F7	80



Coll. Musée de la Famenne.

LES VICTIMES CIVILES

82-86

LES EXACTIONS ALLEMANDES

82

Ansart	F8	84
Briscol et Heure	F2	84
Musson	G9	85
Tintigny	F8	86
Les vitraux de Tintigny	F8	86

LES MONUMENTS ARLONAIS G8

87-91

La plaque au commissaire Lempereur	87
La croix des fusillés de Rossignol	88
La plaque aux fusillés d'Etalle	88
Les plaques de la place Léopold	88
Le carré militaire et les tombes belges du cimetière civil	89
La caserne du 10e de ligne	90
L'hôpital militaire	90
Le monument au Jass	91
La statue du roi Albert 1er	91

L'OCCUPATION 93-115

L'ADMINISTRATION ALLEMANDE 96

Des bâtiments réquisitionnés 96

LA PRÉSENCE ALLEMANDE 96

La maison des officiers à Virton *F9* 97

L'église protestante de Virton *F9* 98

La scierie de la Croix-Rouge *F8* 98

Les voies ferrées Vielsalm-Born
et Gouvy-Saint-Vith *H2*
H3 99

LES DÉPORTÉS 100-103

Le carré russe d'Aubange *G9* 101

Beffe *E3* 101

Bomal *E1* 102

Mochamps *E4* 102

Le cimetière de Morte han *D7* 103.

RÉSISTER 104-109

Tintigny et la stèle des frères Collard *F8* 105

Ethe : la double vie du gouverneur au
château de Laclaireau *F8* 106

Bertrix et le Dr. Lifrang e *D6* 106

Camille Joset *F8* 107

Houffalize et Martiny *G4* 108

FAIRE LA GUERRE AILLEURS 110-115

LES GÉNÉRAUX : 110-113

François-Joseph Borlon, Louis et Eugène Cuvelier,
Jacques de Dixmude, Philippe Molitor, Edouard Richard

LES INTELLECTUELS : 114-115

Georges Lorand, Fernand Neuray, Pierre Nothomb,

L'APRÈS-GUERRE

116-159

LA LIBÉRATION

119-121

Le carré militaire de Bastogne

G5

119

Les tombes britanniques

121

LA RECONSTRUCTION

122-123

Les maisons du comité

122

Les nouveaux villages en Gaume

123

Le Sacré-Coeur

123

LECTURE DES MONUMENTS AUX MORTS

126-129

DES MONUMENTS POUR LAISSER DES TRACES

130-159

Anloy-Bruyères/ Coll. M.-Th. Pipeaux



AUX FRONTIÈRES

160-177

LONGWY **G9**

163-164

La citadelle	163
Le monument aux défenseurs	163
Le mausolée des déportés	163
Le carré militaire	164
L'ossuaire de Lexy	164
Le carré militaire de Romain	164

LONGUYON **F10**

165-171

Le cimetière militaire allemand	165
Le carré militaire français	166
Les deux monuments du champ de bataille	166
La croix du 23 août	166
Le monument aux victimes civiles	166
Le cimetière militaire français de Gorcy	167
Le cimetière militaire français de Ville-Houdlémont	167
Le carré militaire d'Arrancy	168
Les monuments d'Arrancy	168
Les cimetières militaires de Pierrepont	169
Le cimetière militaire franco-allemand de Charency	170
Le cimetière militaire français de Vilette	170
Le carré militaire de Cutry	170
L'ossuaire de Doncourt	170
Le monument de Doncourt	170
Le cimetière militaire de Baslieux	171

MONTMÉDY	E9	172-174
Le cimetière militaire international		172
L'ossuaire du cimetière civil		172
La citadelle		173
La stèle de l'aviateur		174
Marville : la plaque de la charge de cavalerie		174
Marville : le linteau de Guillaume II		174

SEDAN	B8	175-177
Le monument allemand du cimetière		175
La plaque du bain		175
Les cimetières de Noyers		176
La stèle du dernier mort de la guerre		176
Le monument américain de Wadelincourt		177
Le fort des Ayvelles		177

INFORMATIONS TOURISTIQUES	178-185
Musées	180
Circuits	182
Groupe de reconstitution	184
Gîtes et chambres d'hôtes thématiques 14-18	185

LES SITES 14-18 CARTE EN MAIN

Pour situer facilement les lieux décrits dans le guide, une carte le complète. Les sites sont sélectionnés et regroupés par thèmes. Afin de localiser l'ensemble des sites, leurs coordonnées cartographiques sont précisées dans la table des matières. Les monuments y sont classés par ordre alphabétique. Le guide et la carte sont donc indissociables.



1918

Habay-La-Neuve



Izel



Martelange



Cimetière de Maissin



Saint-Mard



Barvaux-Sur-Ourthe



Baranzy



Grand-Halleux



Chiny





Remerciements :

J.-P. Ansay, Fr. Bellin, F. Brisy, Th. Cassart, J. Champagne, D. Culot, Cl. Depauw, Th. Detroz, M. Devos, E. Engels, Frère Xavier, Y. Gourdin, F. Grandville, A. Henrotte, D. Hermand, M.-A. Housiaux, A. Kreit, Ph. Labranche, P. Lamock, J.-Cl. Lebrun, Ch. Legros, J.-M. Mouchet, L. Monin, Ph. Nazé, L. Pierrard, Cl. Pignolet, M.-Th. Pipeaux, D. Rob, Th. Scholtès, F. Thonus, M. Trigalet, M. Toulemonde, D. Van Isterdael, N. Willem, Famille Naveaux, P. Lambert.

Les crédits photos : Fonds L. Peret/Musée de la Famenne; Fonds M. Dumestre/Musée gaumais, Musée Baillet-Latour et de la guerre en Gaume; Musée royal de l'Armée et d'histoire militaire/inv.est/379-est 1/706-87; Coll. P. Lamock, Coll. Y. Gourdin; Coll. D. Hermand; Coll. Archives Arlon, de la Ville de Mouscron, de la province belge méridionale et du Luxembourg de la compagnie de Jésus; Coll. cercles historiques de Libin, «Terre de Neufchâteau», «Val de Glain, Terre de Salm», «Terres d'Herbeumont à Orchimont», Tintigny; Coll. L. Monin; Coll. Naveaux; Coll. Abbaye d'Orval; Coll. Musée en Piconrue; Coll. Moulin de Bardonwez, Fonds d'histoire locale de Manhay, Montmédy : La Lorraine gaumaise/M. Laurent, Sedan/Laëtis, OPT-J. P. Remy, db.creation.be, Longuyon : Office du tourisme du Longuyonnais/M. Henkinet, dép. du patrimoine à la R. wallonne, MT Pays de Gaume, Fédération touristique de la province de Liège, Dép. du Patrimoine du Service public de Wallonie, des Services généraux de la culture de la province de Namur, le Musée Général Jacques, Coll. Charlier-Jadot, Royal office du tourisme d'Arlon

Les photographes :

**G. Focant., K. Gevaert, D. Linel, L. Louis, M. Pezzin,
L. Pierrard, A. Segers, P. Willems**

© F.T.L.B. Tous droits réservés pour tous pays.

Le texte engage la seule responsabilité des auteurs. L'éditeur s'est efforcé de régler les droits relatifs aux illustrations conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs de droits qui, malgré ces recherches, n'auraient pas pu être retrouvés, sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

Voir, se souvenir, réfléchir sur le sens ou l'absurdité de la guerre, rendre hommage et transmettre un héritage historique, ce guide illustré de cartes, de photos, de documents d'époque permet de retrouver la mémoire et les traces du passé. A consulter sans modération que l'on soit, touriste, étudiant, pèlerin en quête de ses ancêtres.

